LE
COUCOU
DE
L'HORLOGE
Mary Molesworth

Le coucou de l'horloge

… de Mary Louisa Molesworth

… traduit par Françoise Gries

… illustré par Maria Louise Kirk et Charles Edmund Brock

Image de couverture et frontispice : *Playground, Canva*

Cet ouvrage est la traduction du conte The Cuckoo clock, publié en 1877 par la poétesse britannique Mary Louisa Molesworth.

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée la diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales, sans modification et dans son intégralité.

Chapitre I - La vieille maison

l était une fois une très vieille maison. Elle était située dans une vieille rue, au sein d'une tout aussi vieille ville.

C'était là le genre de maison qu'on ne rencontre plus facilement de nos jours, car elles appartiennent à une autre époque, à un passé aujourd'hui révolu. Bien qu'elle fût située en ville, elle ne correspondait pas à l'idée que l'on se fait d'une « maison de bourg » : sa façade donnait directement sur la rue ; mais à l'arrière, ses fenêtres s'ouvraient sur un charmant jardin en étages, à la mode d'autrefois. Des arbres centenaires y poussaient si serrés, qu'au cœur de l'été, on y avait l'impression, de part la fraîcheur et l'obscurité qui y régnaient, d'être en lisière de forêt. Même durant l'hiver, l'entrelacement touffu de leurs branches empêchait de distinguer quoi que ce soit au-delà du jardin.

Une colonie de corbeaux vivait là. Saison après saison, ils tenaient leurs assemblées, discutaient de tout, croassaient et faisaient du tapage. Saison après saison, ils construisaient leurs nids, et couvaient leurs œufs. Je suppose que les uns après les autres, les plus vieux d'entre eux mourraient, remplacés par de plus jeunes. Mais sans le savoir par ailleurs, personne ne s'en serait douté. Car en apparence, les corbeaux paraissaient toujours être les mêmes… Le Temps semblait ainsi s'être arrêté dans la vieille maison et dans le jardin qui l'entourait, comme si la demeure et les êtres vivants qui l'habitaient étaient devenus si vieux qu'ils s'étaient arrêtés de vieillir, figés désormais dans une apparence immuable.

Un jour cependant, quelque chose se produisit. Un après-midi d'automne, à la tombée de la nuit, une calèche s'arrêta devant la porte de la vieille maison. Ses roues cliquetèrent bruyamment sur les pavés, produisant un vacarme si soudain

qu'il dérangea les corbeaux, lesquels étaient sur le point de se retirer pour une petite sieste. Ils en restèrent tout décontenancés, se demandant ce qui pouvait bien se passer.

Ce qui se passait, en réalité, c'était l'arrivée d'une petite fille ! Une petite fille qui portait une robe de laine grise, une pèlerine grise surmontée d'un capuchon de fourrure grise, et des gants gris. Ainsi, elle était toute vêtue de gris, de la même couleur que l'étaient ses yeux. Sur tout ce gris, seul se détachait un petit visage rond et rose, encadré par des mèches châtain clair. On aurait pu aller jusqu'à dire que son prénom était gris lui aussi, car la fillette s'appelait Griselda.

Un homme l'aida à descendre de la calèche, puis disparut avec elle à l'intérieur de la maison. Plus tard, le même soir, l'homme ressortit, remonta dans la calèche qui était revenue le prendre, et s'en alla. Voilà tout ce que les corbeaux purent observer des « changements » intervenus dans la vieille maison.

Si nous-mêmes allions à l'intérieur, afin d'en savoir plus ?

La petite Griselda était dans un tel état de fatigue, qu'elle avait à peine touché au repas qu'on lui avait servi. Elle tombait également de sommeil.

La plus âgée des trois domestiques la conduisit jusqu'à sa chambre, située en haut du large escalier de style ancien, au bout d'un long couloir aux murs lambrissés de bois sombre, luisants comme des miroirs, dans lesquels s'ouvraient de nombreuses portes invisibles, dont seules les poignées de cuivre aux reflets chatoyants permettaient de deviner la présence.

La chambre avait un aspect étrange. - En fait, tout était étrange, dans cette maison -. Cependant, la lumière dansante du feu qui avait y avait été allumé la rendait plutôt chaleureuse.

« Je suis bien contente qu'il y ait du feu, dit l'enfant. J'aimerais bien le garder jusqu'à demain matin. Ce serait possible, selon vous ?

— Ce ne serait pas prudent de le garder allumé, Mademoiselle, répondit la domestique. Quand vous serez au lit, il ne vous sera plus utile : vous aurez bien chaud !

— Ce n'est pas pour sa chaleur que j'aimerais le conserver, dit Griselda, c'est pour sa lumière. Tout me paraît si sombre dans cette maison ! Pourtant, les murs sont tellement brillants, qu'on a l'impression qu'il y a des lampes cachées à l'intérieur !

La vieille domestique sourit.

— Beaucoup de choses vont vous paraître étranges ici, c'est certain, Mademoiselle. Mais vous finirez par les aimer. C'est une bonne vieille maison, tous ceux qui y vivent s'y plaisent beaucoup.

— De qui voulez-vous parler ? De mes grand-tantes ?

— D'elles, oui. Mais aussi des autres. Il y a les corbeaux, et d'autres encore… Avez-vous déjà entendu parler du *peuple invisible*, dans le pays d'où vous venez, au-delà des mers, Mademoiselle ?

— Vous voulez dire… des *fées* ? demanda Griselda, dont le regard pétillait. Oh oui, bien sûr, j'en ai déjà entendu parler. Mais je n'en ai jamais vu. Et vous ?

— Je n'en sais rien. Ma tête n'est plus jeune, comme la vôtre, Mademoiselle. Il me revient parfois des souvenirs bizarres, comme des bruits et des images que je verrais en rêve. Je suis trop vieille désormais pour voir et entendre comme autrefois. C'est notre cas à tous, ici. Allez, c'est une bonne chose qu'un peu de jeunesse entre dans cette maison ! »

« Comme tout est étrange et curieux, par ici, pensait Griselda en se mettant au lit. Je ne me sens pas du tout à l'aise. De plus, ils sont tous tellement *vieux* ! Peut-être que la venue d'un enfant parmi eux ne va pas leur plaire ! »

Telle était l'exacte conclusion à laquelle étaient parvenus les corbeaux ! Mais quelle réponse apporter à cette question ? Ne pouvant mettre en avant le moindre argument pertinent, ils prirent la décision de s'en remettre à un vote le lendemain matin. D'ici là, tous imitèrent la fillette en allant se coucher.

Les corbeaux parvinrent-ils à s'endormir cette nuit là ? Je ne saurais le dire. Cependant, après une telle dose d'émotions, c'est peu vraisemblable. Griselda quant à elle, étant une petite fille et non un corbeau, tomba dans un profond sommeil deux minutes après s'être pelotonnée dans son lit. Elle ne se réveilla que plusieurs heures plus tard. Sa dernière pensée, avant de s'endormir, avait été :

« Je me demande à quoi tout cela va bien pouvoir ressembler demain matin.

Si nous étions en été, ou au printemps, je ne m'inquièterais pas : je pourrais toujours trouver quelque chose d'amusant à faire … »

Comme cela arrive parfois, quand elle se réveilla, très tôt le lendemain matin, bien avant qu'il ne fasse jour, son esprit revint immédiatement à cette réflexion.

« Si nous étions en été, ou au printemps … » répéta-t-elle, comme si elle n'avait pas du tout dormi entre temps.

Cela faisait penser à cette histoire, dans laquelle un homme tombe dans un sommeil qui dure cent ans, juste à l'instant où il est en train de dire : « Il fait sacré … ». Et au moment où il se réveille, il termine exactement la phrase : « … ment froid aujourd'hui ! », comme si rien ne s'était passé.

« Si seulement nous étions au printemps … » pensait Griselda.

C'est alors qu'un bruit la fit sursauter !

D'où venait-il ?

Son souhait était-il exaucé ?

Peut-être venait-elle d'arriver au pays des fées, là où il suffit de faire un vœu pour qu'il se réalise ?

Elle se frotta les yeux. Mais il faisait trop sombre pour y voir grand-chose. Cela ne ressemblait pas beaucoup au pays des fées ; cela ressemblait, - ses oreilles ne l'avaient pas trompée, elle en était certaine -, au cri d'un coucou !

Elle écouta très attentivement, mais n'entendit plus rien. Aurait-elle rêvé, après tout ? Elle finit par avoir sommeil à nouveau, et était sur le point de se rendormir, quand elle entendit, aussi clairement et distinctement que possible : « Coucou ! Coucou ! Coucou ! », trois ou quatre fois. Puis, plus rien.

« Comme c'est bizarre, se dit Griselda. On pourrait presque croire que le coucou est à l'intérieur de la maison. Je me demande si mes grand-tantes possèdent un coucou apprivoisé, en cage. Je ne crois pas avoir jamais entendu dire qu'une telle chose soit possible, mais pourquoi pas, tout cette maison est tellement étrange. Tout paraît différent d'ailleurs ; peut-être y-a-t-il ici un coucou apprivoisé… Je leur poserai la question demain. En tous cas, ce cri est bien agréable à entendre, d'où qu'il vienne. »

Griselda restait allongée, habitée par l'agréable sentiment de n'être plus la seule créature vivante dans cette sombre demeure, d'y avoir trouvé un ami qui lui souhaitait la bienvenue en quelques notes claires et bienveillantes. Avant que l'oiseau ne chante à nouveau dans la maison silencieuse, la fillette était retombée dans un profond sommeil. Quand elle se réveilla, il faisait plein jour : les rayons du soleil s'infiltraient jusque dans les moindres recoins et fissures de l'antique maison.

La petite fille s'habilla avec soin, car on l'avait prévenue que ses tantes appréciaient l'ordre et la propreté. Elle ferma chaque bouton de sa robe de lainage gris, et lissa sa chevelure autant que le permettait la touffe emmêlée de boucles brunes qui la constituait. Absorbée par ces tâches importantes, elle oublia complètement le coucou. Elle ne se rappela de lui qu'une fois assise à la table du petit déjeuner en compagnie de ses tantes. Ou plutôt, c'est à l'occasion d'une remarque portant sur les rouges-gorges familiers qui fréquentaient l'allée du jardin, qu'elle s'en souvint.

« Oh Tatie ! s'exclama-t-elle, interrompant à mi-course la trajectoire d'une tartine entre son chocolat chaud et ses lèvres. Possédez-vous un coucou apprivoisé ?

— Un coucou apprivoisé ? reprit sa tante la plus âgée, Miss Grizzel. Mais que veut donc dire cette enfant ?

— *Apprivoisé* ! répéta Miss Tabitha. C'est cela. Un coucou apprivoisé !

— Il y a un coucou ici, à l'intérieur de la maison, expliqua Griselda. Je l'ai entendu la nuit dernière. Il n'aurait pas pu se trouver dehors, n'est-ce-pas ? Il aurait eu trop froid.

Les tantes échangèrent un regard, accompagné d'un petit sourire.

— Tout le portrait de sa grand-mère, murmurèrent-elles.

Miss Grizzel reprit :

— Nous possédons bien un coucou, ma chérie. Sauf qu'il n'est pas apprivoisé : il ne s'agit pas d'un véritable coucou, comme tu l'imagines. Il vit dans une horloge.

— Parfaitement ! Dans une horloge, répéta Miss Tabitha.

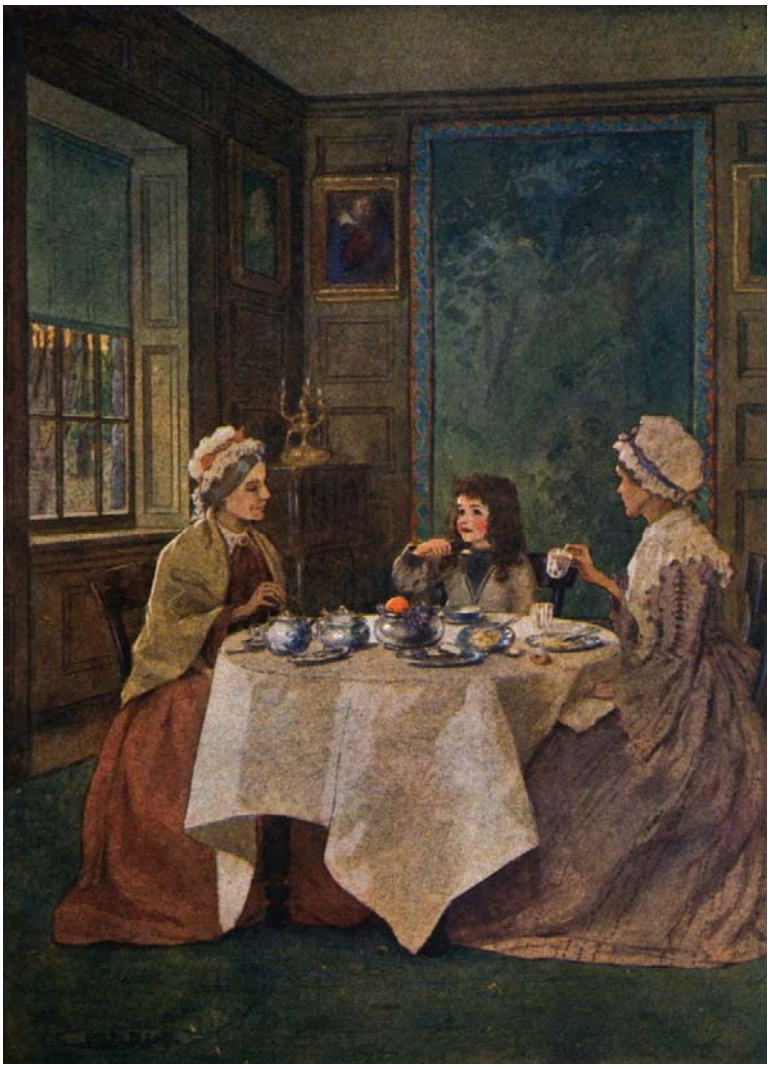
— Dans une horloge ??? s'exclama Griselda, en ouvrant tout grands ses yeux gris.

Le dialogue ressemblait ainsi un peu à celui des trois ours. Á ce détail près que Griselda n'avait pas la voix flûtée de petit ours, mais la grosse voix de papa ours.

— Dans une horloge ??? répéta-t-elle. Mais alors, il ne peut pas être vivant !

— Et pourquoi pas ? demanda Miss Grizzel.

— Eh bien… Je ne sais pas, répondit Griselda, décontenancée.



« Dans une horloge ? » s'exclama Griselda.
Illustration de Maria Kirk

— Autrefois, poursuivit Miss Grizzel, j'ai bien connu une petite fille qui était persuadée que le coucou était vivant. Rien n'aurait pu la faire changer d'avis. Finis ton petit-déjeuner, ma chérie. Ensuite, si cela te fait plaisir, tu viendras avec moi le voir, et tu pourras juger par toi-même.

— Merci tante Grizzel, dit Griselda, en achevant ses tartines.

— Oui, reprit Miss Tabitha, tu pourras juger par toi-même.

— Merci tante Tabitha » dit Griselda.

Il était fort embarrassant de toujours devoir dire « Merci » ou « Non merci » deux fois de suite, mais Griselda était d'avis que c'était plus poli ainsi, tante Tabitha ayant pour habitude de répéter systématiquement ce que disait tante Grizzel. La

chose aurait été moins gênante si tante Tabitha avait répété les paroles de sa sœur *immédiatement* après que celle-ci les eût prononcées. Mais comme elle laissait toujours, avant cela, passer un laps de temps, remercier à nouveau donnait à la conversation une tournure relativement déroutante. Cela était malgré tout préférable à ne rien dire du tout, ce qui aurait pu être désobligeant à l'égard de Miss Tabitha.

Après le petit-déjeuner, Miss Grizzel fit ce qu'elle avait promis : elle emmena Griselda, la faisant traverser plusieurs pièces de la maison, lui montrant les antiquités qu'elles renfermaient, et lui contant l'histoire de chacune. La fillette apprécia ces récits. Cependant, en entrant dans chaque nouvelle pièce, elle se demandait s'il s'agissait là de l'endroit où vivait le coucou. Tabitha ne les accompagna pas, en raison de ses rhumatismes. Griselda n'en fut pas excessivement contrariée : cela aurait pris bien trop de temps, voyez-vous, d'entendre chaque récit deux fois d'affilée. De plus, si la promenade s'était révélée fatigante, la fillette aurait risqué d'oublier un deuxième « merci » ou « non merci », au risque des conséquences évoquées précédemment.

Á la lumière du jour, la maison conservait le même aspect étrange, le même charme désuet que la veille au soir. En fait, les vues sur le jardin depuis les fenêtres la rendaient plus charmante encore, contribuant à la douceur de son atmosphère, comme figée dans une époque révolue.

La fillette laissa son regard s'attarder sur le jardin.

« En été, nos roses sont superbes, fit observer Miss Grizzel, tout en regardant dans la même direction qu'elle.

— J'aimerais tant que nous soyons en été, dit la petite fille. L'été est une saison tellement agréable… Tante Grizzel, il y a comme un parfum de roses en ce moment, dans la pièce. Alors que nous sommes en hiver, enfin presque.

Miss Grizzel sourit de plaisir.

— C'est grâce à mon pot-pourri ! »

Elles se tenaient à cet instant dans une superbe pièce à l'ancienne, qu'on appelait le « grand-salon ». Celle-ci était meublée de fauteuils blancs garnis de dorures dont l'éclat d'autrefois s'était terni, ainsi que de tentures damassées. Un sentiment d'émerveillement avait saisi la fillette en entrant dans la pièce. Combien de fêtes magnifiques on avait du donner ici, jadis ! Tout était bien différent aujourd'hui ! Il était désormais difficile d'imaginer qu'on puisse danser dans ce salon, ou que de joyeux convives y conversent ensemble !

Miss Grizzel traversa la pièce, à l'extrémité de laquelle se tenait un splendide secrétaire en laque de Chine, d'un noir luisant incrusté d'or. Il avait été conçu pour imiter la forme d'un temple, ou d'un palais, Griselda n'aurait pu le dire précisément. En tous cas, c'était une merveille à contempler ! De chaque côté du meuble, il y avait un mandarin, debout devant une porte, dans une attitude solennelle. Ou plutôt devrais-je dire, un mandarin et son épouse, car la silhouette de droite était de façon évidente, celle d'une femme.

Miss Grizzel caressa leurs fronts. Á la grande surprise de Griselda, ceux-ci se mirent à opiner de la tête.

« Oh ! Comment faites-vous cela, tante Grizzel ? s'exclama la petite fille.

— Ne te pose pas trop de questions, ma chérie. Et je ne te conseille pas d'essayer de faire de même : ils pourraient ne pas du tout aimer cela, répondit Miss Grizzel d'un ton mystérieux. Il faut avoir du respect pour les anciens, vois-tu. Ne l'oublie jamais. Ces mandarins sont bien plus âgés que toi. Bien plus âgés que moi-même, en réalité.

Griselda songeait : 'Si tel est effectivement le cas, pour quelle raison ma tante se permet-elle alors de telles familiarités avec eux ?' Mais elle resta silencieuse.

— Voici le pot-pourri que j'ai confectionné l'été dernier, continua Miss Grizzel, tout en montrant un imposant vase de Chine posé sur un petit tabouret à côté du secrétaire.

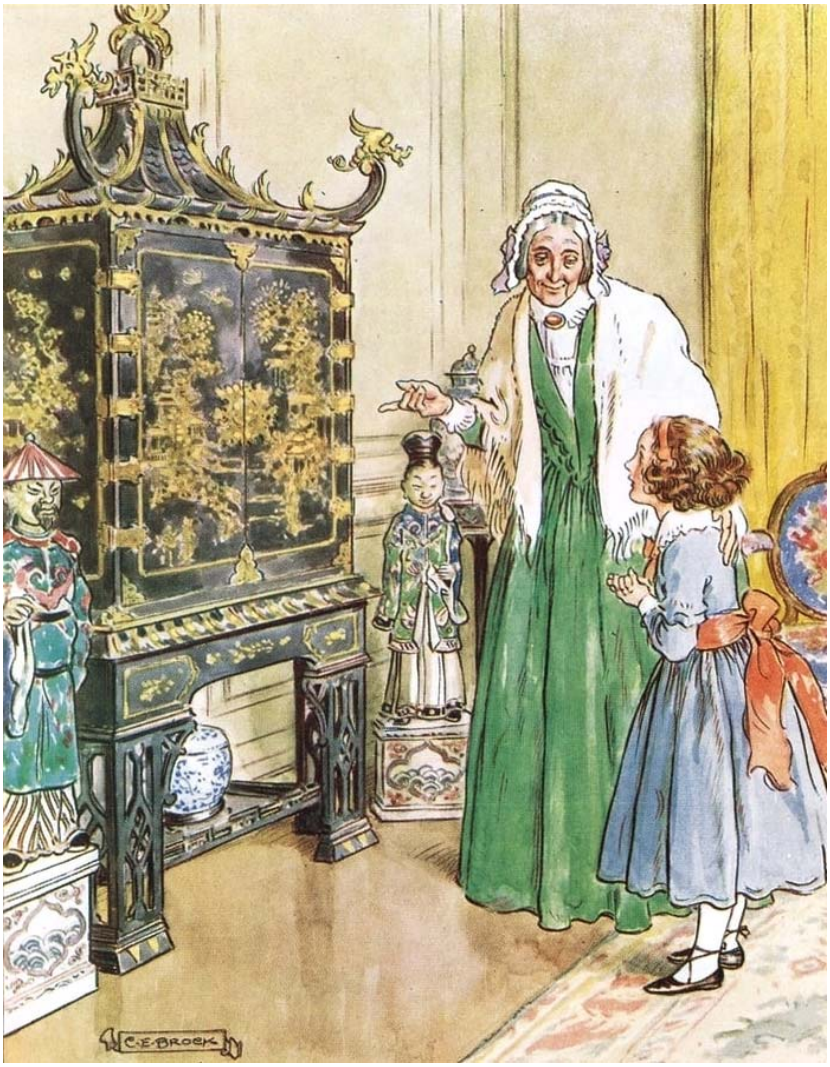
— Respire son parfum, ma chérie.

Sans hésiter, Griselda enfouit son petit nez rond dans les pétales odorants.

— Délicieux ! dit-elle. Est-ce-que je pourrai venir les sentir chaque fois que j'en aurai envie, tante Grizzel ?

— Nous verrons cela, répondit-elle. Rares sont les petites filles, vois-tu, auxquelles nous pouvons suffisamment faire confiance pour les laisser entrer dans le grand salon …

— Evidemment… » répondit sagement Griselda.



« Oh ! Comment faites-vous cela, tante Grizzel ? s'exclama la petite fille.
Illustration de Charles Edmund Brock

Miss Grizzel la conduisit ensuite vers une porte, qui se trouvait à l'opposé de celle par laquelle elles étaient entrées. Elle l'ouvrit, et entra dans une nouvelle pièce, une petite antichambre. Griselda la suivit.

« Il est exactement dix heures, dit la tante, en consultant sa montre. C'est l'heure pour toi, ma chérie, de faire connaissance avec notre coucou. »

Le coucou qui vivait dans une horloge ! Griselda regarda tout autour d'elle impatiemment. Où était cette horloge ? Elle ne voyait rien de tel. Il y avait seulement, dans un des angles de la pièce, sur un des murs, quelque chose qui ressemblait à une maison miniature, faite de bois très sombre. Cela n'avait que de très loin l'aspect d'une maison, mais, en tous cas, la chose était pourvue d'un toit, avec des corniches très avancées. En y regardant de plus près, on s'apercevait qu'il s'agissait bien d'une horloge. Mais les contours de ses chiffres, qui avaient autrefois été peints en doré, avaient pâli sous l'effet du temps jusqu'à disparaître quasiment. Quant aux aiguilles, de loin, on pouvait à peine en distinguer la forme.

Miss Grizzel se tenait debout, parfaitement immobile, les yeux fixés sur l'horloge. Griselda, à ses côtés, osait à peine respirer. Soudain, se fit entendre un grondement lointain : quelque chose était sur le point de se produire. Deux petites portes au dessus du mécanisme, que Griselda n'avait pas remarquées, s'ouvrirent alors d'un seul coup, et un coucou en jaillit, battant des ailes et jetant un adorable cri :

« Coucou ! Coucou ! Coucou ! »

Mis Grizzel se mit à compter à voix haute :

« Sept, huit, neuf, dix ! Il ne fait jamais une erreur, ajouta-t-elle triomphalement. Depuis tant d'années, je ne l'ai jamais entendu se tromper. Tu peux me croire, ma chérie, on ne fabrique plus de telles horloges de nos jours !

— Mais est-ce véritablement une horloge ? Le coucou n'est-il pas vivant ? s'exclama Griselda. Il m'a regardé et a hoché la tête, avant de battre des ailes et de rentrer dans sa maison. Je vous assure, ma tante, insista la petite fille. On aurait pu croire qu'il me disait : 'Comment allez-vous ?' !

Miss Grizzel sourit à nouveau. Un sourire tranquille et pourtant empreint de mystère, comme celui que Griselda avait vu sur son visage au petit-déjeuner.

— Exactement les mots qu'employait Sybille… murmura-t-elle.

— Eh bien, ma chérie, continua-t-elle à haute voix, il est bien normal que le coucou t'ait saluée : il te voyait pour la première fois. Il a pourtant connu ta chère grand-mère, ainsi que ton père, quand celui-ci était encore un enfant. Cela se passait il y a bien des années. Tu trouveras en ce coucou un excellent ami. Il va t'apprendre de nombreuses choses.

— Lesquelles, tante Grizzel ? demanda Griselda, intriguée.

— La ponctualité, tout d'abord. Ensuite, le sens du devoir, répondit Miss Grizzel.

— Est-ce-que je pourrai parfois rendre visite au coucou, afin de le voir sortir de l'horloge, demanda Griselda.

La petite fille songeait qu'elle aurait été capable de patienter des journées durant, pour assister aux sorties de son nouvel ami.

— Tu le verras plusieurs fois par jour, lui dit sa tante. Car il est prévu que tu fasses tes devoirs dans cette petite pièce. Elle est agréable, silencieuse, et de plus située tout à côté du salon où tante Tabitha et moi passons nos journées. »

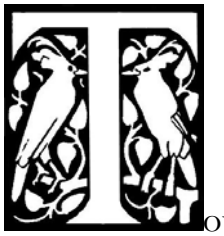
En disant ces mots, tante Grizzel ouvrit une deuxième porte, et la fillette aperçut, à son grand étonnement, en bas d'une volée de marches, par une porte entrouverte, sa tante Tabitha, tranquillement assise près de la cheminée, dans le salon où elles avaient pris leur petit-déjeuner.

« Quelle maison bizarre ! fit-elle remarquer à sa tante, en descendant les marches à ses côtés. Chaque pièce est pourvue de tellement de portes ! Et on se retrouve à son point de départ, alors qu'on pense s'en être beaucoup éloigné ! Jamais je ne parviendrai à retrouver mon chemin !

— Oh mais si ! Tu parviendras très bien, répondit sa tante, d'un ton plein d'encouragement.

— Elle est très gentille, songea Griselda. Mais j'aimerais bien qu'elle arrête d'appeler mes leçons des 'devoirs' : cela les fait paraître tellement pénibles ! Bon, en tous cas, je suis bien contente d'être autorisée à travailler dans la pièce où vit le coucou ! »

Chapitre II - Griselda, l'impulsive

 out se passa très bien pendant quelques jours. Griselda s'amusait beaucoup, découvrant sans cesse des choses nouvelles. Elle fut ainsi préservée de la tristesse causée par le mal du pays, le regret du foyer qu'elle avait laissé « au-delà des mers », ainsi que des taquineries et des tendresses de ses nombreux frères demeurés là-bas. Bien entendu, ceux-ci lui manquaient, mais pas trop. Et elle ne s'ennuyait pas le moins du monde.

Quand les leçons commencèrent, les choses devinrent moins faciles. Griselda ne détestait pas aller à l'école. En fait, elle avait même toujours beaucoup aimé cela. Mais ici, devoir assister aux cours entièrement seule se révélait pénible. De plus, ses précepteurs étaient extrêmement sévères. Le pire d'entre eux était son professeur de mathématiques. Un drôle de petit homme, qui prisait son tabac au lieu de le fumer, portait des cols amidonnés, et appelait sa tante « Mââdame », tout en se prosternant cérémonieusement devant elle quand il la croisait. Les problèmes d'arithmétique qu'il donnait étaient redoutables, en particulier les additions ! Or, Griselda n'avait jamais eu beaucoup de facilités en ce qui concerne les additions…

Ce professeur venait deux fois par semaine. Mais les jours où il ne venait pas étaient tout aussi pénibles que les autres, car il laissait derrière lui plusieurs lignes d'additions à résoudre en son absence. En réalité, on pouvait à peine parler de « lignes » tant les chiffres s'y amoncelaient, formant de véritables pyramides, dont l'escalade semblait des plus ardues. Le plus terrible était ce que ce professeur appelait la « méthode de la preuve ». Je ne pourrais pas vous l'expliquer, cela est bien au-delà de mes modestes capacités en arithmétique. Mais le principe était en quelque sorte de vérifier le résultat obtenu, une fois que vous étiez venu à bout de

l'opération, en reprenant chaque chiffre pour en obtenir ce qu'il appelait un « reste », puis de comparer ce reste à celui du résultat, lesquels devaient être identiques - ou peut-être différents, je ne sais plus -.

Les problèmes d'arithmétique qu'il donnait étaient redoutables.
Illustration de Charles Edmund Brock

« Cela ne me dérangerait pas trop, expliqua un jour la pauvre Griselda à sa tante, si j'étais persuadée que cela servait à quelque chose. Mais voyez-vous, ma tante, ce n'est pas du tout le cas. Car je suis bien certaine que la preuve de mon addition sera toute aussi fausse que mon addition elle-même. Peut-être encore davantage ! Car je suis déjà tellement fatiguée quand j'en arrive à cette étape, que

mon résultat est certain d'être faux. Faut-il alors en conclure que mon addition l'est également ? Tout cela ne mène à rien, à part me mettre de mauvaise humeur…

— Silence ! répliqua gravement sa tante. Ce ne sont pas des mots que je veux entendre, dans la bouche d'une jeune fille. Tu dois avoir une plus haute opinion de ces heures bénies de ta jeunesse : sache qu'elles ne reviendront pas !

— Espérons-le, marmonna Griselda. Si cela signifie refaire des additions… »

Il se trouve que Miss Grizzel était, - fort heureusement pour la fillette -, un peu sourde : elle n'entendit pas cette dernière remarque.

Le coucou sonna alors onze heures.

« Brave petit coucou ! dit la tante. Et quel exemple pour toi, ma fille ! Une vie entière à faire son devoir ! »

Sur ce, elle quitta la pièce.

Le coucou continuait à chanter : onze stridulations, cela lui prit un bon moment… Griselda eut soudain l'impression qu'il répétait les mots de sa tante : « Pa-sser-sa-vie-à-fai-re-son-de-voir… Il-faut-pa-sser… »

« Horrible créature ! s'écria-t-elle. Voilà que tu te moques de moi à présent ! »

Elle se saisit d'un livre, le premier qui lui tomba sous la main, et le lança à la tête du coucou, alors que celui-ci jetait son onzième cri. L'oiseau disparut, dans un bruit de bois cassé, sans battre des ailes, ou, comme Griselda se l'était imaginée, saluer la fillette de la tête.

Il disparut tout simplement, et en un instant, le silence se fit.

Griselda ressentit une peur légère, regrettant aussitôt son geste. Elle regarda l'horloge : celle-ci gardait son apparence ordinaire. Rien ne semblait avoir été déplacé. Elle avait eu l'impression que le coucou s'y était retiré plus rapidement que d'habitude, craignant d'être heurté par le livre qu'elle lui avait lancé. Mais était-ce la vérité ou le fruit de son imagination ? Au fond d'elle-même, elle espérait avoir raison. La fillette tenta de reprendre le cours de ses additions. Mais le cœur n'y était plus. Elle se concentra davantage sur les interminables calculs. Ce faisant, elle progressait plus facilement. Mais ce petit succès ne lui apporta aucun contentement.

Son regard revenait sans cesse vers l'horloge, comme si elle s'attendait à ce que le coucou en sorte. Elle savait pourtant bien que cela n'avait aucune chance d'arriver avant midi : le coucou ne sonnait que les heures, non pas les demi-heures ou les quarts d'heures.

« J'aimerais bien qu'il soit déjà midi… » se dit-elle avec anxiété.

Elle avait bien pensé ouvrir les petites portes de l'horloge, afin de s'assurer que le coucou n'avait rien de cassé. Mais celle-ci était suspendue trop haut, bien trop haut pour elle. De plus, il n'y avait dans la pièce aucun meuble sur lequel elle aurait pu grimper : il ne fallait pas penser à cette solution. Il n'y avait rien d'autre à faire, à part attendre qu'il soit midi…

Á onze heures et demi, Miss Grizzel l'appela, lui demandant de mettre un manteau et un chapeau sur le champ, puis de la rejoindre sur la terrasse.

« Il fait encore très beau, lui dit-elle, mais il ne va pas tarder à pleuvoir. Laisse tes devoirs pour l'instant : tu les reprendras cet après-midi.

— Je les ai terminés, répondit Griselda docilement.

— Tous ? demanda sa tante.

— Oui, tous, répondit Griselda.

— Ah ! Bien… Dans ce cas, si la pluie s'est arrêtée, nous prendrons la carriole pour aller rendre visite à ta chère marraine, Lady Lavender. »

Pauvre Griselda ! Il existait peu de choses qu'elle détestait davantage qu'une sortie en compagnie de ses tantes ! Cela se passait ainsi la plupart du temps : elles quittaient la maison, dans la vieille carriole toute jaunie, dont toutes les fenêtres étaient closes. Et Griselda avait l'obligation de rester immobile sur la banquette raide, tout en manquant d'air jusqu'à l'arrivée.

Sa marraine vivait dans une grande maison, pratiquement aussi vaste et ancienne que celle de ses tantes, mais qui était loin de posséder le même charme. Elle était située à près de quinze kilomètres. S'y rendre prenait ainsi généralement un bon bout de temps, d'autant plus que la carriole avait connu de meilleurs jours,

et que les chevaux, tout comme le vieux cocher, se trouvaient être grincheux et plutôt lents.

Sa marraine vivait dans une grande maison, pratiquement aussi vaste et ancienne que celle de ses tantes.
Illustration de M.V. Wheelhouse

Lady Lavender était également, vous vous en doutez, fort vieille. Elle était également peu aimable, et particulièrement sourde. Miss Grizzel et Miss Tabitha avaient toutes deux le plus grand respect à son égard. Elle les appelait « mes chéries », comme si elles eussent été de toutes petites filles, et celles-ci prenaient chacun de ses propos comme paroles d'évangile. Pour une raison mystérieuse, Lady Lavender était la marraine de Griselda. Mais les seules marques d'affection qu'elle

avait jamais témoignées à la fillette consistaient d'une part, à lui avoir offert un livre de prières, et d'autre part, à lui conseiller, à chacune de leurs rencontres, de se montrer « sage et raisonnable ». L'attachement que Griselda ressentait à l'égard de sa marraine était en conséquence fort limité.

Cet après-midi là, le voyage parut plus long et plus ennuyeux que jamais. Cependant, Griselda le supporta docilement. Et quand Lady Lavender lui renouvela ses conseils, la fillette se contenta de baisser les yeux humblement, sentant ses joues s'empourprer. Elle avait envie de crier :

« Mais non, je ne suis pas gentille du tout ! En fait, je suis même très méchante ! Je crois que j'ai tué mon petit ami, le coucou ! »

Néanmoins, comme elle n'en fit rien, Lady Lavender se contenta de lui tapoter le dessus de la tête, en affirmant combien le spectacle d'une jeune fille aussi simple et modeste que Griseda était un bonheur pour elle. Puis elle lui donna une tranche de sa spécialité : un gâteau fortement parfumé à la cannelle, qu'elle avait l'habitude de consommer en partie desséché, et que Griselda avait toujours détesté.

Durant tout le trajet de retour, la fillette ne pensa qu'à une seule chose : se précipiter dans l'antichambre pour vérifier si le coucou allait bien. Quand la carriole s'arrêta devant la porte de la vieille maison, il était déjà tard. Il faisait nuit. Miss Grizzel sortit lentement du véhicule, Miss Tabitha la suivit, plus lentement encore. Griselda était quant à elle contrainte de réfréner son propre élan.

« Il est bien tard pour toi, ma chérie, lui dit Miss Grizzel. Monte te coucher directement ; Dollie te portera à dîner dans ta chambre. Ce n'est jamais une bonne chose de laisser les enfants veiller ! »

Griselda obéit. Souhaitant une bonne nuit à ses tantes, elle entreprit de monter calmement l'escalier. Mais à peine fut-elle hors de leur vue qu'elle se mit à courir, tournant à gauche plutôt qu'à droite, qui était la direction de sa chambre. Elle parcourut en quelques bonds le couloir mal éclairé au bout duquel se trouvait la porte du grand salon. Elle l'ouvrit. La pièce était plongée dans l'obscurité, impossible de la traverser en courant. Même en plein jour, cela aurait été difficile.

La fillette se fraya un passage à tâtons, passant à proximité du secrétaire chinois et du grand vase contenant le pot-pourri, jusqu'à la porte de l'antichambre. Celle-ci était ouverte. Elle se précipita à l'intérieur… Mais à quoi bon ? Il régnait là un parfait silence, interrompu seulement par le tic-tac de l'horloge, dans un des coins de la pièce. Oh, si seulement le coucou avait pu en sortir afin de pousser son cri, selon son habitude !

Griselda n'avait aucune idée de l'heure qu'il était… Elle resta immobile quelques minutes, écoutant le silence. C'est alors qu'en entendant au loin la voix de Miss Grizzel, elle pressentit qu'elle n'oserait pas demeurer ici plus longtemps. Mais en se retournant pour quitter la pièce, il lui sembla que quelque chose de très doux venait de lui effleurer la joue. Elle crut alors entendre un tout petit cri : « Coucou ! », comme flottant dans l'air tout à côté d'elle. Surprise, mais en rien effrayée, la fillette ne bougea pas.

« C'est toi, petit coucou ? » demanda-t-elle doucement.

Personne ne lui répondit.

Puis elle entendit à nouveau la voix de Miss Grizzel qui cette fois, avait entrepris de monter à l'étage.

« Il faut que je m'en aille ! » souffla-t-elle.

Elle se fraya un chemin à travers le grand salon parvenant à ne renverser, par chance, aucune des fragiles pièces de collection dont il était rempli. Elle courut ensuite le long du corridor, atteignant sa chambre un instant avant que Dollie n'apparaisse avec son dîner sur un plateau.

Griselda dormit mal cette nuit là. Elle rêva constamment du coucou, croyant entendre son doux chant, puis se réveillant ensuite en sursaut pour réaliser que ce n'était qu'un rêve. Le lendemain matin, quand elle descendit prendre son petit déjeuner, elle avait le teint pâle et les yeux cernés. Sa tante Tabitha, qui se trouvait seule à son arrivée, lui demanda immédiatement ce qui n'allait pas.

« Je suis certaine que tu vas être malade. Grizzel pourrait peut-être te donner quelque chose… Je me demande ce qui serait le mieux… Une tisane de mélisse fait généralement des miracles en cas de coup de froid, ou alors… »

Illustration de M.V. Wheelhouse

Personne n'entendit la fin de la phrase de Tabitha. Car, au même instant, sa sœur bondit dans la pièce, sa coiffe de travers, son châle dénoué, et le visage défait. Elle paraissait plus troublée que jamais.

Sa sœur bondit dans la pièce, sa coiffe de travers, et son châle dénoué.
Illustration de Charles Edmund Brock

« Tabitha ! cria-t-elle à l'intention de sa sœur. Qu'allons-nous faire ? La pendule à coucou ne marche plus !

— La pendule ne marche plus ! répéta sa sœur en joignant ses mains l'une contre l'autre. Mais… C'est impossible !

— C'est pourtant bien le cas ! Je suis tellement bouleversée que je ne parviens plus à m'exprimer clairement. En fait, l'horloge affiche toujours l'heure, mais c'est le coucou qui ne sonne plus. Et d'après Dollie, c'était déjà le cas hier !

— Mais que pouvons-nous faire ? demanda Tabitha. Envoyer chercher un horloger ?

Miss Grizzel hocha la tête.

— Cela ne servirait à rien. Nous pourrions retourner tout le pays de fond en comble avant d'en trouver un qui soit capable de la réparer. Tu te rends compte, cela fait plus d'un demi-siècle ! Plus d'un demi-siècle, Tabitha, et le coucou n'a jamais manqué une seule fois de sonner l'heure ! Ah, ma sœur, nous nous faisons vieilles ! Nos jours sont comptés désormais. Ceci est peut-être censé nous le rappeler… »

Miss Tabitha ne répondit pas. Elle pleurait doucement. Les deux femmes semblaient avoir oublié la présence de leur nièce. Mais Griselda ne pouvait supporter leur chagrin : elle avala son petit déjeuner en toute hâte, et quitta la pièce. Dans l'escalier, elle croisa Dollie.

« Vous êtes au courant de ce qui s'est passé, Mademoiselle ? lui demanda la servante.

— Oui, répondit la fillette.

— Mes maîtresses en sont toutes retournées, reprit Dollie, qui paraissait plus bavarde qu'à son habitude. Cela n'a rien d'étonnant ! Imaginez qu'en cinquante ans, cette horloge n'a jamais ni retardé, ni avancé !

— Ne peut-on la réparer ? demanda l'enfant.

Dollie secoua la tête.

— Le mieux est de ne rien faire, répondit-elle. C'est comme cela que les choses doivent être, et c'est bien ainsi. Le destin de cette maison est lié à celui de cette horloge. Sa fabrication a occupé une grande partie de la vie de son créateur. Les derniers mots de cet artisan ont été pour dire qu'elle porterait chance à la maison qui l'abriterait. Mais qu'une période sombre s'ouvrirait dès lors qu'elle ne sonnerait plus. Moi, ce que je crois, ajouta-t-elle solennellement, c'est que c'est une horloge magique ! Car elle nous a bel et bien porté chance, comment dire le contraire ? Notre bétail est le plus beau du canton, Mademoiselle. Le lait de nos vaches est renommé ! Nos poules n'ont pas leurs pareilles pour pondre d'un bout à l'autre de l'année. Et la beauté de nos fleurs n'est comparable à aucune autre ! Il a toujours été agréable de vivre ici, ce n'est pas le genre de maison où résonnent des

disputes ou des cris. Car, voyez-vous, Mademoiselle, les fées ont horreur de ça ! Rien ne les chasse plus sûrement que la colère ou la mauvaise humeur.

Un vif remords étreignit le cœur de Griselda. Sa mauvaise action aurait-elle amené le malheur dans la maison ? Ce serait une punition bien cruelle pour un geste stupide de mauvaise humeur…

— Je préfèrerais que vous vous taisiez, Dollie. Ce que vous dites me fait trop de peine… »

« Comme cette enfant est sensible ! pensait la vieille domestique en finissant de descendre l'escalier. En vérité, elle ressemble en tous points à Mademoiselle Sybille… Oui, à Mademoiselle Sybille… »

Cette journée fut particulièrement triste et morne pour Griselda. La fillette se sentait oppressée par un mal être indéfinissable. Elle savait avoir mal agi, et le regrettait amèrement.

« Je pense que le coucou aurait dû revenir, s'il est véritablement un oiseau enchanté. Et s'il ne l'est pas, eh bien, rien de ce que dit Dollie ne peut être vrai… »

Ses tantes ne firent aucune allusion en sa présence à ce qui venait de se passer. On aurait pu croire qu'elles avaient oublié que la fillette avait été témoin de leur détresse. Elles se contentaient d'être plus graves et plus silencieuses qu'à l'ordinaire. Mais, dans l'ensemble, la journée se déroula comme d'habitude. Griselda passa la matinée dans l'antichambre, sur ses « devoirs ». Elle fut ensuite soulagée de sortir au jardin, pensant oublier un instant le tic-tac incessant de l'horloge, suspendue dans un coin de la pièce.

Elle fut ensuite soulagée de sortir au jardin.
Illustration de M.V. Wheelhouse

C'était compter sans les corbeaux ! Ceux-ci avaient pressenti que quelque chose d'important avait eu lieu, et se rassemblaient en jacassant si bruyamment, que la petite fille dut se réfugier à nouveau à l'intérieur de la maison.

« Je suis certaine qu'ils parlent de moi, pensa-t-elle. Ce sont peut-être des oiseaux magiques, eux aussi. Oh, je commence à me dire que je n'aime pas beaucoup les fées… »

Elle fut soulagée quand l'heure d'aller au lit arriva. La vue de ses tantes, pâles et troublées, était pour elle un reproche incessant. Et bien qu'elle se dise que tout

cela était trop bête, après tout, elle ne pouvait chasser le malaise qui lui serrait le cœur.

Á peine couchée, son épuisement était tel qu'elle sombra dans un profond sommeil. Mais elle se réveilla bientôt en sursaut. La chambre était parfaitement sombre, comme la première nuit qu'elle avait passée dans la maison. Elle avait l'impression qu'un bruit l'avait tirée de son sommeil. OUI ! Elle l'entendit encore : c'était un lointain et étouffé « Coucou ! » Lointain ? Elle n'aurait su dire, en réalité. Le petit cri aurait tout aussi bien pu être poussé tout à côté d'elle…

« S'il s'agit bien du coucou, je vais l'attraper, cette fois ci ! se dit Griselda.

En effet, la prime enfance de la fillette, passée au milieu d'une troupe de frères turbulents, lui avaient au moins laissé une certitude : il ne faut avoir peur de rien. Et c'est peut-être vrai, après tout !

Chapitre III - Obéir … Toujours obéir …

e grand salon, ainsi que l'antichambre, étaient baignés par le clair de lune. Car contrairement aux chambres, les volets n'y occultaient pas toute la hauteur des fenêtres. Cette large ouverture laissait s'infiltrer la clarté nocturne. On y voyait comme en plein jour.

Griselda s'y précipita. Il n'y avait dans cette pièce qu'une unique fenêtre, par laquelle se glissaient nombre de rayons de lune, dont l'un venait illuminer la façade de l'horloge. La fillette s'en approcha, et resta immobile, regardant fixement au dessus d'elle.

« Coucou ? Tu es là ? demanda-t-elle tout doucement.

Il n'y eut aucune réponse.

— Coucou ? reprit-elle, un peu plus fort. Pourquoi ne veux-tu pas me parler ? Je sais très bien que tu es là, et que tu ne dors pas, car j'ai entendu ton chant depuis ma chambre. Pourquoi ne sors-tu pas, petit coucou ?

' Tic tac' dit l'horloge. Mais personne d'autre ne se manifesta.

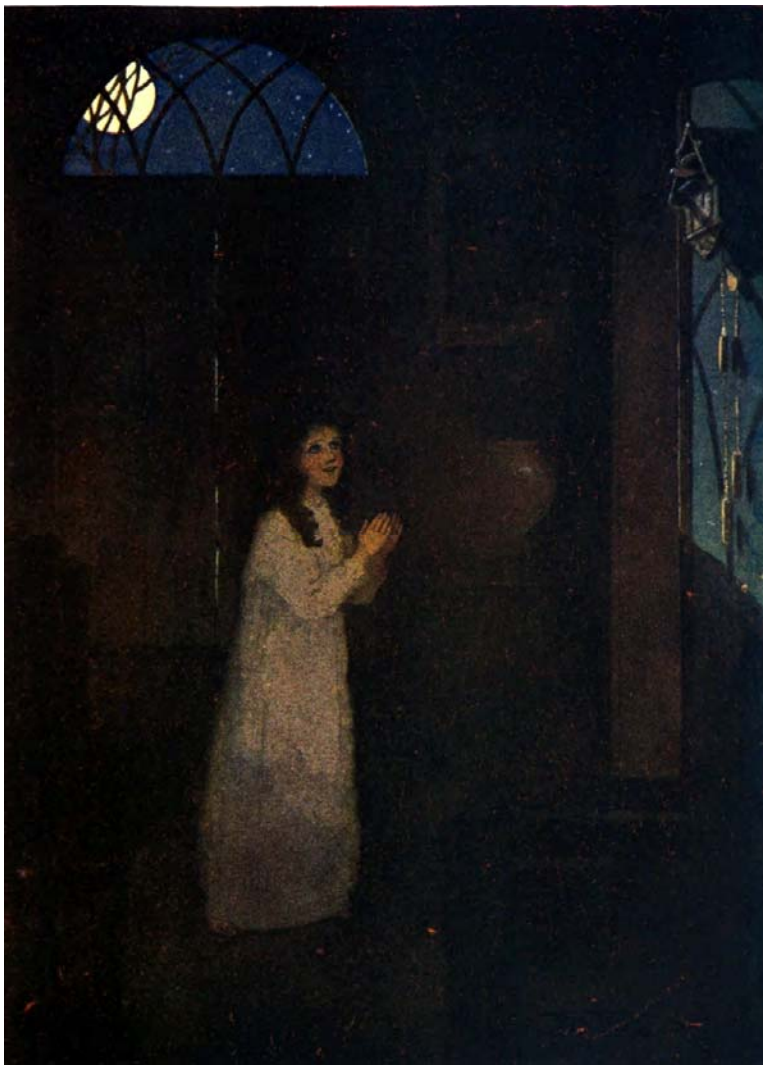
Griselda sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Coucou, reprit-elle, je ne savais pas que tu avais le cœur aussi dur… Je me suis fait tellement de souci à ton sujet. Et j'étais tellement heureuse de t'entendre à nouveau… Car je craignais de t'avoir tué, ou peut-être blessé gravement. Je ne voulais pas te faire de mal, petit coucou ! Je m'en suis voulu tout de suite après t'avoir jeté ce livre à la tête. Je suis vraiment désolée. Coucou… Est-ce-que tu veux bien me pardonner ? »

On entendit alors un petit bruit. Dans le rayon de lune, Griselda vit les portes de l'horloge s'ouvrir, et l'oiseau en sortir. Il resta immobile un instant, regardant

autour de lui, puis il battit délicatement des ailes, lançant son traditionnel : « Coucou ! »

Griselda en eut le souffle coupé. De joie, elle ne put s'empêcher de battre des mains en silence.



De joie, elle ne put s'empêcher de battre des mains en silence.
Illustration de Maria Kirk

Le coucou s'éclaircit la gorge, produisant un son tellement étrange que vous n'en avez certainement jamais entendu de pareil. Puis il prit la parole, posément et clairement :

« Griselda, regrettes-tu sincèrement ta mauvaise action ?

— Oh oui ! répondit la fillette. Je ne suis pas méchante, tu sais, coucou. Vraiment. Mais à ce moment là, j'étais hors de moi. Ensuite, à l'idée de t'avoir blessé, je me suis sentie tellement malheureuse ! Il y avait également la tristesse de mes pauvres tantes… Si tu n'étais pas revenu aujourd'hui, je serais allée les trouver pour leur avouer ce que j'avais fait. Je l'aurais bien fait plus tôt, mais j'ai eu peur de leur faire encore plus de peine. Oh, j'ai craint de t'avoir blessé gravement…

— Mais c'est bien ce que tu as fait ! répliqua le coucou.

— Pourtant, tu as l'air de bien te porter…

— Tu as blessé mon *amour propre* ! répondit le coucou. Quant à mon départ, sache que je n'avais pas le choix. Je suis moi aussi obligé de respecter les *règles*, comme tout un chacun.

Griselda ouvrit de grands yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Aucune importance, répondit le coucou. Tu ne comprendrais pas. La seule chose que tu dois savoir aujourd'hui, c'est qu'il est important pour toi de faire ce que l'on te dit. Sinon, vois-tu, tu t'exposes à des ennuis.

— Tu as raison, répondit la fillette. Je m'en aperçois bien. Mais vois-tu, coucou, quand j'étais chez moi, je ne me mettais jamais en colère. Enfin, quasiment jamais. Et j'aimais beaucoup faire mes devoirs. Personne n'avait jamais à me gronder pour cela.

— Que se passe-t-il *ici*, alors ? demanda le coucou. Il est rare que les choses tournent mal dans cette maison.

— C'est bien ce que m'a expliqué Dollie… Le problème doit venir du fait que je suis une petite fille. Mes tantes, la maison, enfin… tout, a oublié ce que c'est de n'être qu'une enfant

— Bien sûr qu'ils l'ont oublié ! Et depuis belle lurette ! répondit le coucou d'un ton sec.

— Les journées sont assez tristes, également, reprit Griselda. J'ai beaucoup de devoirs à faire. Mais ce n'est pas ce qui m'ennuie le plus. Le plus ennuyeux est que je n'ai personne avec qui jouer.

— Ce que tu me dis est intéressant… répliqua le coucou. Il battit des ailes, puis resta immobile quelques instants. Je vais y réfléchir.

— C'est très gentil de ta part, dit Griselda, ne sachant trop quoi répondre.

— Et d'ici là, ajouta l'oiseau, tu dois te montrer obéissante et retourner te coucher.

— Est-ce-que je suis autorisée à te souhaiter une bonne nuit demanda la fillette timidement.

— Mais bien entendu ! Pourquoi ne le serais-tu pas ?

— Eh bien… Je ne sais pas trop si cela te ferait plaisir, répondit l'enfant. Tout d'abord, tu n'es pas une véritable personne. Et ensuite, j'ai entendu tellement de choses bizarres au sujet de ce qu'aiment les fées ou ce qu'elles détestent…

— Qui t'a dit que j'étais un oiseau magique ?

— C'est Dollie. De toute façon, je l'avais déjà compris moi-même. C'est évident. Tu ne peux être qu'un oiseau magique, venant du monde des fées.

— Et si j'étais plutôt un *véritable* coucou, devenu par la suite un être féerique ?

— Je ne comprends pas le sens de cette phrase, répondit la fillette. Mais qui que tu sois, j'aimerais que tu me dises une chose.

— Laquelle ?

— Que tu ne m'en veux pas de t'avoir jeté un livre à la tête. Es-tu de retour pour de bon, petit coucou ?

— Pour *de bon*, comment savoir ? Mais pour *une bonne raison*, certainement ! répliqua l'oiseau.

Griselda eut un geste d'embarras.

— Tu te moques de moi. Je veux dire : es-tu revenu pour ne jamais repartir ? As-tu l'intention de sonner les heures à nouveau ? Cela ferait tellement plaisir à mes tantes !

— Tu verras cela demain matin ! dit le coucou. En attendant, va te mettre au lit !

— Bonne nuit, dit Griselda. Et merci. N'oublie pas de me faire signe quand tu auras réfléchi ! »

Son petit ami se contenta de répondre : « Coucou ! Coucou ! »

La fillette prit cela pour une réponse amicale. Mais en fait, il était tout simplement deux heures du matin !

Griselda revint à sa chambre. Bien que le mois de novembre fût déjà bien avancé, elle ne ressentait pas le froid, pas plus qu'elle n'avait sommeil. Elle se sentait au contraire le cœur particulièrement léger, et il lui tardait d'être au lendemain.

Dès qu'elle eut posé sa petite tête bouclée sur son oreiller, elle sombra dans un profond sommeil. Mais juste au moment où elle s'endormait, elle eut l'impression d'une une plume très douce, caressant sa joue, et d'un petit cri : « Coucou ! », résonnant à son oreille.

Quand elle se réveilla, le lendemain matin, il faisait très beau. Un soleil d'hiver faisait pointer de vifs rayons de lumière, qui transperçaient le gris bleuté du ciel.

« Il doit être déjà tard, se dit Griselda, en ouvrant ses volets. J'ai l'impression d'avoir beaucoup dormi ! Il faut que je m'habille vite : j'ai hâte de voir mes tantes heureuses à nouveau. Cela m'est égal d'être grondée pour être restée au lit trop longtemps. »

Mais en réalité, il n'était pas très tard. Quand Griselda descendit l'escalier, deux ou trois horloges de la maison, - car il y en avait plusieurs -, sonnèrent huit heures, de façon désordonnée. Ces horloges devaient avancer. Car, quand elles se furent tues, s'élancèrent en notes claires depuis l'antichambre huit petits cris répétés : « coucou ! »

Miss Grizzel et Miss Tabitha étaient déjà à table. Elles furent tout à fait aimables envers leur nièce, feignant de n'avoir pas remarqué son léger retard. Pas un mot ne fut prononcé au sujet de l'horloge. Cependant, à peu près au milieu du

repas, Griselda n'y tint plus, dans son impatience de savoir si ses tantes s'étaient aperçues du retour du coucou.

« Tante Grizzel, demanda-t-elle. Le coucou est bien de retour, je ne me trompe pas ?

— Oui, ma chérie. Je suis heureuse de t'apprendre qu'il est à nouveau parmi nous.

— L'avez-vous réparé, ma tante ? se risqua à demander un peu sournoisement Griselda.

— Les petites filles ne sont pas censées poser autant de questions ! répondit Miss Grizzel. Il est de retour, et cela nous suffit. En un demi siècle, ce coucou n'avait jamais manqué de sonner l'heure une seule fois… jusqu'à hier. Sache, ma chérie, que si plus tard tu es capable d'en faire autant, dans ce qui sera ton domaine, tu n'auras aucun reproche à te faire !

— Non, pas le moindre reproche ! » répéta tante Tabitha.

Même si ses deux tantes profitaient de l'occasion pour lui imposer un de leurs petits sermons, Griselda se rendaient bien compte qu'au fond de leurs cœurs, elles étaient tellement heureuses qu'elles n'auraient jamais eu le courage de la gronder, même si elle s'était laissé aller à faire des bêtises.

En fait, elle n'avait aucune envie d'en faire aujourd'hui. Ses pensées étaient occupées par l'attente de quelque chose. Ceci faisait d'elle une petite fille entièrement nouvelle. Sa motivation pour mener à bien ses tâches de la journée en était accrue, ce qui lui donna du courage pour terminer ses « devoirs » du jour.

« Je me demande si le coucou a déjà réfléchi à mon problème : n'avoir personne avec qui jouer…, se disait la fillette, tout en arpentant la terrasse située à l'arrière de la maison.

— Croâ ! Croâ ! cria un corbeau au dessus d'elle, comme s'il avait voulu répondre à ses interrogations.

Griselda leva la tête.

— Le son de votre voix est loin d'être aussi mélodieux que celui du coucou, M. le Corbeau ! Et pourtant, j'aimerais que nous soyons amis. Enfin, pour cela, il faudrait que je comprenne votre langage… Oh, ce serait tellement amusant de pouvoir parler avec tous les animaux de la Terre, chacun dans sa langue ! Comme dans les contes de fées ! Si une fée m'accordait un vœu, je me demande si c'est que je souhaiterais… Oh, non ! Je demanderais plutôt un tapis magique, pour pouvoir m'envoler là où je voudrais aller en un instant. J'irais en Chine, pour voir si les Chinois ressemblent en tous points aux mandarins de tante Grizzel. Mais avant tout, je me rendrais au pays des fées…

— Vous devez rentrer à présent, Mademoiselle ! cria la voix de Dollie. Miss Grizzel dit que vous avez suffisamment joué, et qu'on vient d'allumer un bon feu dans l'antichambre pour que vous puissiez y faire vos devoirs.

— Joué ?! s'indigna la fillette, tout en suivant la domestique à l'intérieur. Dites-moi, Dollie, vous pensez que marcher d'un bout à l'autre de la terrasse, c'est jouer ? Il m'est interdit de m'aventurer dans le jardin, même pour cueillir une fleur, si j'en trouvais une, car je risquerais de prendre froid. Et on m'interdit également de courir, de crainte que je ne prenne un coup de chaud. Non, je vous le dis tout net, si je ne trouve pas l'occasion de m'amuser très vite, eh bien, je vais… faire une fugue !

— Ta, ta, ta ! répondit Dollie. Ne parlez pas ainsi, Mademoiselle ! Jamais vous ne seriez capable de faire quelque chose d'aussi méchant ! Vous ressemblez tellement à Mademoiselle Sybille, qui était une si gentille petite fille !

— Dollie, je suis fatiguée d'être sans cesse comparée à Mademoiselle Sybille. C'était ma grand-mère ! Personne n'a envie de s'entendre répéter qu'il ressemble à sa grand-mère. Cela me donne l'impression d'avoir des rides, des lunettes et des cheveux blancs !

— Oh, non ! Mademoiselle Sybille n'était pas du tout ainsi la première fois que je l'ai vue, répondit Dollie. Elle était plus jeune que vous, et plus jolie qu'une fée !

— C'est vrai ? demanda Griselda, surprise.

— Eh bien, oui, c'est vrai. Elle aurait tout aussi bien pu être une véritable fée, tant elle était douce, aimable… et tellement gaie ! Toutes les créatures vivantes l'aimaient, même les bêtes, qui la reconnaissaient comme leur amie. Oh oui, elle nous a tous porté chance, et le jour de son départ a été un jour funeste pour cette maison et tous ceux qui y vivent.

— Je croyais que c'était l'horloge à coucou qui vous avait porté chance, dit Griselda.

— C'est également le cas. En fait, tous deux sont arrivés le même jour. Le coucou avait été légué à Mademoiselle Sybille par son grand-père maternel, qui l'avait élevée. Quand celui-ci mourut, elle est venue vivre ici. Vos deux tantes étaient ses demi-sœurs, voyez-vous, Mademoiselle. Sa propre mère était originaire d'Allemagne, de l'endroit où elle vivait avec son grand-père. Là-bas, ils fabriquent des horloges merveilleuses, m'a-t-on dit. Mais je suis sûre que notre coucou les surpasse toutes !

— J'en suis certaine moi aussi, répondit Griselda dans un souffle. Mais pourquoi Sybille ne l'a-t-elle pas emmenée avec elle quand elle est partie ?

— Elles savaient que ses sœurs y tenaient beaucoup. Après son départ, elle leur a laissé comme un petit peu d'elle-même. Vous savez, Mademoiselle, la nuit où elle est morte, - elle est partie juste après la naissance de votre père, un an après s'être mariée -, pendant une heure entière, de minuit à une heure, nous avons entendu le coucou chanter doucement, tristement, comme un être vivant dans la peine. Bien entendu, à ce moment là, nous ne savions pas que votre grand-mère était en train de mourir. Les gens ont raconté que quelque chose s'était pris dans les ressorts internes de l'horloge. Mais je ne croyais pas qu'il s'agissait de cela, et je ne le crois toujours pas aujourd'hui… Et puis…

Une voix interrompit le récit de Dollie.

— Griselda, pourquoi traînes-tu ? Dollie, je vous avais demandé d'aller la chercher, et non pas de la mettre en retard ! »

Griselda se dépêcha de regagner l'antichambre pour se remettre à ses devoirs. Mais la fillette ne s'en souciait pas. Elle avait tant de choses à penser ! De plus, elle aimait travailler sans l'antichambre, bercée par le tic-tac de l'horloge, avec l'agréable sensation que, peut-être, le coucou la regardait par d'invisibles fentes, au travers des petits volets clos de la pendule.

Après tant d'efforts déployés sur ses leçons, la fillette se sentit épuisée. Elle avait tellement sommeil ce soir qu'elle ne pouvait garder les yeux ouverts. Elle alla demander à se coucher une demi-heure avant son heure habituelle, faisant craindre à tante Tabitha qu'elle ne soit malade. Mais comme rien n'est meilleur pour les enfants que de se coucher tôt, miss Grizzel donna son accord, ordonnant à Dollie de lui porter au lit un verre de lait sucré.

Griselda n'y vit aucune objection, même si elle pressentait qu'elle avait obtenu le verre de lait sous un prétexte quelque peu fallacieux. En tous cas, elle n'en avait pas besoin pour s'endormir, car à peine eût-elle posé sa tête sur l'oreiller, qu'elle sombra dans un profond sommeil. Elle dormit un long moment, avant de se réveiller en sursaut, comme la nuit précédente. Et de même, elle eut l'impression que quelque chose l'avait tirée de son sommeil. À peine réveillée, elle s'assit sur son lit, les yeux grand ouverts dans l'obscurité.

« Est-ce toi, coucou ? »

Personne ne répondit. Mais en tendant l'oreille, l'enfant crut percevoir un petit bruissement dans un des recoins de la pièce, à côté de la porte. La fillette se leva pour aller ouvrir. C'est alors que de l'autre côté de la porte, tout près d'elle, Griselda entendit les quelques notes familières, chuchotées très, très bas : « coucou, coucou ! » Le petit cri s'éloigna dans le couloir, et la fillette le suivit. Il n'y avait pas de lune, cette nuit là. De lourds nuages noirs obscurcissaient le ciel, et la pluie tombait à torrents. Pourtant, elle se fraya un chemin sans difficultés, le long du couloir, puis au travers du grand salon, et enfin dans l'antichambre, guidée seulement par la petite voix devant elle. Arrivée au dessous de l'horloge, elle attendit patiemment debout, immobile et silencieuse.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. Le petit roulement traditionnel qui annonçait l'ouverture des portes se fit entendre. Puis celles-ci s'ouvrirent, et de sa voix ordinaire, claire et distincte, le coucou chanta : « Coucou ! Coucou ! » Il était deux heures du matin :

« Bonsoir, coucou ! lui dit Griselda dès qu'il se tut.

— Tu veux sans doute *bonjour*, répliqua l'oiseau.

— Oui. Eh bien, bonjour, répéta la fillette. As-tu réfléchi à mon problème, coucou ?

Le coucou s'éclaircit la voix.

— De ton côté, fillette, as-tu appris à respecter les règles ?

— Je fais de mon mieux, répondit Griselda. Mais vois-tu, coucou, tu ne m'as pas laissé beaucoup de temps. Tu ne m'as parlé de cela pas plus tard que la nuit dernière…

Le coucou soupira.

— Tu as vraiment beaucoup à apprendre, Griselda.

— Oui, certainement, répondit-elle. Mais je vais te dire une chose, coucou. Quel soient les tâches que je devrai accomplir, aucune ne pourra être pire que les additions de mon professeur de mathématiques. C'est ce que je me suis dit cet après-midi, vois-tu, coucou.

— *Hier* après-midi ! Sois toujours précise dans ce que tu affirmes, Griselda.

— Oui… hier après-midi, reprit sèchement la fillette. Comme tu sais fort bien ce que je veux dire, je ne vois pas l'intérêt d'être précise à ce point. Bon, comme je te le disais, je trouve ces additions vraiment très difficiles. Pourtant, je fais de gros efforts, tu peux me croire !

— Tu as vraiment beaucoup à apprendre, Griselda.

— J'aimerais que tu arrêtes de répéter cela sans arrêt, dit la fillette. En fait, j'espérais que tu voudrais bien jouer avec moi.

— Ce que tu dis est tout à fait intéressant, répondit le coucou. Tout à fait intéressant ! J'aimerais beaucoup m'entretenir avec toi à ce sujet. Nous serions bien plus à l'aise si tu acceptais de monter t'asseoir à côté de moi.

Griselda crut un instant que son ami venait de perdre la raison.

— Monter à côté de toi ?? s'exclama-t-elle. Mais tu n'y penses pas, coucou ! Je suis bien trop grande !

— Grande ? répliqua le coucou. Que veux-tu dire par là ? C'est une simple question d'appréciation. Imagine que le monde entier, toi y compris, soit rapetissé à la taille d'une noix. Eh bien, tu ne te rendrais compte de rien !

— Ah bon ? répondit Griselda, dont les pensées étaient quelque peu embrouillées. Mais si tout rapetissait *à l'exception* de moi, je m'en rendrais compte, non ?

— Sottises ! rétorqua le coucou. Tu as beaucoup de choses à apprendre, voilà tout ! Et la première de ces choses est de ne pas discuter tout ce qu'on te dit. C'est une déplorable habitude qui de plus, gâche la digestion. Accroche-toi à la chaîne, tu vas voir, tu y parviendras très bien.

— Mais je vais arrêter la pendule ! plaida Griselda. Tante Grizzel m'a dit de ne jamais y toucher !

— Balivernes ! lança le coucou. Cela n'arrêtera rien du tout ! Attrape cette chaîne et utilise-la pour monter ici. Tout se passera bien.

Chapitre IV - Au pays des mandarins révérencieux

omment la fillette s'y prit-elle, je ne saurais le dire. Mais le fait est que Griselda grimpa jusqu'à l'horloge à l'aide de la chaîne, aussi facilement qu'elle aurait descendu un escalier. Une fois en haut, quelle ne fut pas sa surprise ! Les portes de l'horloge s'ouvrirent, et la fillette put entrer à l'intérieur ! Que les portes aient été suffisamment grandes, ou qu'elle-même ait suffisamment rapetissé pour que ceci soit possible, elle n'en savait rien. Mais comme tout était question « d'appréciation », elle fit le choix de ne pas trop se poser de questions.

À l'intérieur, elle découvrit une adorable petite pièce, douillette et confortable. On se serait cru dans l'habitacle d'une ancienne diligence. Le sol et les murs y étaient recouverts d'un épais velours de couleur grenat. Au milieu de la pièce, étaient disposés une table, ainsi que deux fauteuils. Le coucou prit place sur l'un des deux - comme chacun de nous, en fin de compte, pensa la fillette -, désignant d'un petit hochement de tête le deuxième, à l'intention de Griselda.

« Merci, dit-elle tout en s'asseyant.

— Es-tu bien installée ? lui demanda le coucou.

— Tout à fait, répondit-elle en promenant sur la pièce un regard admiratif. Toutes les pendules à coucous sont-elles comme celle-ci, à l'intérieur ? demanda-t-elle. Comment peut-il y avoir suffisamment de place entre la pendule et le mur ? Je suppose qu'un trou y a été aménagé pour contenir le tout, n'est-ce-pas, coucou ?

— Silence ! interrompit l'oiseau. Nous devons parler de choses sérieuses. Mais tout d'abord, peut-être devrais-je te prêter un manteau. Tu dois avoir froid.

— Pas vraiment, répondit la fillette. Mais cela pourrait venir… »

Tout en disant ces mots, elle contemplait ses pieds nus, se demandant pourquoi ils n'étaient pas gelés, alors qu'on était en pleine nuit et que le temps était exécrable.

« Es-tu bien installée ? » lui demanda le coucou.
Illustration de Maria Kirk

Le coucou se leva. Il alla décrocher, à l'aide de ses griffes, une cape qui était suspendue dans un des coins de la pièce, et que la fillette n'avait pas encore remarquée. En effet, seul l'envers du vêtement était visible, bordé d'un ruban du même rouge que la couleur des murs. Mais quand la cape fut remise à l'endroit, ce fut un émerveillement ! Car elle était toute recouverte de plumes, de toutes les

formes et de toutes les teintes, disposées avec un tel art, qu'une couleur se succédait à l'autre de sorte à former un véritable arc-en-ciel.

« Quelle cape magnifique ! » s'exclama Griselda, en s'enveloppant à l'intérieur. Elle se sentait divinement bien, ainsi vêtue, sous la douce lumière. En effet, je ne crois pas vous avoir dit que le boudoir du coucou était éclairé par une petite lampe au plafond, sertie dans le velours comme une bague dans son écrin. À la lumière de cette lampe, les plumes de la cape scintillaient merveilleusement.

« Magnifique ? Elle est bien davantage que cela, comme tu peux le constater, dit le coucou. Bon, à présent, fillette, continua-t-il sur un ton quasi professionnel, nous devons parler, toi et moi.

— Mais, nous ne faisons que cela depuis un bon moment, répondit la fillette. Je me sens très bien ici. Or, quand tu me dis 'nous devons parler', j'oublie sur le champ tout ce que je voulais te dire. Pour quoi ne pas simplement rester assis là, et discuter de ce qui nous passe par la tête ?

— Non, cela n'irait pas du tout. Nous devons élaborer un plan d'action.

— Un quoi !??

— Tu vois que tu as beaucoup à apprendre !! s'exclama le coucou triomphalement. Tu ne comprends pas ce que je te dis.

— Mais je ne suis pas montée chez toi pour apprendre, répondit Griselda. Cela, je peux le faire en bas, ajouta-telle en désignant de la tête l'endroit où se trouvait l'antichambre. Ce que je voudrais, c'est jouer.

— Parfaitement ! répondit le coucou. C'est exactement de quoi je veux parler. Qu'appelles-tu *jouer* ? Colin-maillard, ce genre de choses ?

— Non, répondit Griselda après un instant de réflexion. Je commence à être un peu grande pour ce genre de jeu. De plus, coucou, à nous deux, ce ne serait pas très amusant. Il n'y aurait que moi pour t'attraper, et inversement.

— Oh, nous pourrions facilement trouver d'autres joueurs ! Les mandarins seraient enchantés de se joindre à nous.

— Les mandarins ? reprit Griselda. Voyons, coucou ! Ils ne sont pas vivants. Comment pourraient-ils jouer ?

Le coucou la fixa du regard gravement pendant un long moment.

— Vraiment, dit-il, tu as beaucoup à apprendre… Ne sais-tu pas que *tout* est vivant ?

— Non, répondit Griselda. Je ne le savais pas. En fait, je ne comprends même pas ce que tu veux dire, et je ne crois pas avoir envie de le savoir. Parlons plutôt de jouer.

— D'accord, répondit le coucou. Je t'écoute.

— Ce que j'appelle jouer, reprit la fillette, c'est, - tu peux me croire, coucou, j'ai eu le temps d'y réfléchir -, s'amuser. Si tu pouvais trouver un moyen de m'amuser, ce serait comme jouer, à mes yeux.

— Mais comment puis-je t'amuser ? demanda l'oiseau.

— Oh, cela je n'en sais rien ! C'est à toi de le savoir ! répondit la fillette. Tu pourrais me raconter des histoires de fées par exemple. Si tu es un oiseau magique, tu dois en connaître beaucoup ! Ou alors… Oh oui, ce qui serait vraiment amusant, c'est que tu m'emmènes avec toi au pays des fées !

Le coucou remua la tête en signe de dénégation.

— Cela, dit-il, je ne peux pas le faire.

— Pourquoi ? demanda Griselda. Beaucoup d'enfants y sont déjà allés.

— J'en doute, répondit le coucou. Quelques uns peut-être, mais certainement pas *beaucoup*. De plus, il est possible que certains soient persuadés à tort d'y être allés. Et dans tous les cas, cela tu peux en être sûre, ceux qui y sont allés ont trouvé leur chemin tous seuls : personne ne les y a conduits. Personne n'a jamais été *emmené* au pays des fées, personne. Peut-être dans des contrées avoisinantes, mais pas au pays des fées lui-même.

— Mais dans ce cas, comment peut-on trouver son chemin pour y aller ? demanda Griselda.

— Ah, cela non plus je ne peux te le dire, répondit le coucou. Il existe de nombreux moyens d'y aller. Mais chacun doit trouver le sien. Tu le devras toi aussi, un jour. Et quand tu l'auras trouvé, fais en sorte de t'en occuper avec amour, de garder ton chemin bien propre, et bien balayé. Ainsi, tu pourras y revenir souvent. Oh oui, de nombreuses routes et de nombreuses portes mènent au pays des fées !

— Des portes ? s'exclama Griselda. Il y a ici des portes qui ouvrent sur le pays des fées ?

— Oui, plusieurs, répondit le coucou. Mais ne perds pas ton temps à les chercher pour l'instant : cela ne servirait à rien.

— Alors, comment vas-tu t'y prendre pour m'amuser ? demanda Griselda, sur un ton quelque peu désappointé.

— N'y a-t-il aucun autre endroit où tu aies envie d'aller, en dehors du pays des fées, demanda le coucou.

— Oh si ! Il ya de nombreux endroits que j'aimerais connaître ! Pas de véritables lieux géographiques. Non, aller en Inde ou en Afrique, ce serait exactement comme faire des devoirs. Mais des endroits mystérieux… Par exemple, j'aimerais visiter les mines d'où les gobelins extraient des diamants et des pierres précieuses, ou encore aller au fond des mers, là où vivent les sirènes. Oh, et j'y pense ! Maintenant que je suis réduite à la bonne taille, j'aimerais visiter le palais des mandarins, dans le grand salon.

— Voilà qui serait chose facile, répondit le coucou. Mais… Excuse-moi une seconde, veux-tu » dit-il soudainement.

Il disparut en un bond. Puis Griselda l'entendit pousser son cri, de l'autre côté de la porte : « Coucou ! Coucou ! Coucou ! » Il était trois heures du matin.

Les portes s'ouvrirent à nouveau pour laisser rentrer l'oiseau, qui revint s'asseoir à sa place.

« Comme je le disais, reprit-il, rien ne serait plus facile. En réalité, ce palais, comme tu l'appelles, a une double entrée. En plus de celle que tu connais, la deuxième se situe de l'autre côté du secrétaire.

— Une autre porte ? interrogea Griselda. Comme c'est amusant ! Sur quoi ouvre-t-elle ? Est-ce qu'il y a un trou dans le mur ?

— Cette porte mène… dit le coucou. Elle mène au pays des mandarins révérencieux.

— Oh ! C'est magnifique ! s'écria Griselda, en battant des mains. Allons-y, coucou ! Comment pouvons-nous descendre ? De ton côté, tu peux voler, mais moi, est-ce-que je dois glisser le long de la chaîne ?

— Certainement pas ! répondit le coucou. En aucune façon ! Il te suffit de déployer ta cape de plumes, de l'agiter un peu, comme si tu battais des ailes, et de souhaiter y aller, dans le secret de ton cœur. Regarde-moi ! Ce disant, il battit des ailes à titre d'encouragement. Allez ! Fais un vœu, et tu y seras !

— Seras où ? demanda Griselda.

— Eh bien, là où tu veux te rendre, bien entendu ! répliqua le coucou. Es-tu prête ? Allons-y.

— Un instant ! s'écria la fillette. Où dois-je souhaiter aller, exactement ?

— Bonté divine ! s'exclama le coucou. Où dois-tu souhaiter aller ?? Tu viens de me dire que tu voulais visiter le pays des mandarins !

— C'est vrai, répondit la fillette. Mais faut-il d'abord que je me rende dans leur palais, dans le grand salon ?

— Bien sûr ! répondit le coucou. C'est par là que nous pourrons entrer dans leur pays. Bon, à présent, es-tu prête ?

— Non, je viens de penser à autre chose, dit la fillette. Comment pourras-tu savoir quelle heure il sera, afin de revenir avant de sonner quatre heures ? Mes tantes seraient tellement désespérées si tu retardais à nouveau. Es-tu certain que nous avons le temps de nous rendre au pays des mandarins cette nuit même ?

— Le *temps* ?? répéta le coucou. Ah, Griselda, tu as vraiment beaucoup de choses à apprendre ! Le *temps*… : qu'est-ce que cela signifie, pour toi ?

— Je ne sais pas trop… répondit Griselda, un peu vexée par le ton qu'avait employé le coucou. Etre lent, ou être rapide, je suppose.

— *Lent ou rapide*, mais quel est donc le sens de ces mots ? lui répondit le coucou. C'est une simple question d'appréciation. Suppose que tout ce qui a été accompli dans le monde depuis sa création, le soit à nouveau, en moins de cinq minutes, eh bien, tu ne te rendrais compte de rien !

— Oh, coucou ! J'aimerais que tu arrêtes de faire cela ! supplia la pauvre Griselda. Tu es pire que des additions ! Tu me mets la tête à l'envers ! C'était pareil quand tu avais dit que rien n'était grand ou petit, sauf que c'est encore pire cette fois-ci ! Il ne peut pas y avoir que des minutes, non ? Il faut bien qu'il y ait des heures, et des jours ! Oh, coucou ! Tu avais promis de m'amuser et tu ne fais que m'embarrasser !

— C'est ta faute ! Tu n'avais qu'à être prête ! répliqua le coucou. Bon, allons-y maintenant ! Fais un vœu, et tu y seras ! »

En un instant, Griselda se retrouva en compagnie du coucou, devant le secrétaire chinois, dont la porte de devant était grand ouverte. D'un côté et de l'autre, les mandarins s'inclinaient cérémonieusement : ils paraissaient les inviter à entrer. Griselda hésitait.

« Avance ! dit le coucou d'un ton sec. Les dames en premier ! »

Griselda entra. À sa grande surprise, l'intérieur du secrétaire était assez lumineux. Mais son contenu se révélait décevant. Il se composait d'un grand nombre de petites pièces nues, possédant chacune un balcon qui offrait une vue imprenable sur le grand salon. On y trouvait également une foule d'escaliers minuscules, menant à d'autres pièces et à d'autres balcons. L'ensemble dégageait une impression de vide et de dénuement.

« Il n'y a rien à voir, ici, dit la fillette. Moi qui croyais que mes tantes conservaient de beaux objets dans ce secrétaire… En fait, il est vide.

— Viens par ici, lui dit le coucou. Je me doutais bien que le *palais*, comme tu l'appelles, ne t'intéresserait pas beaucoup… Sortons par l'autre côté. »

Il descendit un petit escalier en sautillant. La fillette le suivit. Ils se retrouvèrent dans un vestibule, bien plus beau que la pièce donnant sur le salon, par

laquelle ils étaient entrés. Le coucou toucha alors, à l'aide d'une de ses griffes, un ressort situé sur le mur. Instantanément, une large porte-fenêtre apparut. Ses deux volets s'ouvrirent, révélant à Griselda le plus joli et le plus étrange paysage qu'elle eût jamais vu. Une volée de marches conduisait du seuil de la porte jusqu'à une très, très longue allée bordée d'arbres. Chacun de ces arbres était orné, suspendues à ses branches, d'innombrables lanternes de toutes les couleurs, dessinant, aussi loin que portait le regard, comme un labyrinthe scintillant.

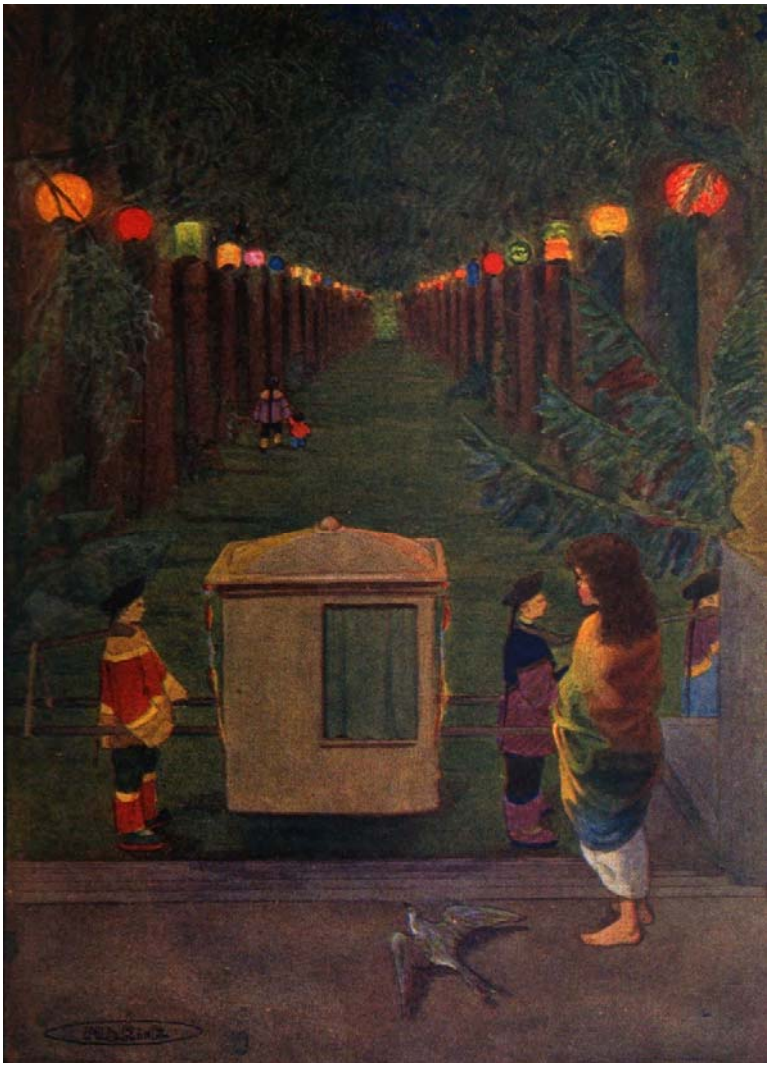


Illustration de Maria Kirk

« Oh ! Comme c'est joli ! s'écria Griselda en battant des mains. C'est comme marcher le long d'un arc-en-ciel ! Viens, coucou !

— Stop ! interrompit ce dernier. Nous allons à bonne distance, inutile de nous fatiguer à marcher. Il nous faut un palanquin !

— Il battit des ailes, et sur le champ, un palanquin apparut au bas des marches. Il était fait d'ivoire sculptée, et porté par quatre serviteurs chinois, aux cheveux proprement nattés, et portant des jaquettes de couleurs vives Ils inclinèrent la tête.

Un palanquin apparut au bas des marches.
Illustration de Charles Edmund Brock

— Que veulent-ils dire ? demanda Griselda en se tournant vers son ami.

— Monte ! répondit-il.

— Oui, je vais le faire. Mais que veulent dire ces serviteurs ?

— Ils veulent te dire ce que je te dis moi-même : de monter !

— Pourquoi ne le disent-ils pas, dans ce cas, demanda Griselda, en s'installant dans la chaise à porteurs.

— Fillette, tu as vraiment…

— Coucou ! s'écria Griselda. Si tu redis cela encore une fois, je te jure que je sors d'ici d'un bond, et que je rentre chez moi en courant pour me mettre au lit ! Bien sûr que j'ai beaucoup de choses à apprendre ! C'est la raison pour laquelle je pose autant de questions ! Bon, dis-moi à présent où nous allons…

— Avant toute chose, répondit le coucou, es-tu bien installée ?

— Parfaitement » répondit Griselda, en se calant confortablement au milieu des coussins.

L'endroit était fort différent du boudoir où vivait le coucou. Ici, pas le moindre siège, mais une profusion de coussins, particulièrement moelleux, recouverts de soie verte. Les parois du véhicule étaient également tapissées de rideaux de la même soie. Il était possible de les tirer, ou de les fermer à loisir, en tirant sur une simple cordelette. Griselda les caressa doucement. Ils n'étaient pas confectionnés dans une de ces soies qu'on dit « sauvage », si vous voyez ce que je veux dire, le genre de tissu qui vous accroche les bouts de doigts tout en vous donnant l'impression que vos ongles sont mal taillés. Non, ils étaient tout aussi doux que des pétales de rose.

« Quelle soie magnifique ! s'exclama la fillette. Je rêverais d'avoir une robe faite dans un tel tissu !

Puis elle se rassit sagement, et resta silencieuse.

— Pourrais-tu me dire où nous allons ? reprit-elle après une minute ou deux.

— Tu le verras vite, lui dit le coucou. Non pas que cela me dérange de te l'expliquer : une somptueuse réception va se tenir dans un des palais, ce soir. J'ai pensé que tu aimerais y assister. Cela te donnerait un aperçu de la vie de palais. Á propos, sais-tu danser ?

— Un peu, répondit la fillette.

— Parfait ! J'en déduis que tu sauras te débrouiller. J'ai commandé une robe de bal, à ton intention. Elle devrait être prête quand nous arriverons.

— Merci » dit Griselda.

Le palanquin s'arrêta tout à coup : le coucou en descendit, suivi par la fillette. Ils se trouvèrent à l'entrée d'un palais immense. Un large escalier, dont les marches très larges étaient recouvertes d'un tapis rebrodé d'or, montait jusqu'à la porte d'entrée. Griselda craignit d'y érafler ses pieds nus, mais dès le premier pas, elle le trouva à sa grande surprise, aussi doux et moelleux que de la mousse. De part et d'autre du tapis, des rangées de mandarins se tenaient debout, tous ressemblant de loin à ceux qui gardaient l'entrée du secrétaire de sa tante, sauf que ceux-ci étaient bien plus grands. Tandis que Griselda les dépassait, montant l'escalier marche à marche, le coucou sautillant à ses côtés, les mandarins s'inclinaient les uns après les autres, en une respectueuse révérence. Ils ressemblaient à un champ de hautes herbes, que les pas d'un promeneur couchent momentanément.

« Que font-ils ? chuchota Griselda à l'oreille de son ami.

— C'est un salut royal, répondit le coucou.

— Un salut ? Pour ma part, je les trouve presque menaçants !

— Tais-toi !

Ils étaient entre temps parvenus à l'entrée du palais.

— Tu dois te préparer, à présent. »

Deux jeunes filles au teint de porcelaine, portant des coiffes en formes de tricornes s'avancèrent. Elles conduisirent Griselda jusqu'à une petite antichambre, où était dépliée la plus magnifique robe de bal que vous ayez jamais vue. Les jeunes filles entreprirent alors d'habiller la fillette, en n'utilisant pour ce faire uniquement des révérences. Elles s'inclinèrent devant le corsage de soie bleue rebrodé de fils d'argent. Et en une seconde, Griselda en fut vêtue. Elles s'inclinèrent devant le ravissant jupon de satin grenat, comportant une longue traîne à l'arrière, bien qu'il fût coupé à hauteur de chevilles sur l'avant. Et en un instant, il était parfaitement ajusté à la taille de Griselda. Elles s'inclinèrent devant le diadème, la ceinture, le

collier et le bracelet. Et d'un seul coup, tous ces menus objets se retrouvèrent ornant la tenue de la fillette. Enfin, elles s'inclinèrent devant la plus jolie la plus adorable paire de souliers de bal qu'on n'ait pu voir ! Elle était de toutes les couleurs : rouge et bleue, dorée et argentée. Le tout mélangé ! Á la grande surprise de la petite fille, elle put les enfiler sans aucune difficulté.

« Elles ne me font pas du tout mal aux pieds ! » affirma-t-elle à voix haute.

Mais les jeunes filles ne répondirent pas, se contentant de s'incliner à nouveau. En se retournant, Griselda aperçut le coucou, qui l'attendait. Lui non plus ne dit pas un mot, ce qui contraria légèrement la fillette. Il la conduisit ensuite, traversant une imposante salle de réception, jusqu'à une pièce plus imposante encore, dans laquelle, de façon évidente, le bal était censé se tenir. Et sur leur passage, des rangées de mandarins s'inclinaient respectueusement. Elle commençait à se lasser de tant de salutations, quand ils parvinrent à une estrade, sur laquelle était disposé un siège, située à l'extrémité de la pièce. Assis sur cette chaise, qui ressemblait plutôt à un trône, se dit la fillette, il y avait un personnage, dans une attitude des plus solennelles.

« Est-ce c'est le roi des mandarins ? murmura-t-elle à l'oreille du coucou. Ce dernier ne répondit pas. C'est alors que le personnage en question se leva, et s'approchant d'elle, lui offrit sa main tout en inclinant la tête. Une fois, puis une deuxième et une troisième fois. Griselda comprit : il l'invitait à danser.

Griselda comprit : il l'invitait à danser.
Illustration de Charles Edmund Brock

— Je veux bien, merci, répondit-elle. Mais je ne sais pas très bien danser, j'espère que vous ne m'en voudrez pas. »

Le roi, si tel était bien son titre, n'accorda pas la moindre attention à ce qu'elle venait de dire, se contentant d'incliner la tête à nouveau. Griselda ne savait pas trop quoi en conclure. C'est alors qu'elle sentit qu'une des griffes du coucou lui tapotait la tête, pour la lui faire baisser. Elle imita le roi. Une fois, deux fois, puis une troisième fois. Cette dernière sembla suffisante : celui-ci lui répondit par une nouvelle révérence. Un orchestre invisible se mit à jouer. Sur des notes gaies et entraînantes, tous deux s'avancèrent au milieu de la piste là où les mandarins étaient tous rassemblés. Quelle danse ce fut ! Cela commença comme un menuet, et se

termina en quelque chose qui ressemblait à… la ronde des moissons. Griselda s'en sortit particulièrement bien, emportée par la musique légère.

« Si les mandarins sont muets, au moins ils ne sont pas sourds ! » se dit-elle.

Le roi semblait tout aussi heureux qu'elle, tourbillonnant et virevoltant sans cesse, bien que jamais il ne sourît ou ne prononçât une parole.

De temps à autre, de jeunes garçons mandarins passaient, les bras chargés de plateaux offrant les plus délicieuses des friandises et des pâtisseries. Je ne peux vous décrire quel goût elles avaient, cela me serait impossible. Il vous suffit pour l'imaginer de repenser à la meilleure des choses à laquelle vous ayez déjà goûté : vous en aurez alors un aperçu ! Seul le coucou ne mangeait rien, ce qui désolait Griselda.

« Coucou ! Coucou ! lui dit-elle à voix basse. Cela me ferait plaisir que tu prennes quelque chose. Tu dois mourir de faim !

— Merci, mais non, lui répondit-il. Ce n'est pas dans mes habitudes. J'espère que tu t'amuses bien…

— Oh oui ! dit la fillette.

— Chut ! » interrompit le coucou. Griselda vit alors une délégation de mandarins venir à leur rencontre. Parvenus en face du coucou, ils inclinèrent la tête vigoureusement. Le coucou leur répondit sur le même mode. Quand tous se turent, le coucou gagna le milieu de la pièce en sautillant.

Chapitre V - Illusions

ebout sur la piste, il s'éclaircit d'abord la gorge, défroissa ses ailes, et commença à chanter. Griselda resta stupéfaite. Jamais elle n'aurait imaginé que son ami soit un chanteur à ce point accompli. Oubliés, les cris scandant les heures de l'horloge : il s'agissait là d'une véritable mélodie, qui faisait penser au chant d'un rossignol ou d'une grive. Tout d'abord, cela évoqua dans le cœur de Griselda quelque chose de très gai : le murmure de l'eau claire d'un ruisseau en été, au plus profond des sous-bois, alors que scintillent les petits galets bruns qui en tapissent le fond. Puis le chant du coucou évoqua quelque chose de très triste. La fillette n'aurait pas su dire quoi. Peut-être étaient-ce les pleurs du petit Poucet et de ses frères, qu'on avait perdus dans la forêt. Enfin, le chant redevint joyeux, comme si d'espiègles farfadets s'étaient échappés du pays des fées, faisant entendre à tout va leurs éclats de rires. Puis tout à coup, le coucou se tut.

Il n'y eut aucun applaudissement, contrairement à ce qui se fait toujours, à la fin d'une représentation. Mais les mandarins s'inclinèrent frénétiquement. Griselda les imita, car elle souhaitait féliciter son ami du mieux qu'elle le pouvait, pour l'enchantement qu'il leur avait procuré. Le coucou paraissait un peu gêné de recevoir tant de remerciements.

Une ou deux minutes plus tard, la musique reprit et les danses recommencèrent. Le coucou s'approcha alors de Griselda et lui dit tout bas :

« Griselda, il est l'heure de rentrer.

— Oh, non ! Mais pourquoi ? demanda-t-elle. Je ne suis pas fatiguée du tout. Pourquoi devons-nous partir maintenant ?

— Les règles, petite, toujours les règles, répondit le coucou.

Après cela, la fillette n'osa plus dire un mot. C'était presque pire que de s'entendre rappeler sans cesse qu'elle avait beaucoup à apprendre.

— Dois-je dire au revoir à tout le monde ? Est-ce que nous allons reprendre le pal… »

Avant d'avoir pu terminer sa phrase, elle sentit que le coucou lui jetait quelque chose sur les épaules : c'était sa cape de plumes. Tout ce qui se trouvait autour d'elle disparut alors.

Griselda reprit conscience en ouvrant les yeux le lendemain matin. Les premiers rayons du soleil matinal perçaient au travers les fentes des volets de sa chambre. La fillette s'assit sur son lit : avait-elle rêvé toute cette aventure ?

« Comment ai-je pu tomber endormie aussi rapidement après le bal ? Je ne me sentais pas du tout fatiguée, se dit-elle. Oh, comme je me suis bien amusée ! Je suppose que le coucou m'a fait m'endormir pour que j'en conclue que tout n'avait été qu'un rêve. Mais en réalité, est-ce-que j'ai véritablement rêvé ? »

Des idées confuses se bousculaient dans sa tête. C'est alors qu'en descendant du lit, elle fit tomber un petit objet, qui était caché entre les draps. C'était un de ses souliers de bal !

« Ah, coucou, mon ami, tu as voulu me jouer un tour, mais te voilà démasqué ! »

Griselda sauta hors du lit pour aller ouvrir ses volets. En plein jour, la chaussure lui sembla plus jolie encore que le soir du bal. Elle était vraiment minuscule, de la taille de son petit doigt.

« Dire que j'ai dansé avec toi à mon pied, pas plus tard qu'hier soir ! dit la fillette en s'adressant à la chaussure. Quand je pense que le coucou raconte qu'être grand ou petit est une question d'appréciation. Oh, je me demande bien ce qu'il a imaginé pour m'amuser la prochaine fois ! »

Á ce moment là, Dollie entra en portant un broc d'eau chaude. La fillette lui montra le petit soulier.

« Regardez, Dollie !

— Bonté divine ! s'exclama la vieille servante. C'est une des chaussures des figurines chinoises du grand salon ! Où l'avez-vous trouvée, Mademoiselle ? Vos tantes ne seront pas très contentes si elles viennent à l'apprendre.

— Ce n'est pas du tout une des chaussures des figurines du salon ! Et si vous ne me croyez pas, vous pouvez aller vérifier, répartit la fillette. C'est une chaussure qui m'a été offerte en personne, elle m'appartient. »

Dollie regarda la petite fille bizarrement, et ne répondit rien. Mais quand elle quitta la pièce, Griselda l'entendit marmonner quelque chose qui ressemblait à : « … tellement, tellement à Mademoiselle Sybille… »

« Je me demande bien à quoi ressemblait ma grand-mère… Il faut que j'en parle au coucou : il a l'air de l'avoir bien connue. »

Mais elle n'eu pas l'occasion d'interroger le coucou avant plusieurs jours. En fait elle n'eut aucune nouvelle de lui. Si on ne tient pas compte de ses apparitions ponctuelles et régulières à chaque heure fixe, cela va sans dire.

« Je suppose, pensait la fillette, qu'il doit se dire que je me suis suffisamment amusée pour l'instant. C'était vraiment très gentil de sa part de m'emmener au bal des mandarins : je ne dois pas me plaindre. »

Quelques jours plus tard, la pauvre Griselda prit froid. Ce n'était pas bien grave, mais je dois vous avouer que ses tantes en firent tout un drame. Elles auraient préféré que la fillette se mît au lit, mais celle-ci en fut à ce point contrariée qu'elles préférèrent abandonner l'idée.

« Je m'ennuierais trop ! suppliait Griselda d'un ton plaintif. S'il vous plaît, laissez-moi rester dans l'antichambre : toutes mes affaires sont là, et puis il y a le coucou ! »

Tante Grizzel sourit à cet argument, et Griselda eut gain de cause. Mais l'ennui la rattrapa malgré tout, car Miss Grizzel et Miss Tabitha durent s'absenter une journée entière. En effet, un message de Miss Lavender leur était parvenu : celle-ci venait de s'aliter suite à une mauvaise grippe, et désirait voir ses deux amies

« sur le champ ». Miss Tabitha avait les larmes aux yeux - elle était tellement émotive… - Á titre de consolation, Miss Grizzel lui dit :

« Un malheur ne vient jamais seul …

— Oh, certes non, jamais seul » répéta Miss Tabitha en hochant la tête.

Une fois ses tantes parties, Griselda s'installa dans l'antichambre, avec sur les genoux, un de ces livres insolites et désuets qu'elles choisissaient toujours à son intention. Elle se sentait écrasée par l'ennui…

Illustration de Jessie Willcox Smith

Il n'était pas l'heure pour l'horloge de sonner. Pourtant, Griselda entendit bientôt le petit bruit caractéristique qui précédait les apparitions de son ami. Elle ne se trompait pas : son joyeux « Coucou ! Coucou ! », se fit bientôt entendre.

« Oh, coucou ! s'exclama la fillette. Je suis tellement soulagée que tu sois venu ! Je m'ennuie tant ! Et cela n'a rien à voir avec mes leçons cette fois. En fait, j'ai attrapé un tel rhume que j'ai mal à la tête, et que je n'arrive plus à lire, vois-tu.

— Que voudrais-tu faire ? lui demanda le coucou. Veux-tu que nous revenions au pays des mandarins ?

— Oh non ! Je serais incapable de danser…

— Veux-tu que je t'emmène voir les sirènes, au fond de la mer ?

— Oh, certainement pas ! répondit la fillette en frissonnant. J'aurais bien trop froid. En fait, je voudrais juste rester ici. Je ne suis même pas sûre d'avoir le courage d'écouter des histoires. Que pourrais-tu faire pour m'amuser, coucou, tu as une idée ?

— Je pourrais te montrer des tableaux. Aimerais-tu cela ?

— Oh, ce serait magnifique ! s'écria Griselda. Quels tableaux pourrais-tu me montrer ? J'aimerais tant voir le pays où tu es né, ainsi que cet homme si habile qui t'a fabriqué, enfin, je veux dire : l'horloge !

— Tu veux parler de ton arrière, arrière grand-père. Très bien, ferme les yeux, Griselda. Tout d'abord, je vais chanter. »

Le coucou se mit à chanter. C'était une mélodie qui ressemblait à celle qu'il avait chantée au palais des mandarins, mais plus belle encore. Les notes en étaient si douces qu'on avait l'impression de rêver. Peu à peu, Griselda se sentit glisser dans un sommeil paisible, comme on se laisse aller à une petite sieste lors d'une chaude après midi d'été. Quand elle ouvrit les yeux, tout ce qui meublait l'antichambre avait disparu. Une brume, qui emplissait la pièce, s'évapora progressivement. La première des illusions choisies par le coucou apparut.

Elle représentait une pièce au charme désuet, dans laquelle crépitait un feu de cheminée. Ce n'était pas une pièce de réception. Non, elle faisait plutôt penser à un atelier, ou à quelque chose s'en rapprochant. Elle avait un aspect plutôt étrange, car, les murs y étaient recouverts d'horloges ou de jouets en bois aux curieux mécanismes, suspendus en tous sens. Il y avait là un violoniste, jouant de son instrument en mouvements lents, un monsieur et une dame dansant gravement un menuet, un petit personnage tirant de l'eau dans un vase où nageaient des poissons rouges. Tout un assortiment de figurines déconcertantes. Les horloges n'étaient pas moins étonnantes. L'une d'entre elles représentait le soleil et la lune, avec toutes les étoiles d'or et d'argent gravitant autour de ces deux astres. Sur une autre, un petit personnage armé d'une trompette et perché sur une saillie en façade, soufflait dans son instrument afin de sonner les heures

Griselda était tellement accaparée par la contemplation de ces merveilles qu'elle ne prêta pas attention à l'occupant de cette pièce. Il était assis sur une petite chaise, parfaitement immobile, alors que les objets inertes qui l'entouraient étaient tous en mouvement. Il examinait à l'aide d'une loupe, avec une concentration intense, quelque chose qu'il tenait dans sa main. Oubliant qu'il s'agissait d'une illusion, Griselda retint son souffle afin de ne pas le déranger. C'était un très vieil homme : sa veste était usée jusqu'à la trame en certains endroits, comme s'il avait passé une partie de sa vie assis dans cette position. Pourtant, son apparence témoignait d'une certaine aisance, et son regard, quand il finit par relever la tête était doux, intelligent, et franc.

Griselda entendit alors quelqu'un frapper à la porte : une petite fille entra. C'était la plus jolie enfant qu'on ait jamais vue. Mais son apparence était des plus étranges ! Ses épais cheveux châtains, plus clairs que ceux de Griselda, étaient noués en deux nattes qui retombaient dans son dos. Elle portait une courte jupe rouge à galon argenté, ainsi qu'une très jolie chemisette ornée de dentelle aux poignets et à l'encolure. Le tout était assorti d'un corsage de velours noir, gansé d'argent. Elle portait également toutes sortes de petites babioles : colliers, bracelets, boucles

d'oreille…, et même une espèce de couronne argentée. Non, il ne s'agissait pas d'une couronne, mais plutôt d'un bandeau, comportant de part et d'autre de la tête, une petite pièce découpée en carré, ressemblant aux œillères que portent les chevaux. Elle fit un tel tintamarre en entrant que le vieil homme leva la tête.

« Eh bien, ma chérie, es-tu prête pour ta fête ?

- Bien que la langue dans laquelle il parlait fût inconnue à Griselda, elle la comprenait fort bien. -

— Oui, grand-père. Ma robe est très jolie, n'est-ce-pas ? Oh, j'aimerais tellement que tu puisses venir avec moi !

Le vieil homme hocha la tête.

« Eh bien, ma chérie, es-tu prête pour ta fête ? »

Illustration de Maria Kirk

— Je n'ai pas le temps de m'amuser, ma chérie, répondit-il. De plus, je suis trop vieux. Il faut que je consacre à ma tâche. Je dois travailler, travailler, pour que ma petite fille ait de quoi vivre après ma mort, et ne dépende pas de la charité des autres.

— Mais quand tu ne seras plus là, grand-père, je ne me soucierai pas d'avoir de quoi vivre, dit l'enfant, les yeux pleins de larmes. Tout ce que je voudrais, c'est rester vivre ici, dans notre maison. Je suis sûre que les voisins me donneraient de quoi manger. Je pourrais simplement écouter toutes tes horloges sonner et me souvenir de toi. Ne les vends pas toutes, grand-père, elles m'aideront à me rappeler de toi, alors que de l'argent ne le pourra pas.

« Je dois travailler, travailler, pour que ma petite fille ait de quoi vivre. »
Illustration de Charles Edmund Brock

— Non, Sybille, pas toutes, répondit le vieil homme. Il restera mon chef d'œuvre, la plus belle des horloges que j'aurais fabriquées. Celle-ci, je ne la vendrai pas. Elle sera à toi. Ainsi, tu auras en ta possession une horloge si extraordinaire que même les plus grandes fortunes de ce monde seraient bien en peine de s'en procurer une pareille.

En disant ces mots, ses yeux fatigués se remplirent de larmes. Sybille demanda dans un chuchotement :

— Tu veux parler du coucou ?

— Oui, ma chérie, de l'horloge à coucou, mon chef d'œuvre. Elle me survivra pendant longtemps. Elle te survivra peut-être aussi, ma petite. Pendant des générations, elle sera l'incarnation de notre savoir faire, nous, les artisans de ce pays.

— Je suis déjà tellement fière de toi, grand-père, répondit la fillette en se jetant dans ses bras.

— Doucement, petite ! Allez, donne-moi encore un baiser et tu pourras rejoindre tes amis. Ils doivent t'attendre ! »

La brume s'épaissit alors devant les yeux de Griselda : la première des vignettes choisies par le coucou disparut progressivement.

Changement de décor… La scène changea. Le brouillard se dispersa à nouveau, et Griselda se retrouva au milieu d'une pièce familière : le grand salon. Mais son aspect était tout à fait différent. En effet, en quarante et quelques années, il n'est pas rare que les maisons changent, tout autant que leurs habitants…

Les tentures damassées, aujourd'hui fanées, étaient d'un jaune d'or brillant Des bouquets de fleurs magnifiques ornaient le dessus des tables, çà et là. Plusieurs chandeliers jetaient des rais de lumière, éclaboussant la pièce, dans laquelle se serrait une foule de convives, tous richement vêtus.

Parmi les invités, Griselda aperçut deux femmes d'âge mûr. Ce n'étaient certes plus de jeunes femmes, mais elles étaient restées très belles, et leurs silhouettes étaient élancées. La fillette reconnut ses tantes, Miss Grizzel et Miss Tabitha.

« Pauvres chères tantes, se dit-elle. Comme elles ont vieilli, depuis ce jour… »

Une personne beaucoup plus jeune attira alors son attention. C'était presque encore une adolescente. Elle était rayonnante, et tellement jolie ! Elle dansait aux bras d'un jeune homme, qui n'avait d'yeux que pour elle. Et tous deux respiraient la jeunesse et la gaieté !

« Eh bien, Griselda, lui chuchota une voix, qui était celle du coucou, à l'oreille. N'était-ce pas toi qui ne voulais pas être comparée à ta grand-mère ?…

La fillette se retourna brusquement.

Il n'y avait personne.

Puis la pièce se remplit à nouveau de brume : le grand salon disparut.

Nouvelle scène…

On était en pleine campagne, au cœur de l'été. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient, et les arbres se paraient de belles couleurs vertes. C'était une journée radieuse. Mais au loin, un petit groupe de personnes s'approchait à pas lents. Elles portaient quelque chose de long et d'étroit, recouvert d'un drap noir et de couronnes de fleurs blanches. Griselda comprit tout de suite qu'il s'agissait d'un cercueil.

À la tête de la procession, le teint pâle et le regard immobile, il y avait le jeune homme que la fillette avait vu danser avec sa grand-mère, dans le grand salon. Le groupe passa lentement devant la fillette, puis peu à peu, elle le perdit de vue. Quelques notes de musique, qui avaient accompagné le cortège funèbre lui parvinrent, étouffées, parmi lesquelles elle crut distinguer les claires tonalités d'une voix féminine.

« C'est Sybille qui chante… » pensa Griselda, tout en sentant qu'elle s'endormait.

Quand elle ouvrit les yeux, tout autour d'elle avait son apparence familière. Elle était assise dans un fauteuil, près de la cheminée. L'horloge à coucou faisait entendre son tictac rassurent et régulier. Pouvait-elle avoir rêvé ? Ses pensées restaient confuses.

« En fin de compte, cela n'a aucune importance, se dit-elle. Si c'était bien un rêve, c'est le coucou qui m'y a emmenée, et je le remercie pour cela.

Levant la tête en direction de l'horloge :

— Plus jamais je ne dirai, coucou, que je ne veux pas être comparée à ma chère et adorable grand-mère.

Le coucou ne répondit pas. Griselda entendit alors un bruit de roues, des portes qu'on ouvrait et fermait, et tout le chahut qui accompagne une arrivée.

— Mes tantes viennent de rentrer » se dit la fillette.

Tel était bien le cas : quelques minutes plus tard, Miss Grizzel, suivi par Miss Tabitha, apparurent à la porte de l'antichambre.

« Alors, ma chérie, demanda Miss Grizzel sur un ton légèrement anxieux, est-ce-que tu vas mieux ? Le temps ne t'a pas paru trop long depuis notre départ ?

— Oh non, tante Grizzel. Tout s'est très bien passé. Je crois que mon rhume est guéri désormais. D'ailleurs je n'ai quasiment plus mal à la tête.

— Bon, voilà de bonnes nouvelles ! répondit Miss Grizzel. Cela dit, je n'en suis pas surprise, car il n'y a rien de tel que la tisane de mélisse en cas de petite fièvre.

— Rien ! confirma Miss Tabitha. Il n'y a rien de tel !

— Tante Grizzel, reprit Griselda, après quelques instants de silence. Ma grand-mère était-elle très jeune, quand elle est morte ?

— Oui ma chérie, très jeune, répondit Miss Grizzel, sur un ton quelque peu troublé

— Et son mari…, poursuivit Griselda, a-t-il eu du chagrin ?

— Il a eu le cœur brisé, dit Miss Grizzel. D'ailleurs, il ne lui a pas survécu bien longtemps. Ton père nous ainsi été confié pour que nous prenions soin de lui. Et il t'a confiée à nous à son tour…

— Oui… dit Griselda. Ma grand-mère est partie en plein été, alors que tout était en fleurs. Elle a été enterrée dans un très joli cimetière de campagne, n'est-ce-pas ?

— C'est cela… répondit Miss Grizzel, qui semblait un peu déconcertée.

— Et quand elle était petite, elle habitait avec son grand-père. C'était quelqu'un de très gentil. Il était aussi tellement habile ; il a fabriqué l'horloge à coucou et beaucoup d'autres merveilles ! Oh, tante Grizzel, comme ma grand-mère était jolie, quand elle était jeune fille ! Quelle belle journée ce fut, quand mon père et elle, ont dansé dans le grand salon ! Vous-mêmes étiez de si belles jeunes femmes, à cette époque !

— Misss Grizzel ne savait quoi répondre tant son étonnement était grand.

— C'est ton papa qui t'a raconté tout cela, je suppose… finit-elle par dire.

— Oh non ! Papa ne m'a jamais rien raconté C'est moi qui ai voulu savoir. J'en ai parlé au coucou, et c'est lui qui m'a montré… C'était magique !

Miss Grizzel jeta un coup d'œil à sa sœur.

— Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie, comme le disait un grand auteur[1]. Vois-tu, Tabitha, nous avons pressenti depuis le début que cette enfant ressemblait étrangement à Sybille…

— Étrangement à Sybille…, répondit en écho Miss Tabitha.

— Puisse-t-elle devenir en grandissant aussi bonne que l'a été notre sœur, soupira Miss Grizzel. Car nous ne pouvons malgré tout pas espérer qu'elle l'égale en beauté. Et puisse-t-elle être épargnée par la mort, pour le bonheur de ceux qui l'aimeront, ajouta la vieille demoiselle, tout en se penchant vers la fillette.

[1] William Shakespeare, dans Hamlet.

Vois donc, Tabitha, la petite s'est endormie profondément. Elle est si jolie… Je suis certaine qu'elle sera tout à fait remise demain. Son rhume n'est plus qu'un souvenir, désormais. »

Chapitre VI - Une mauvaise journée

Le lendemain matin, Griselda était de fait, parfaitement guérie. Cependant, elle ne se sentait pas encore tout à fait elle-même. Elle flottait dans cet état de bien-être qui parfois fait suite à une maladie, empreint de soulagement et de fragilité. Le genre d'état qui vous donne envie d'être cajolée, de se faire servir un bon chocolat chaud accompagné de petits cakes aux raisins, et de faire la grasse matinée. Pendant plusieurs jours, tout se passa bien : Griselda profita de nombreux câlins, on cuisina à son intention une fournée de petits gâteaux, et elle fut autorisée à paresser au lit.

Car voyez-vous, ses tantes étaient réellement très, très gentilles à son égard ! Mais petit à petit, à force de douceurs et de levers tardifs, Miss Grizzel commença à se douter qu'il y avait là un peu d'abus… Un soir, quand elles se trouvèrent seules après le coucher de Griselda, elle dit à sa sœur :

« Tabitha, ma chérie, je pense que la petite est à présent parfaitement remise. Nous devrions peut-être envoyer un petit mot à son professeur de mathématiques, afin qu'il reprenne les leçons dès après-demain.

— Dès après-demain… Qu'il reprenne les leçons dès après-demain… Oh oui, ce serait une bonne idée d'écrire à son professeur de mathématiques, ma chère sœur.

— Ah, je suis bien soulagée que tu sois de mon avis, répondit Miss Grizzel - Comme si, durant le dernier demi-siècle, la pauvre Tabitha avait jamais eu l'audace d'agir autrement… -

Miss Grizzel reprit :

— C'est un tel soulagement de pouvoir discuter entre nous de ce qui concerne cette enfant. Je craignais un petit peu de me monter trop dure envers elle. Mais comme il se trouve que tu es d'accord avec moi, mes doutes se sont envolés.

— Des doutes ?? Oh non, tu n'as aucune raison de douter de toi-même, sois en sûre, ma chère sœur ! répondit Miss Tabitha.

Sur ces mots, la missive fut écrite et envoyée à son destinataire.

Le lendemain matin, vers midi, Griselda fit son apparition dans la petite antichambre, où ses tantes passaient toutes leurs journées. Miss Grizzel lui fit remarquer qu'elle avait une mine particulièrement rose et reposée pour une convalescente, ce qui était l'absolue vérité, il faut bien l'avouer.

Puis elle lui dit :

« Je viens d'écrire à ton professeur de mathématiques : tes cours reprendront dès demain. Tu me parais complètement guérie. Dollie te réveillera désormais à l'heure habituelle. »

Griselda s'était confortablement installée dans un des coins du sofa. Sur ses genoux, elle tenait un livre de contes que son père, averti de sa maladie, lui avait envoyé par la poste, et elle jetait un œil gourmand sur la tartine de confiture que la vieille servante venait de lui apporter. Globalement, elle se sentait tout à fait à l'aise.

Les paroles de sa tante eurent sur elle l'effet d'une douche froide ou d'une bonne bourrasque de vent du Nord. Elle bondit sur ses pieds et s'exclama, sur un ton de profonde contrariété :

« Oh, tante Grizzel, non !

— Comment cela, ma chérie ? répliqua sa tante d'un ton tranquille.

— S'il vous plaît, attendons encore un peu en ce qui concerne les leçons. Je suis certaine qu'elles me donneront mal à la tête. Mon professeur en sera contrarié. Et quand il est contrarié, il devient vraiment très sévère.

— Silence ! » répliqua Miss Grizzel, en levant la main dans un geste qui rappela à Griselda l'expression favorite du coucou : *il faut respecter les règles, fillette !*

Juste à cet instant, l'horloge sonna douze coups : « Coucou ! Coucou ! » Griselda en aurait trépigné d'agacement, mais elle réussit à se contenir et se rassit en silence, se contentant de marmonner quelques grossièretés. Pelotonnée sur le sofa, elle ouvrit son livre et se plongea dans sa lecture.

Elle fut autorisée à paresser au lit.
Illustration de Charles Edmund Brock

Mais l'histoire ne se révéla pas aussi intéressante qu'elle l'aurait espéré. Goûtant à la confiture que Dollie lui avait apportée, elle la trouva trop sucrée. À la deuxième cuillère, elle lui trouva un trop fort goût de cannelle ; la troisième l'écœura complètement. Laissant tomber sa cuillère, elle promena tout autour d'elle un regard mécontent.

« Que se passe-t-il, ma chérie, lui demanda sa tante. Tu n'aimes plus la confiture ?

— Je ne sais pas » répondit vivement Griselda. Elle en reprit un petit peu du bout de la cuillère, puis ouvrit son livre à nouveau. Miss Grizzel n'ajouta rien, mais sa conviction était faite désormais que le professeur de mathématiques n'avait pas été rappelé trop tôt, bien au contraire.

Toute la journée s'étira de la sorte. Rien ne trouvait grâce aux yeux de Griselda. C'était une froide journée d'hiver, si sombre qu'elle donnait l'impression que la chaleur et la lumière du printemps ne reviendraient jamais. Tard dans l'après midi, la fillette se traîna dans l'antichambre et alla s'asseoir devant la fenêtre, pressant son front contre la vitre. Dehors, il faisait presque nuit. L'intérieur de la maison n'était guère plus chaleureux, car on n'y avait pas encore allumé de feu. Griselda pensait :

« Comme je déteste l'hiver ! Et comme je déteste les mathématiques ! Si seulement je pouvais cesser d'être une petite fille pour devenir… un papillon ! Oh oui ! Les papillons ne voient jamais l'hiver. Et je suis certaine qu'ils n'ont jamais de devoirs à faire ou d'autres corvées de ce genre. Comme je déteste qu'on me dise de faire ceci, ou de faire cela ! »

À cet instant même, le coucou chanta au dessus de sa tête. Il était quatre heures. Le petit oiseau fut de retour à l'intérieur de l'horloge en quelques secondes ; rien ne sortit de l'ordinaire, et pourtant Griselda ressentit une grande contrariété.

« Je me moque de ce que tu penses, coucou ! lança-t-elle sur un ton de défi. Je sais bien que tu as fait exprès de chanter juste à cet instant ! Et sache que je déteste véritablement l'hiver, ainsi que toutes les leçons ! Et sache également que je préfèrerais être un papillon plutôt qu'une petite fille ! »

Dans le secret de son cœur, Griselda espérait que le coucou voudrait bien ressortir pour discuter avec elle. Même si c'était pour la gronder, ce serait toujours préférable à rester là toute seule, sans personne avec qui parler. Une dernière chose la tracassait secrètement. C'était la certitude qu'elle aurait dû relire sa dernière leçon

de mathématiques, afin de se rafraîchir la mémoire avant le lendemain. Car le fait était certain qu'en matière d'arithmétique, elle ne se rappelait plus de grand-chose. Mais savoir ce que qu'on devrait faire, et le faire effectivement sont deux choses bien distinctes. Griselda se contenta donc de rester à la fenêtre en pleurnichant sur son triste sort. Elle y était encore quand Dollie vint la prévenir qu'il était l'heure de prendre le thé.

Les choses ne s'améliorèrent pas quand elle eut fini de manger. La fillette, se déclarant exténuée, demanda à aller se coucher. Elle avait effectivement fort mauvaise mine, les bouderies et l'oisiveté ayant généralement pour conséquence d'épuiser les forces de n'importe quel enfant. Elle se laissa embrasser par ses tantes d'un air docile et soumis, qui mit les deux vieilles dames légèrement mal à l'aise.

Quand elle eut quitté la pièce, Miss Grizzel sollicita à nouveau sa sœur :

« Je reste persuadée que rappeler le professeur de mathématiques était la meilleure chose à faire, tu es bien d'accord avec moi, n'est-ce-pas ?

Miss Tabitha, qui venait de perdre une des mailles de son tricot, n'accorda qu'une attention distraite à ce que venait de dire Miss Grizzel. Elle se contenta de répéter :

« La meilleure chose à faire ? Oh oui, bien évidemment. Tu as agi de la meilleure des façons, ma sœur.

— Je suis soulagée de te l'entendre dire, répondit cette dernière. J'avais été saisie par un doute en voyant cette enfant si pâle et si fatiguée. »

À l'étage, Griselda se prépara en toute hâte pour aller au lit. Dollie avait allumé un bon feu de cheminée dans sa chambre. Mais même cette attention ne la toucha pas. N'était-elle pas la petite fille la plus malheureuse de la Terre entière ?

Elle n'eut pas le courage de faire sa toilette, ni de laisser Dollie brosser comme chaque soir ses longs cheveux. Se recroquevillant entre ses draps, elle abandonna ses vêtements sales en un tas sur le sol. Elle ne voulait même plus réfléchir, tout à fait consciente au fond d'elle-même que tout n'avait été que souffrance, dans son

petit cœur, depuis le matin. Particulièrement insatisfaite de cette journée, elle ne souhaitait plus que dormir, afin de tout oublier jusqu'au lendemain.

Elle s'endormit effectivement très vite. Puis elle se réveilla, après un temps indéterminé. La pièce était toujours plongée dans l'obscurité. Mais ce n'était pas très étonnant étant donné qu'on était au milieu de l'hiver et que les volets étaient fermés.

Griselda, allongée dans le noir, se demanda :

« Est-ce qu'il fait déjà jour ? J'aurais bien aimé me lever tôt. Je me suis mise au lit de si bonne heure hier… Je vais aller entrebâiller un volet pour me rendre compte. »

En un instant, elle fut debout. Traversant la pièce à tâtons, elle alla ouvrir le battant d'une des fenêtres : non, l'aube ne s'était pas encore levée. La lune brillait seule, régulièrement obscurcie par le passage de nuages annonciateurs de pluie. La fillette frissonna, sous l'effet du froid qui régnait dans la pièce, mais aussi d'un vague sentiment de peur, qu'elle aurait été incapable d'expliquer. Alors qu'elle refermait le volet, quelque chose accrocha son regard. Il s'agissait d'un tout petit oiseau, recroquevillé sur lui-même entre la vitre et le rebord de la fenêtre. Griselda en fut toute saisie de pitié. Malgré le froid, elle ouvrit la fenêtre en grand, et caressa doucement de sa main le corps du petit animal.

« Es-tu mort ? » demanda la fillette avec un peu d'anxiété.

Non, l'oiseau n'était pas mort. Il laissa même la petite fille le soulever dans sa main pour le porter à l'intérieur. Au grand soulagement de Griselda, le petit corps était doux et chaud.

« Pauvre petit oiseau, comme tu as du avoir froid ! »

À son grand étonnement, à peine l'oiseau fût-il en sécurité à l'intérieur, qu'il se mit à sautiller sur sa main et finit par aller se percher sur son épaule. De là, il lança un cri joyeux, bien qu'un peu étouffé :

« Coucou ! Coucou ! Tu disais Griselda ? Non, pas vraiment, mais je te remercie de t'en être souciée !

— Oh, … c'est toi ? répondit Griselda sur un ton maussade, comme si elle voulait montrer par là qu'elle s'était bien du souci pour peu de chose.

— Eh bien oui, c'est moi. Qui d'autre attendais-tu ? Mais qu'y-a-t-il ? Il est rare que tu ne sois pas heureuse de me voir.

— Il n'y a rien, répondit Griselda un peu honteuse de sa première réaction. Non, vois-tu… Si j'avais su qu'il s'agissait de toi, je… Elle s'interrompit.

— Si tu avais su qu'il s'agissait de moi, tu ne te serais pas donné le mal d'ouvrir la fenêtre pour me faire entrer à l'intérieur. C'est cela ?

Griselda n'eut d'autre choix que de d'exprimer exactement ce qu'elle pensait.

— Non, en fait, je n'aurais pas eu besoin d'ouvrir la fenêtre, car tu as le pouvoir d'entrer et de sortir comme tu l'entends. Tu es un oiseau magique. Et c'est toi qui m'as joué un vilain tour en me faisant croire que tu étais un pauvre rouge-gorge mort de froid.

Il y avait une telle indignation dans sa voix que son corps en était tout secoué. Le coucou faillit en perdre l'équilibre.

— Oh mais comme tu as raison !! s'écria le coucou. Tu es véritablement bien à plaindre, Griselda. Et je suis un pauvre sot d'avoir oublié que ton temps est si précieux qu'il ne doit en aucun cas être gaspillé auprès de misérables petites choses telles moi !

La fillette rougit jusqu'aux oreilles. Elle ne répondit rien, mais baissa la tête. Deux grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues.

— Petite, reprit le coucou sur un ton différent, bienveillant mais ferme. Tu dis des sottises. Penses-tu qu'une bonne action ou qu'une gentille parole puisse être inutile ? Ne peux-tu te rendre compte des graines qu'elles sèment en toi. Elles te donneront des ailes, Griselda, des ailes et des racines, que tu conserveras tout au long de ta vie. Pour quelle autre raison penses-tu que je suis venu me blottir contre la fenêtre cette nuit ?

— Coucou, murmura Griselda. Je suis vraiment désolée.

— Bon, bon, répondit le coucou, laissons cela pour le moment. Nous avons des choses plus importantes à discuter. As-tu froid, fillette ?

— Oui, très froid. J'aimerais beaucoup retourner dans mon lit, s'il te plaît, coucou. Et il y a également là-bas de la place pour toi si tu veux avoir bien chaud.

— Oh, il y a bien d'autres moyens de se réchauffer que de se mettre au lit, répondit celui-ci. Une petite promenade, par exemple ! J'étais sur le point de te proposer de m'accompagner au jardin.

Griselda faillit pousser un cri de surprise.

— Au jardin ?? Coucou ! À quoi penses-tu ? Nous sommes en pleine nuit et il fait un froid terrible ! Non, au jardin, ce ne serait pas possible !

— Bien, bien, Griselda. Je ne peux que constater que tu refuses toujours de me faire confiance… Dans ce cas, il n'y a plus rien à dire ! Bonne nuit ! »

Le coucou déplia ses ailes, et s'envola hors de la pièce au son d'un dernier : « Coucou ! »

Griselda courut à sa poursuite, trébuchant contre les meubles dans sa hâte. La porte de la chambre était fermée. Et pourtant, l'oiseau avait disparu. « Il est passé par le trou de la serrure, si j'ose dire, pensa Griselda. Il est capable de se faufiler partout ». Un faible « coucou » était perceptible de l'autre côté de la porte. En un instant, Griselda l'ouvrit et se rua dans le long corridor plongé dans l'obscurité, guidée seulement par la voix qui se faisait entendre de temps en temps devant elle : « Coucou, coucou ».

Elle avait oublié le froid, ou plutôt, elle ne le sentait plus, bien que la surface dure et polie du plancher en vieux chêne, qu'aucun tapis ne recouvrait, aurait dû être comme de la glace pour les pieds nus d'un enfant. C'était un très long couloir, et ce soir, en quelque sorte, il semblait plus long que jamais. Griselda avait l'impression d'avoir parcouru près d'un kilomètre, quand elle s'arrêta enfin, en constatant qu'elle ne pouvait aller plus loin. Où était-elle ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Ce devait être une partie de la maison où elle n'était jamais allée durant la journée.

Devant elle, il y avait un petit escalier, qui conduisait à une porte. Tout cela, Griselda pouvait le voir grâce à une lumière vive qui filtrait par le trou de la serrure, et par les fentes autour de la porte, une lumière si brillante que la petite fille, clignant des yeux, se sentit un instant éblouie et confuse.

« Quelqu'un a dû soudainement allumer une lampe dans cette pièce, se dit-elle. Non, cela ne peut pas être une lampe : c'est bien trop lumineux ; cela ressemble plutôt… au soleil. Mais comment le soleil pourrait-il briller dans une chambre, en plein milieu de la nuit ? Que dois-je faire ? Dois-je ouvrir la porte et regarder à l'intérieur ?

— Coucou, coucou, quelqu'un répondit, doucement mais clairement, de l'autre côté de la porte.

— Ce serait une ruse du coucou pour me faire sortir dans le jardin ? se demanda Griselda. Et pour la première fois depuis qu'elle avait quitté sa chambre en courant, un frisson de froid fit claquer ses dents et lui donna la chair de poule.

— Coucou, coucou, répéta la voix. Et il sembla à la fillette qu'elle se rapprochait.

— Il m'appelle. Je *dois* lui faire confiance, dit-elle résolument. Il s'est toujours montré bon et gentil pour moi, et c'est injuste de ma part de le soupçonner de vouloir me faire du mal. »

Elle se rua en bas du petit escalier, et saisit la poignée de la porte. Celle-ci tourna facilement : la porte s'ouvrit, puis se referma sans bruit derrière elle… Que pensez-vous que Griselda vit alors ?

« Ferme les yeux un instant, dit la voix du coucou à son oreille. La lumière va t'éblouir. Je vais passer sur tes paupières un peu de rosée de marguerite, afin de leur donner de la force. »

Griselda fit ce que le coucou lui demandait. Elle sentit la pointe de la plume la plus douce du coucou caresser deux ou trois fois ses paupières, et un délicieux parfum sembla immédiatement flotter autour elle.

« Je ne savais pas que les marguerites sentaient bon, remarqua-t-elle.

— Ah Griselda, tu oublies que tu as beaucoup à…

— Oh, s'il te plaît, coucou, s'il te plaît, ne fais pas ça ! s'exclama-t-elle en dansant, les mains jointes en signe de supplication, mais les yeux toujours résolument fermés. Je te promets de toujours te croire, désormais ! Est-ce-que je peux ouvrir les yeux, dis, coucou ?

— Fais trois tours sur toi-même lentement. Cela donnera le temps à la rosée de faire effet, répondit le coucou. Voilà ! Un, deux, trois ! Maintenant ! »

Griselda ouvrit les yeux…

Chapitre VII - Au pays des papillons

t que vit-elle ?

Le plus merveilleux des jardins que les yeux d'une petite fille aient jamais contemplé. Quant à le décrire, je ne pourrais pas. Il me faut pour cela laisser libre cours à votre imagination. C'était tout simplement un jardin adorable…

Il y avait là un mélange charmant de tout ce qui est nécessaire pour rendre un jardin parfait : un gazon velouté, un cours d'eau, - car un petit ruisseau y coulait, avec un tintement argentin -, tout en jouant à cache-cache avec les buissons, et bien entendu, des arbres et des fleurs, de toutes les nuances et de toutes les formes. Mais à toutes ces belles choses, Griselda n'accorda pas, tout d'abord, l'attention méritée : ses yeux étaient en effet accaparés par un spectacle tout à fait inhabituel…

Il s'agissait de papillons ! Non pas que ces petits insectes soient si rares ; mais des papillons tels que ceux que Griselda apercevait à cet instant, je suis sûr, mes enfants, qu'aucun d'entre vous n'en a jamais vu, ou n'en verra jamais. Il y en avait une multitude, d'une innombrable variété de couleurs et de tailles. Ils voltigeaient en tous sens, à tel point que le jardin en paraissait vivant.

Griselda resta un moment silencieuse, se délectant du merveilleux spectacle qui s'offrait à elle, profitant du délicieux soleil qui embrassait ses pauvres petits pieds nus, et semblait l'envelopper d'une chaude étreinte. Puis elle se tourna vers son petit ami.

« Coucou, dit-elle, vraiment, je te remercie ! Grâce à toi, je peux enfin connaître le *pays des fées* !

Le coucou *sourit*. C'est le mot que j'allais employer, mais c'est une façon de parler, n'est-ce pas ? Puis, il secoua doucement la tête.

— Tu te trompes, Griselda, dit-il gentiment. Nous sommes seulement au pays des papillons…

Griselda resta un moment silencieuse.
Illustration de Charles Edmund Brock

— Au pays des papillons ? répéta Griselda, d'un ton un peu déçu.

— Eh bien, répondit le coucou, c'est là que tu voulais aller hier, n'est-ce pas ?

Griselda n'aimait pas particulièrement ces allusions à 'hier'. Aussi pensa-t-elle qu'il serait aussi bien de changer de sujet.

— C'est un endroit magnifique, quel qu'il soit, conclut-elle, et je te suis très reconnaissante, coucou, de m'y avoir amenée. Est-ce que je suis autorisée à courir partout et à tout regarder ? Comme c'est délicieux de sentir à nouveau la chaleur du

soleil ! Je ne me rendais pas compte à quel point j'avais froid. Regarde, mes orteils et mes doigts sont presque bleus ; et ils commencent tout juste à changer de couleur… Je suppose que le soleil brille toujours ici. Coucou, comme ce doit être agréable d'être un papillon, et de n'avoir rien d'autre à faire que de voler !

Elle s'arrêta, à bout de souffle.

— Griselda, répondit le coucou, si tu veux que je réponde à tes questions, tu dois les poser l'une après l'autre. Oui, tu peux courir partout et tout regarder, si tu veux. Mais il vaut mieux que tu prennes ton temps. Si tu te presses trop, tu feras beaucoup d'erreurs. Tu en as déjà fait quelques-unes.

— Comment cela ? demanda Griselda.

— *Les papillons n'ont rien d'autre à faire que de voler* ? Observe-les bien.

Griselda les regarda attentivement.

— Ils ont l'air de faire *quelque chose*, dit-elle enfin, mais je ne sais pas quoi. On dirait qu'ils grignotent les fleurs, puis ils s'envolent, comme des abeilles qui butinent du miel. Mais les papillons ne récoltent pas de miel, n'est-ce pas, coucou ?

— Non, dit le coucou. Ils remplissent leurs boîtes de peinture.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Griselda.

— Viens voir » dit le coucou.

Il vola tranquillement devant elle, et lui montra le chemin, en empruntant les plus jolis sentiers du jardin. Les fleurs, qui poussaient le long de ces chemins ne poussaient pas dans un joyeux désordre, mais étaient rangées par couleurs, dans un ordre régulier ; ici du rose le plus pâle, jusqu'au cramoisi le plus profond, là, du bleu délicat du myosotis, tirant sur le vert, à la riche teinte du bleuet. Toutes les nuances étaient là, des nuances auxquelles Griselda n'aurait pas pu donner de nom, même si elles ne lui étaient pas vraiment étrangères, car la rosée des marguerites, voyez-vous, avait tant aiguisé ses yeux, qu'ils remarquaient les discrètes variations de couleur comme elle ne l'avait jamais fait auparavant.

« Comme les fleurs sont agréablement disposées ! dit-elle au coucou. Pourquoi ? C'est juste pour faire joli ?

— Cela leur fait gagner du temps, répondit le coucou. Les papillons qui vont chercher les couleurs savent ainsi exactement où aller pour obtenir la teinte que les peintres de fleurs désirent.

— Qui vont *chercher les couleurs* ? Les *peintres de fleurs* ? s'étonna Griselda.

— Attends un peu, tu vas comprendre. Et utilise tes yeux, ajouta le coucou. Ta langue n'a rien à perdre à se reposer de temps en temps ! »

La fillette pensait qu'il valait mieux suivre ce conseil, même si elle n'appréciait pas particulièrement la manière dont il lui avait été donné. Elle utilisa donc ses yeux et, en parcourant silencieusement les allées fleuries, en compagnie du coucou, elle constata que les papillons ne chômaient jamais. Ils arrivaient, en groupes de deux ou trois, « grignotant », comme elle le disait, les fleurs jusqu'à obtenir exactement la nuance désirée. Puis, le papillon numéro un s'envolait, avec une teinte très pâle de maïs ou de lavande, suivi par le numéro deux, avec une teinte la plus foncée, et ainsi de suite.

Griselda poussa un petit soupir.

« Qu'y-a-t-il ? demanda dit le coucou.

— Ils travaillent très dur, répondit-elle d'un ton mélancolique.

— Oui, c'est une période très active de l'année » fit observer le coucou, d'un ton grave.

Ils arrivèrent enfin à ce qui semblait être une sorte de serre, au centre du jardin. C'était une énorme maison de verre, pourvue d'un nombre incalculable d'ouvertures, à l'intérieur et à l'extérieur de laquelle des papillons voletaient sans cesse, à la manière des abeilles autour de leur ruche. Griselda garda le silence, jusqu'à ce que le coucou reprenne la parole.

« Entre » dit-il.

Griselda dut se pencher très bas, mais elle réussit à entrer sans se cogner la tête ni casser quoi que ce soit. A l'intérieur, il y avait une nuée de papillons. Une nuée désordonnée, à ce qu'il semblait au premier abord, mais après un moment, on se rendait compte que c'était tout le contraire. Les papillons étaient tous disposés

en deux rangées régulières, sur des tables blanches, longues et étroites. Ceux du premier rang peignaient, avec le plus grand soin, un objet minuscule, de la taille d'une tête d'épingle aplatie, posé devant lui, tout en prenant régulièrement de la couleur sur les pattes d'un autre papillon, qui attendait patiemment à côté de lui. Derrière ce papillon, se tenait encore un autre, qui au bout d'un moment prenait sa place, tandis que le premier s'envolait.

« Pour remplir à nouveau sa boîte de peinture, fit remarquer le coucou, qui semblait lire dans les pensées de Griselda.

— Mais qu'est-ce qu'ils peignent, coucou ? demanda-t-elle avidement.

— Toutes les fleurs du monde, répondit le coucou. Durant l'automne, l'hiver et le printemps, ils sont à l'œuvre. Ce n'est que pendant les trois mois d'été qu'ils peuvent se reposer un peu ! Et même à cette saison, ils ne demeurent pas complètement oisifs. Ils montent jeter un coup d'œil aux fleurs, pour vérifier leurs couleurs, ils réparent plus d'un pétale endommagé, ou retouchent une teinte fanée, sans que personne ne le sache jamais.

— Je suis au courant, maintenant, dit Griselda. Je ne les traiterai plus de paresseux, jamais. Mais, coucou, est-ce qu'ils peignent aussi toutes les fleurs de ce jardin ? Ils doivent avoir beaucoup à faire !

— Non, répondit le coucou. Les fleurs d'ici-bas sont des fleurs féériques. Elles ne se fanent ni ne meurent jamais, elles sont toujours telles que tu les vois. Bien sûr, elles n'ont pas le même aspect *là-haut*, poursuivit-il, avec un léger haussement d'épaules dédaigneux. La pollution et les choses laides qui nous entourent endommagent la floraison. Les fleurs sauvages sont les plus belles, à mon avis.

— Mais comment font-ils pour envoyer les fleurs dans le monde entier, coucou ? demanda Griselda.

— On les emballe, bien sûr, et on les emporte la nuit, quand tout le monde est endormi, dit le coucou. Elles sont peintes sur un tissu élastique, qui s'adapte exactement à la plante, au fur et à mesure qu'elle grandit.

— Et l'emballage ? demanda Griselda. Les papillons le font aussi ?

— Non, dit le coucou, ce sont les fées qui s'en occupent.

— C'est merveilleux ! s'exclama Griselda.

Mais avant que le coucou n'ait eu le temps d'en dire plus, un tumulte soudain remplit l'air : c'était l'heure du repas des papillons !

— As-tu faim, Griselda ? demanda le coucou.

— Pas vraiment, répondit la fillette.

— C'est peut-être tout aussi bien, fit-il remarquer, car je ne sais pas si cela te plairait beaucoup.

— Pourquoi pas ? s'enquit Griselda avec curiosité. Qu'est-ce qu'ils mangent habituellement ? Du miel ? J'aime beaucoup ça, étalé sur du pain et du beurre.

— Non, il n'y aura pas de miel… commença le coucou.

Mais il fut interrompu : deux beaux papillons prirent leur envol et, se dirigeant directement vers le coucou, se posèrent sur ses épaules. Ils voletèrent autour de lui pendant une minute ou deux, puis s'en allèrent aussi soudainement qu'ils étaient apparus.

— Ce sont des messagers royaux, dit le coucou en se tournant vers Griselda. Ils sont venus avec un message du roi et de la reine, pour nous inviter à un banquet qui sera organisé en l'honneur de votre visite.

— Oh, quel plaisir ! s'écria Griselda. Allons-y tout de suite, coucou. Mais, oh là, là ! continua-t-elle avec un changement de ton mélancolique. J'oubliais, coucou. Je ne peux pas aller à ce banquet, je n'ai que ma chemise de nuit sur moi. Je n'y avais pas pensé avant, car je n'ai pas froid du tout.

— Ne t'en fais pas, dit le coucou. Je vais remédier à cela. »

Il s'envola et revint presque aussitôt, suivi de toute une volée de papillons. Ils étaient d'une espèce plus petite que ce que Griselda avait vu jusqu'à présent, et de deux couleurs seulement ; la moitié était bleue, l'autre jaune. Ils volèrent jusqu'à Griselda, qui eut pendant quelques secondes l'impression qu'ils allaient l'étouffer. Il y eut autour d'elle comme un grand bourdonnement et une grande agitation, puis

les papillons se mirent au travail pour l'habiller. Et comment pensez-vous qu'ils s'y prirent ? Eh bien, ils se sont disposés tout autour d'elle, de la manière la plus intelligente qui soit. Un groupe de papillons bleus s'est agglutiné autour de l'ourlet de sa petite chemise de nuit, formant une sorte de ruche épaisse ; puis venaient deux ou trois rangées plus fines de jaunes et de bleus, en alternance. Autour de sa taille, ils dessinèrent une très mignonne ceinture jaune et bleue, et sur toute la partie supérieure de sa chemise de nuit, entre les jolis volants blancs que Dollie « gaufrait » si habilement, ils se transformaient en garnitures fantastiques de toutes formes et de toutes sortes : fleurs, volutes…

Les papillons se mirent au travail pour l'habiller.
Illustration de Charles Edmund Brock

Le plus bel ornement de tous était sans doute le diadème qu'ils avaient fabriqué pour sa tête, parsemant ses cheveux bruns et bouclés de paillettes de papillons, qui frémissaient comme des gouttes de rosée lorsqu'elle se déplaçait. Personne n'aurait pu reconnaître Griselda : elle avait l'air d'une reine des fées, ou du moins d'une princesse, car même ses petits pieds blancs étaient chaussés de ce qui ressemblait à des chaussures-papillon, bien que, voyez-vous, ce ne soit qu'une sorte d'illusion, car, bien sûr, ce n'étaient pas de véritables chaussures.

« Bien ! dit le coucou, quand tout fut redevenu calme, et que chaque papillon bleu et jaune eût trouvé sa place. À présent, Griselda, viens te regarder. »

« À présent, Griselda, viens te regarder. »

Illustration de Maria Kirk

Il s'approcha d'un bassin de marbre, dans lequel se jetait un des ruisseaux mélodieux qui sillonnaient le jardin, et demanda à Griselda de se regarder dans l'eau. Elle y jeta un coup d'œil avec une grande satisfaction, se retournant de manière à voir d'abord par-dessus une épaule, puis par-dessus l'autre.

« Comme c'est beau ! dit-elle enfin. Mais, coucou, je me demande comment je pourrais m'asseoir sans écraser des dizaines de papillons !

— Bonté divine ! Tu n'as pas besoin de t'inquiéter de ça ! répliqua le coucou. Les papillons sont tout à fait capables de prendre soin d'eux-mêmes. Tu ne penses quand même pas être la première petite fille à qui ils fabriquent une robe ? »

Griselda ne dit rien de plus, mais suivit le coucou, marchant précautionneusement, en dépit du fait que celui-ci lui ait assuré que « les papillons pouvaient s'occuper d'eux-mêmes ».

Ils s'arrêtèrent enfin devant une sorte de terrasse surélevée, au centre de laquelle poussait une plante étrange avec de grandes feuilles lisses et étalées. Sur les deux feuilles supérieures, leurs splendides ailes scintillant au soleil, étaient assis deux magnifiques papillons. Ils étaient beaucoup plus grands que tous ceux que Griselda avait vus jusqu'à présent ; en fait, le coucou lui-même semblait petit à côté d'eux ; et ils étaient si beaux que Griselda en fut impressionnée. Vous n'auriez pas pu dire de quelles couleurs étaient leurs ailes, car au moindre mouvement, elles semblaient se transformer en de nouvelles couleurs, toutes plus exquises les unes que les autres. Peut-être pourrais-je vous en donner une idée en disant qu'ils étaient comme des « arcs-en-ciel vivants ».

« Est-ce que ce sont le roi et la reine ? demanda Griselda en chuchotant.

— Oui, répondit le coucou. Ce sont eux. Ne sont-ils pas magnifiques ?

— Oh, si ! répondit Griselda. Mais, coucou, est-ce qu'ils ne font jamais rien d'autre que de rester allongés au soleil ?

— Petite fille ! s'exclama le coucou, d'un ton de reproche. Toujours à tirer des conclusions hâtives ! Ce n'est pas ainsi que les choses se passent au pays des papillons. Le roi et la reine ont travaillé plus dur que tous les autres. De temps à

autre, ils sont choisis parmi leurs pairs, comme étant les plus industrieux et les plus intelligents. On leur permet ainsi de se reposer et on les nourrit avec les meilleures essences, de sorte qu'ils deviennent aussi splendides que tu peux le voir. Mais même à présent, ils ne restent pas oisifs : ils supervisent tout le travail qui est fait, et choisissent toutes les nouvelles couleurs.

— Oh, quelle histoire ! dit Griselda, dans un souffle. Comme ils doivent être intelligents !

À cet instant, le roi et la reine des papillons déployèrent leurs magnifiques ailes et s'élevèrent fièrement dans les airs.

— Ils s'en vont ! dit Griselda d'un ton déçu.

— Mais non ! répliqua le coucou. Ils nous accueillent. Tends-leur les mains ! »

Griselda tendit ses mains, le regard fixé vers le ciel. Au bout d'une minute ou deux, les papillons royaux réapparurent, décrivant lentement et majestueusement des cercles vers le bas, jusqu'à se poser sur les petites mains de Griselda, le roi à droite, la reine à gauche, recouvrant presque ses doigts de leurs grandes ailes éblouissantes.

« Tu es bien belle, maintenant, dit le coucou, en faisant quelques pas en arrière et en regardant Griselda d'un air approbateur. Mais il est temps de nous rendre à la fête, car nous ne voulons pas être en retard. »

Le roi et la reine s'envolèrent des mains de Griselda, pour aller s'installer, cette fois, à l'extrémité d'une jolie petite pelouse, juste en dessous de la terrasse où poussait la plante à grandes feuilles. C'était manifestement leur salle à manger, car à peine étaient-ils à leur place, que des papillons de toutes sortes et de toutes couleurs affluèrent de partout : des papillons petits, et des grands, des clairs et des foncés, des papillons bleus, roses, pourpres, verts, dorés…, de toutes les couleurs que vous pouvez imaginer, et d'autres encore qui vous sont inconnues.

Tous s'attablèrent, et, une minute plus tard, de petits papillons blancs apparurent, portant des pétales de fleurs soigneusement enroulés, chacun contenant une goutte de liquide. L'un d'entre eux fut présenté au roi, puis à la reine, qui

reniflèrent chacun leur pétale pendant un instant, puis le passèrent au papillon voisin, après quoi de nouveaux pétales leur furent remis, qu'ils passèrent à nouveau.

« Que font-ils, coucou ? demanda Griselda. Ils ne mangent pas…

— C'est leur façon à eux de manger, répondit celui-ci. Ils n'ont besoin d'aucune autre nourriture qu'une bouffée de parfum. Et comme de chaque fleur du pays des papillons, on peut extraire un parfum, et qu'il y a une variété infinie de fleurs, tu peux imaginer le nombre de plats qu'il est possible de servir. Si le banquet durait jusqu'à Noël, ce la ne suffirait pas à les goûter tous.

— Humm, dit Griselda. Je suppose que oui… Mais tout de même, coucou, c'est une très bonne chose que je n'aie pas faim, n'est-ce pas ? Est-ce que je peux verser le parfum sur mon mouchoir de poche, quand il me sera servi ?

— Bien entendu. Une goutte seulement. Je ne voudrais pas que les papillons te trouvent gourmande. »

Mais Griselda se lassa vite de la fête des parfums, bien avant que tous les pétales ne soient passés. Les parfums étaient tous suaves, certes, mais il y en avait une telle quantité ! La fillette serra son mouchoir en boule, pour que la moindre goutte de parfum ne s'en échappe pas, puis elle le renifla avec impatience, jusqu'à ce que le coucou lui demande ce qui se passait.

« Je suis un peu lasse de ce festin, répondit-elle. Faisons autre chose, coucou.

— Il se fait tard, répondit le coucou. Mais regarde, Griselda, ils vont faire une danse aérienne à présent.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Griselda.

— Regarde, et tu comprendras, répondit-il.

Des nuées de papillons s'élevèrent dans les airs et s'alignèrent selon leurs couleurs.

— Monte sur la rive, dit le coucou à Griselda, tu les verras mieux. »

Griselda grimpa sur la berge, et de là, elle pouvait voir magnifiquement. Les longues chaînes de papillons s'enroulaient et se séparaient les unes des autres, de la manière la plus merveilleuse, comme des rubans de toutes les couleurs qui se

faisaient et se défaisaient en un instant. Le roi et la reine se placèrent alors au centre, et les brillantes traînées de papillons tournoyèrent autour d'eux.

« On dirait un kaléidoscope ! dit Griselda. Oh, comme c'est joli ! Coucou, est-ce qu'ils font tout cela exprès pour me faire plaisir ?

— En grande partie, répondit le coucou. Lève-toi et frappe trois fois dans tes mains, pour leur montrer que tu es contente. »

Griselda obéit. Premier clap : tous les papillons s'élevèrent en l'air, comme un nuage ; deuxième clap : ils voltigèrent et bourdonnèrent dans la plus grande excitation ; troisième clap : ils se tournèrent tous vers Griselda avec précipitation.

« Ils vont t'embrasser, Griselda ! dit le coucou.

Griselda eut le souffle coupé. Au-dessus d'elle, une vaste nuée de papillons voltigeait.

— Coucou, coucou ! cria-t-elle. Ils vont m'étouffer ! Oh, coucou !

— Ferme les yeux et tape très fort dans tes mains, très fort ! » cria le coucou.

Et au moment où Griselda battait des mains, tenant son précieux mouchoir entre ses dents, elle l'entendit pousser son cri habituel : « Coucou, coucou. »

Clap ! Où étaient-ils tous ?

Griselda ouvrit les yeux : le jardin, les papillons, et même le coucou, tout avait disparu. Elle était couchée dans son lit, et Dollie frappait à sa porte, avec un broc d'eau chaude.

« Miss Grizzel m'a demandé de vous réveiller à l'heure habituelle, ce matin, Mademoiselle, dit-elle. J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée pour vous lever.

— Fatiguée ? Je ne pense pas, répondit Griselda. Figurez-vous que j'étais réveillée bien avant vous, ce matin, ma chère Dollie. Venez ici une minute, s'il vous plaît, poursuit-elle. Tenez, sentez mon mouchoir : qu'en pensez-vous ?

— Comme ça sent bon ! dit Dollie. Cela vient de la grande bouteille bleue de votre tante, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Pas du tout ! répondit Griselda. C'est un parfum à moi, Dollie. Tante Grizzel n'en a jamais eu de semblable de sa vie. Et voilà ! Donnez-moi mes

pantoufles, s'il vous plaît, je voudrais me lever et réviser mes leçons avant que mon professeur n'arrive. Oh ! ajouta-t-elle en se chaussant, comme c'était gentil de la part du coucou de m'emmener au pays des papillons ! Mais je ne pense pas que je voudrai un jour devenir comme eux : ils travaillent trop dur ! Bah, j'aimerais bien m'appliquer à mes leçons aujourd'hui. Je crois que cela fera plaisir à ce cher vieux coucou ! »

Chapitre VIII - Monsieur Phil

e professeur de mathématiques n'eut aucune raison de se plaindre de son élève ce jour-là. Miss Grizzel, quant à elle, se félicita plus chaleureusement que jamais de ses méthodes raisonnables d'éducation. Et Miss Tabitha confirma que sa sœur pouvait en effet s'en féliciter. Griselda, de son côté, se convainquit que le seul moyen efficace pour venir à bout des tâches difficiles est de se mettre au travail, et de les accomplir. Bref, que si vous attendez suffisamment longtemps, l'hiver s'en ira, le printemps arrivera…

Ce fut encore le cas cette année, après tout ! Le printemps avait été somnolent et paresseux, et dans un tel cas, que pouvait faire le pauvre vieil hiver, sinon remplir le poste vacant, jusqu'à l'arrivée de son remplaçant ?

Mais lorsque le printemps pointa enfin le bout de son nez, vous ne pouvez imaginer les joies qu'il offrit à Griselda. Ce fut pour elle comme une nouvelle vie, de concert avec les plantes, les fleurs, les oiseaux et les insectes. Jusqu'à présent, voyez-vous, elle n'avait pu profiter que très peu de l'extérieur de la maison de ses tantes. Or, si l'intérieur était charmant, l'extérieur, il faut l'avouer, était encore plus séduisant. L'entrelacement de petits sentiers et d'allées montantes ou descendantes, menant à des bancs rustiques et à des tonnelles pittoresques y semblait ne pas connaître de fin ; pas de limites non plus à la petite pinède, à laquelle menait le plus beau petit chemin sinueux que vous ayez jamais vu, bordé tout d'abord de perce-neiges, de primevères et de violettes, et ensuite de pervenches, d'anémones des bois et de ces fleurs blanches, brillantes et étoilées, dont personne ne connaît le nom.

Ce chemin était l'endroit préféré de la fillette. La pelouse était certainement très agréable, tout comme la terrasse, où poussaient les fameux rosiers ; mais aussi

belles que soient les roses, Griselda ne pouvait pas en profiter autant que des fleurs sauvages, car il lui était interdit de les cueillir ou même de les frôler, sauf avec le bout de son nez !

« Tu peux les sentir, ma chérie, lui avait dit Miss Grizzel. Mais je ne peux rien permettre de plus. »

Et Griselda enfouissait son petit visage dans les grands pétales roses ; mais précautionneusement, car elle ne voulait pas les abîmer, à la fois par égard pour sa tante et parce qu'elle avait désormais une grande considération pour les fleurs, depuis qu'elle connaissait le secret de leurs couleurs et le mal que se donnaient les papillons pour les peindre. Au bout d'un certain temps, cependant, on se lasse de sentir le parfum des roses ; tout comme s'amuser à traverser la pelouse en ligne droite, les yeux fermés, en marchant d'une tonnelle à une autre, devient un jeu un peu idiot, bien qu'il n'y eût aucun doute que cela aurait été bien plus amusant en compagnie d'un camarade avec lequel faire la course.

Le chemin vers le bois devint donc le lieu de prédilection de Griselda. Au fil de l'été, elle se mit à désirer plus que jamais un compagnon, pour avoir quelqu'un avec qui s'amuser. Ses leçons se poursuivaient, bien entendu, tout comme en hiver. Mais avec l'allongement des journées, le temps disponible pour jouer semblait s'étirer à l'infini ; et Griselda trouvait parfois cela pesant. Elle n'avait plus vu ni entendu le coucou, sauf, bien sûr, dans sa « fonction officielle » de donneur d'heure, depuis très longtemps.

« Je suppose, pensait-t-elle, qu'il se dit que je n'ai plus besoin de lui pour me distraire, maintenant que les beaux jours sont arrivés et que je peux aller dans le jardin. Et il est vrai que, si j'avais quelqu'un avec qui jouer, le jardin me suffirait amplement… »

Faute de compagnons, elle faisait du mieux qu'elle pouvait toute seule. Et c'est pourquoi elle aimait tant le chemin qui descendait vers le bois. Il était entouré d'une sorte de mystère : il aurait pu être le chemin menant à la maison de la grand-mère du petit Chaperon-Rouge, ou encore un chemin menant au pays des fées lui-même.

On y entendait toutes sortes de bruits bizarres, sympathiques et amusants, particulièrement dans un certain endroit, où Griselda s'était fabriqué un siège avec des pierres recouvertes de mousse, et où elle venait si souvent, qu'elle avait appris à connaître toutes les petites fleurs qui y poussaient, et même les oiseaux qui nichaient aux alentours.

Elle avait pris l'habitude de venir s'asseoir là, s'imaginant qu'elle y entendait les elfes de la forêt converser à voix basse, ou les petits gnomes souterrains marteler leurs forges féeriques. Et le tintement du ruisseau, au loin, lui faisait penser aux cloches enchantées suspendues au cou des vaches-fées, que l'on envoie paître sur les collines du monde supérieur. Car la tête de Griselda était pleine de contes et d'histoires de fées : le pays des mandarins ou le pays des papillons étaient tout aussi réels, à ses yeux, que le monde quotidien qui l'entourait.

Mais pendant tout ce temps, le coucou n'oubliait pas la fillette…, comme vous allez le constater.

Un jour, elle se trouvait assise à son endroit préféré, souffrant de la solitude, et se laissant aller à des pensées moroses, en dépit du soleil, des fleurs, et de l'air doux et sucré qui l'entouraient. Bien qu'on ne fût encore qu'en mai, il faisait vraiment très chaud. Griselda avait travaillé à ses leçons toute la matinée ; elle avait fourni de gros efforts, et avait maintenant l'impression de mériter une récompense. Soudain, au loin, elle entendit un son bien connu : « Coucou, coucou ! »

« Est-ce que ça pourrait être le coucou ? » se demanda-t-elle en sursautant. Et la seconde d'après, elle eut la certitude que c'était bien lui. Ce n'était qu'une impression, mais il se trouve que pour une raison mystérieuse, les véritables coucous « en chair en en os » ne s'aventuraient pas dans le voisinage de la maison des tantes de Griselda. À une vingtaine de kilomètres plus au sud, on les entendait régulièrement, mais Griselda ne se souvenait pas en avoir entendu un seul dans le jardin.

« C'est certainement *mon* coucou ! se dit-elle. Il sort pour me parler. Comme c'est drôle ! Je ne l'ai jamais vu en plein jour ! »

Elle écouta à nouveau. Oui, c'était bien lui. « Coucou, coucou ! », aussi clair que possible, et plus proche qu'auparavant.

« Coucou ! s'écria Griselda. Viens ici ! Il y a si longtemps que je ne t'ai pas vu, et je me sens tellement seule ! »

Mais il n'y eut aucune réponse. Griselda retint son souffle pour écouter encore, mais il n'y avait plus rien…

Les larmes lui montaient aux yeux, et elle commençait à avoir réellement pitié d'elle-même, quand un bruissement dans les buissons à côté d'elle la fit se retourner. Le bruit continua pendant une minute ou deux, sans que rien n'apparaisse, car les buissons étaient assez épais, et il aurait été difficile pour quiconque de passer au travers.

Griselda resta assise à regarder dans une immobilité parfaite, craignant de surprendre par le moindre mouvement, l'écureuil, le lapin ou la créature vivante quelconque qui allait sortir de là. Enfin, un visage rond et rose apparut, avec un regard bleu rempli de détermination, encadré par des cheveux blonds hirsutes. Ce n'était ni un écureuil, ni un lapin, mais un petit garçon très robuste, très gai, essoufflé et tout dépenaillé.

« Où est le coucou ? Tu le sais ? » furent les premiers mots qu'il prononça, dès qu'il eut réussi à se dégager des buissons, - sachant que des bribes de sa veste et de sa culotte, sans parler d'une botte et de la moitié de son chapeau, avaient été oubliés en chemin -, et qu'il retrouva son souffle.

Griselda le fixa un moment sans ouvrir la bouche, tant sa surprise était grande. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas parlé à un enfant, et presque une année qu'elle n'en avait vu un. De plus, au cours de sa vie entière, elle n'avait rencontré que très peu d'enfants plus jeunes qu'elle, étant la benjamine de la famille, et n'ayant que ses grands frères plus âgés pour compagnons de jeu.

« Qui es-tu ? dit-elle enfin. Comment t'appelles-tu, et que veux-tu ?

— Je m'appelle Monsieur Phil, et je cherche le coucou, répondit le petit garçon. Il est par là, j'en suis sûr, car il m'a appelé tout le long du chemin.

— Non, il n'est pas là, dit Griselda en secouant la tête. Et ici, c'est le jardin de mes tantes. Personne n'a le droit d'y entrer, sauf leurs amies. Tu ferais mieux de rentrer chez toi ; en plus, tu as déchiré tes vêtements.

— Ce n'est pas un *jardin*, répondit le petit garçon sans se décourager, en regardant autour de lui : c'est un *bois*. Il y a partout des violettes et des primevères, et cela montre bien que ce n'est pas un jardin, pas *le jardin de quelqu'un*, je veux dire, avec des murs tout autour, pour que personne n'y entre.

— Mais si, c'en est un ! insista Griselda, un peu vexée. Si tu veux, ce n'est pas un jardin, c'est un terrain, un terrain privé, et personne ne doit y entrer sans autorisation. Ce chemin descend vers le bois, et il y a une porte dans le mur, en bas, pour accéder à la ruelle. Tu peux sortir par là, si tu veux.

— Mais je veux trouver le coucou ! dit le petit garçon. Je le voudrais vraiment !

On aurait dit qu'il allait pleurer, et son joli visage se plissa. Le cœur de Griselda se serra, et elle le regarda plus attentivement. C'était un tout petit garçon, après tout ; elle ne devait pas se montrer méchante avec lui.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-elle.

— Cinq ans, et un peu plus. On a fêté mon anniversaire après l'été dernier, et si je suis sage, ma gouvernante a dit qu'il y aurait peut-être une autre fête après l'été prochain. Est-ce que tu as déjà fêté ton anniversaire ? poursuit-il en regardant Griselda. Ma gouvernante a dit qu'elle le faisait aussi quand elle était jeune, mais plus maintenant.

— Tu as une gouvernante ? demanda Griselda. Car, à vrai dire, au vu de l'apparence de « Monsieur Phil », cela lui paraissait surprenant.

— Bien sûr que j'ai une gouvernante, et j'ai une mère, aussi ! dit le petit garçon, ouvrant de grands yeux surpris à cette question. Pas toi ? Mais tu es peut-être trop grande. On m'a dit que les gens cessent d'avoir une gouvernante et une mère en grandissant. C'est vrai, non ? C'est comme les anniversaires. Mais moi, je ne le ferai pas. En tous cas, je n'arrêterai jamais d'avoir une mère. Je ne me soucie

pas autant de la gouvernante et des anniversaires. Ça t'a fait quoi, quand tu as dû les abandonner, en devenant trop grande ?

— Oh, moi, je n'ai pas dû les abandonner parce que j'ai grandi, répondit Griselda tristement. Cela s'est passé alors que j'étais beaucoup plus petite que toi, poursuit-elle, utilisant inconsciemment des expressions que Phil pourrait comprendre. Ma mère est morte.

— Oh ! Je suis vraiment désolé ! dit Phil. Et la façon dont il le dit désarma l'antipathie de Griselda. Mais il te reste peut-être une gentille gouvernante ? La mienne est plutôt gentille, mais là, elle va se fâcher, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en riant, montrant les terribles déchirures de ses vêtements. Ce sont mes plus vieux vêtements ; c'est déjà ça !

— Ta mère est partie ? demanda Griselda.

— Oh oui, il y a longtemps ; alors la gouvernante est venue s'occuper de moi à la ferme, tu vois. Maman était malade, mais elle va mieux maintenant. Un jour, elle va revenir.

— Tu aimes vivre à la ferme ? Tu as quelqu'un avec qui jouer ? demanda Griselda.

Phil secoua sa tête bouclée.

— Non, personne, dit-il. J'aimerais bien jouer avec toi, si tu n'es pas trop grande. Tu crois que tu pourrais m'aider à trouver le coucou ?

— Que sais-tu, à propos du coucou ? demanda Griselda.

— Il m'a appelé, dit Phil, il m'a appelé plein de fois. Aujourd'hui, ma gouvernante était occupée, alors j'ai pensé venir. Et puis tu sais, ajouta-t-il tout bas, sur un ton mystérieux : je crois que le coucou est en réalité une fée. Quand je le trouverai, je lui demanderai de me montrer le chemin du pays des fées.

— Il a dit que nous devions tous trouver le chemin nous-mêmes, dit Griselda, oubliant complètement à qui elle parlait.

— Il a dit cela ? s'écria Phil, très excité. Tu le connais, alors ? Tu lui as demandé ? Oh, raconte !

Griselda se reprit.

— Tu ne peux pas comprendre, dit-elle. Un jour, peut-être, je te raconterai. Je veux dire, si jamais je te revois.

« Tu le connais, alors ? Tu lui as demandé ? Oh, raconte ! »

Illustration de Maria Kirk

— Mais moi, je te reverrai peut-être, dit Phil en s'installant confortablement à côté de Griselda sur une pierre moussue. Tu me laisseras venir, n'est-ce pas ? J'aime bien parler des fées, et cela n'intéresse pas ma gouvernante. Et si le coucou te connaît, c'est peut-être pour cela qu'il m'a appelé pour venir jouer avec toi.

— Il t'a appelé ? Comment ? demanda Griselda.

— D'abord, dit Phil gravement, cela s'est passé durant la nuit. Je dormais, mais j'avais souhaité avant de m'endormir, avoir quelqu'un avec qui jouer. Puis j'ai rêvé du coucou. C'était un si beau rêve ! Et quand je me suis réveillé, je l'ai entendu m'appeler, et je ne rêvais plus à ce moment là ! Je suis sorti de la maison, et je l'ai entendu m'appeler encore, mais je ne l'ai pas trouvé. Ma gouvernante ne m'a pas cru. Mais aujourd'hui, il m'a encore appelé. Alors, je suis passé à travers les buissons. Peut-être que si nous essayons tous les deux, nous pourrons trouver le chemin du pays des fées. Tu crois que ce serait possible ?

— Je ne sais pas, répondit Griselda pensivement. Le coucou dit qu'il y a beaucoup à apprendre, d'abord.

— Tu sais beaucoup de choses, toi ? demanda Phil, en levant les yeux respectueusement vers Griselda. Moi, je ne sais presque rien. Avant de partir, Maman est restée malade longtemps. Mais je sais qu'elle voulait que j'apprenne à lire des livres. Le problème, c'est que ma gouvernante est trop vieille pour m'apprendre.

— Et si je t'apprenais ? dit Griselda. Je peux apporter mes anciens livres de classe, et te l'enseigner ici même, quand j'aurai terminé mes leçons.

— Oh, oui ! Et quelle surprise ce sera pour Maman, quand elle reviendra ! dit Phil en tapant dans ses mains. Quand j'aurai appris à lire, tu crois que le coucou nous montrera le chemin du pays des fées ?

— Je ne pense pas que c'était à ce genre de connaissance qu'il faisait allusion, répondit Griselda. Mais il me semble que cela pourrait quand même aider. Je pense, continua-t-elle en baissant un peu la voix et en regardant Phil avec sérieux, droit dans les yeux, je pense qu'il voulait dire apprendre à être bon, très bon, et même très, très bon.

— Plus bon que toi ? demanda Phil.

— Oh, là, là, oui ! Beaucoup, beaucoup plus que moi… répondit Griselda.

— Moi, je pense que tu es quelqu'un de très bon, fit observer Phil, avant de poursuivre ses questions :

— Plus bon que Maman ?

— Je ne connais pas ta Maman, alors je ne peux pas répondre à cette question.

— Je peux te dire, affirma Phil, d'un ton important, qu'elle est une personne tellement bonne… qu'elle est plus bonne que bonne ! Voilà ce qu'elle est.

— Tu veux dire qu'elle ne pourrait pas être meilleure, dit Griselda en souriant.

— Oui, c'est ça ! Et pour nous ? Est-ce que cela suffirait, tu crois ?

— Il faut poser la question au coucou, dit Griselda. Mais je suis sûre que ce serait une bonne chose pour toi d'apprendre à lire. Il faut que tu demandes à ta gouvernante de te laisser venir ici tous les après-midi où il fait beau, et de mon côté, je vais en parler à ma tante.

— Bah, je n'ai pas besoin de lui demander, dit Phil ; elle ne sait jamais où je suis. Elle ne se soucie pas de ce que je fais, sauf quand je déchire mes vêtements ; et là, elle me gronde. Mais cela ne me fait rien !

— Cela Phil, n'est pas être bon, dit Griselda gravement. Tu ne seras jamais 'plus bon que bon', si tu parles comme ça !

— Que dois-je dire, alors ? Explique, dit le petit garçon avec soumission.

— Tu dois demander à ta gouvernante de te laisser venir jouer avec moi, et lui expliquer que je suis beaucoup plus grande que toi, et que je ne te laisserai pas déchirer tes vêtements. Et ensuite, tu dois dire que tu es vraiment désolé de les avoir déchirés aujourd'hui.

— Très bien, dit Phil, je vais faire cela. Mais… Oh, là, là ! s'exclama-t-il soudain. Voilà un mulot ! Si seulement je pouvais l'attraper ! »

Bien sûr, il n'y parvint pas, et Griselda non plus ; mais elle l'aida de son mieux, et ce fut très amusant. Les enfants rirent de bon cœur. Lorsqu'ils furent fatigués, ils s'assirent à nouveau et cueillirent des fleurs. Griselda fut surprise de voir à quel point Phil était intelligent. Il était beaucoup plus rapide qu'elle pour repérer les plus jolies fleurs, même celles cachées derrière un arbre, une pierre ou un arbuste. Et il lui indiquait tous les meilleurs endroits où poussaient les plus grandes primevères et les plus douces violettes, d'une manière qui l'étonnait.

« Tu es si petit, lui dit-elle, comment peux-tu en savoir autant sur les fleurs ?

— Je n'avais personne d'autre avec qui jouer, dit-il innocemment. Et puis, tu sais, les fées aiment tellement les fleurs ! »

Quand Griselda pensa qu'il était temps de rentrer chez elle, elle conduisit le petit Phil le long du chemin, et lui ouvrit la porte dans le mur qui donnait sur la ruelle.

— Maintenant, tu sais comment revenir sans avoir à te frayer un chemin à travers les buissons, n'est-ce pas, Monsieur Phil ?

— Oui, merci. Je reviendrai à cet endroit demain après-midi, n'est-ce pas ? demanda Phil. Je saurai quand : après avoir mangé, et fait trois le tour du grand champ en courant, ce sera le moment. C'est comme ça que ça s'est passé aujourd'hui.

— Je pense que tu devrais plutôt marcher trois tours - ou deux, si tu veux - autour du champ. Ce n'est pas une bonne chose de courir juste après avoir mangé, fit observer Griselda avec sagesse. Et n'essaie pas de venir s'il ne fait pas beau, car mes tantes ne me laissent pas sortir s'il pleut, même un tout petit peu. Et bien sûr, tu dois demander avant la permission à ta gouvernante.

— D'accord, dit le petit Phil en partant au trot. Je vais essayer de me souvenir de toutes ces choses. Je suis si heureux que tu veuilles bien jouer avec moi ; et si tu vois le coucou, remercie-le ! »

Chapitre IX - Par les cheminées…

Mourant d'envie de prendre son thé, Griselda rentra chez elle à toute allure. Elle se sentait aussi de très bonne humeur : il était si agréable d'avoir un compagnon de jeu !

« Quelle chance de ne pas avoir fait fuir Phil avant de découvrir quel gentil petit garçon il était, se dit-elle. Je dois vite rassembler mes vieux livres de lecture. J'aimerai tellement lui apprendre à lire, le pauvre petit garçon. Et le coucou sera content que je fasse quelque chose d'utile, j'en suis sûre. »

Le thé était tout à fait prêt ; en fait, il l'attendait, quand elle entra. C'était un repas qu'elle prenait toujours seule, apporté sur un plateau dans le petit salon de Dollie, où celle-ci la servait. Parfois, lorsque Griselda était de très bonne humeur, elle priait Dollie de s'asseoir prendre une tasse de thé avec elle - une liberté que la vieille servante, bien trop digne et respectueuse, n'aurait jamais prise sans y avoir été invitée -.

Ce soir-là, comme vous le savez, Griselda était de très bonne humeur et, de plus, si la tête si pleine de ses aventures, qu'elle aurait été heureuse d'avoir un auditeur encore moins sympathique que Dollie.

« Venez vous asseoir, Dollie, et reprenez du thé, dit-elle d'un ton amical. Je suis sûre que vous pourriez manger encore un peu, même si vous avez déjà pris du thé à la cuisine. Moi, j'ai terriblement faim, je peux vous le dire. Vous devriez nous couper quelques autres tartines de pain beurré, et pas des 'tranches de demoiselles'.

— Vous avez la langue bien pendue, aujourd'hui, Miss Griselda, fit remarquer Dollie en souriant, en s'asseyant sur la chaise que Griselda lui tendait.

— Et pourquoi pas ? répondit Griselda avec gaieté. Cela ne fait de mal à personne. C'est parce que…, oh, Dollie ! Je me suis tellement amusée cet après-midi ! Vraiment, vous ne pourriez pas deviner ce que j'ai fait !

— Très probablement pas, Mademoiselle, dit Dollie.

— Mais vous pouvez essayer de deviner. Oh non, je ne pense pas. Deviner prend tellement de temps ! Je vais plutôt vous le dire. Imaginez, Dollie, que j'ai joué dans le jardin avec un petit garçon.

— Quoi ?! s'exclama Dollie, horrifiée. Joué avec un garçon ?

— Oui, oui. Et il reviendra demain, et après-demain, et tous les jours, j'imagine, dit Griselda. C'est un si gentil petit garçon !

— Mais, Mademoiselle…, commença Dollie.

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'avez pas besoin de faire cette tête. On dirait que j'ai fait quelque chose de mal, dit Griselda d'un ton sec.

— Mais vous allez en parler à votre tante, Mademoiselle ?

— Bien entendu, dit Griselda, en fixant sans crainte le visage de Dollie de ses yeux gris. Bien entendu, pourquoi ne le ferais-je pas ? Je dois lui demander de donner au petit garçon la permission de venir dans notre jardin ; et j'ai bien précisé au petit garçon de ne pas oublier de dire à sa gouvernante, la personne qui s'occupe de lui, qu'il a joué avec moi.

— Ah, sa *gouvernante* ! répéta Dollie, avec un soupir de soulagement. Alors, ce doit être un tout petit garçon. Peut-être que Miss Grizzel ne s'y opposera pas tant que cela, dans ce cas.

— Pourquoi s'y opposerait-elle ? Elle doit bien savoir que je ne voudrais pas jouer avec un garçon turbulent ou mal élevé, dit Griselda.

— C'est qu'elle pense que *tous* les garçons sont turbulents et mal-élevés, j'en ai peur, Miss, répondit Dollie. Enfin, tous, c'est-à-dire, à l'exception de votre cher papa. Mais, bien sûr, c'est elle qui l'a élevé.

— Eh bien, je lui demanderai, de toute façon, reprit Griselda, et si elle m'interdit de jouer avec lui, je penserai… Je sais ce que je penserai de tante Grizzel… »

Et un désir familier de rébellion crispa son visage rose.

« Soyez diplomate, Mademoiselle » dit Dollie avec anxiété, une heure plus tard, lorsque Griselda, vêtue comme d'habitude de sa petite robe de mousseline

blanche, descendit pour prendre le dessert en compagnie de ses tantes. Mais Griselda ne daigna pas répondre.

« Tante Grizzel, dit-elle soudain, après avoir mangé une orange, trois biscuits, et bu un demi-verre de lait. Tante Grizzel, quand j'étais dans le jardin aujourd'hui - sur le chemin du bois, je veux dire -, j'ai rencontré un petit garçon, et il a joué avec moi, et je veux savoir s'il peut venir jouer avec moi tous les jours. »

Griselda savait qu'elle ne faisait pas sa demande d'une manière très aimable ; en fait, elle savait pertinemment qu'elle la faisait d'une manière qui était presque certaine d'être refusée. Pourtant, bien qu'elle fût véritablement très, très désireuse d'obtenir la permission de jouer avec le petit Phil, elle prenait une sorte de plaisir malveillant à nuire à sa propre cause. Comme la mauvaise humeur nous rend stupides !

Il aurait fallu un miracle pour que sa tante réponde favorablement. Et, bien sûr, ce n'est pas ce qui s'est produit

Comme Dollie, pendant un instant, Miss Grizzel fut complètement *sidérée*, - si vous savez ce que signifie ce mot -. Car elle était vraiment une vieille dame, voyez-vous, et sensible comme elle l'était désormais, les choses la bouleversaient beaucoup plus facilement que lorsqu'elle était jeune. Dans une réaction méchante, Griselda remarqua son malaise et s'en réjouit.

« Jouer avec un garçon ! s'exclama Miss Grizzel. Un garçon ? Dans mon jardin ? Et toi, ma nièce, tu as joué avec lui ?!

— Oui, répondit froidement Griselda, et je veux jouer encore demain.

— Griselda, dit sa tante, je suis trop bouleversée pour en dire plus ce soir. Va te coucher.

— Et pourquoi j'irais me coucher ? Ce n'est pas l'heure d'aller au lit ! s'écria Griselda en s'enflammant. Qu'ai-je fait pour être renvoyée, comme si j'étais en disgrâce ?

— Va te coucher, répéta Miss Grizzel. Nous parlerons demain.

— Vous êtes injuste et déloyale, jeta Griselda en se levant de sa chaise. Voilà ma récompense pour avoir été franche et honnête ! J'aurais pu jouer avec ce petit garçon tous les jours pendant un mois, et vous n'en n'auriez jamais rien su ! »

Elle traversa la pièce en coup de vent, et sortit en claquant la porte. Puis elle se rua à l'étage comme un tourbillon. Arrivée dans sa propre chambre, elle tomba par terre et fondit en larmes. Quand Dollie monta, près d'une demi-heure plus tard, elle était toujours à la même place, accroupie en un petit tas, sanglotant amèrement.

« Oh, Mademoiselle, Mademoiselle, gémit Dollie, c'est exactement ce que je craignais ! »

Quand la fillette fut hors de la pièce, Miss Grizzel se renversa sur sa chaise en poussant un profond soupir.

« Nous en sommes déjà là ! dit-elle dit faiblement. Elle n'a jamais été comme cela auparavant. Est-ce qu'un seul après-midi avec ce garçon peut déjà l'avoir contaminée ? Un seul après-midi, Tabitha, est-ce possible ?

— Nous en sommes déjà là…, répéta Miss Tabitha, en secouant doucement la tête, ce qui la faisait ressembler à une adorable vieille chatte. Car ayant facilement froid le soir, elle portait habituellement un châle de laine, très fin, d'un gris délicat, et les bords de son bonnet ainsi que les volants autour de ses poignets étaient tous d'un blanc duveteux. Eh oui, déjà là…, dit-elle.

— Pourtant, dit Miss Grizzel en se reprenant un peu, ce que l'enfant a dit est vrai. Elle aurait pu facilement nous mentir. Ai-je été trop dure avec elle ? Qu'en penses-tu, ma sœur ?

— Trop dure avec elle !? répondit Miss Tabitha avec une énergie inhabituelle, non, certainement pas ! Pour une fois, ma sœur, je ne suis pas d'accord avec toi. Dure avec elle ? Certainement pas ! »

Mais Miss Grizzel n'était pas contente d'elle-même .Lorsqu'elle monta dans sa chambre, elle eut la surprise d'y trouver Dollie.

« J'ai pensé que vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que je vienne vous parler, madame, lui dit celle-ci. Je me fais du souci au sujet de Mademoiselle Griselda. La pauvre s'est couchée en pleurs.

— Mais vous ne savez pas ce qu'elle a fait, Dollie ! dit Miss Grizzel. Elle a introduit un garçon, un garçon mal élevé et impertinent dans notre propre jardin, et elle a joué avec lui ! Un *garçon*, Dollie !

— Si, Madame, répondit Dollie. Je sais déjà tout cela. Mademoiselle m'a tout raconté. Mais si vous me permettez de donner mon avis, ce n'est pas si grave. C'est un tout petit garçon, madame, entre cinq et six ans, à peu près l'âge qu'avait le cher papa de Mademoiselle Griselda quand il est arrivé chez nous.

— Un *tout petit* garçon, répéta Miss Grizzel. Et pas six ans ! C'est bien moins répréhensible que je ne le pensais… Comment s'appelle-t-il, puisque vous le connaissez si bien, Dollie ?

— Monsieur Phil, répondit Dollie. C'est ce qu'il a dit à Mademoiselle, et elle n'a pas pensé à lui en demander davantage. Mais je vais vous dire comment nous pourrions en savoir plus sur lui. Je pense, Madame… Je crois qu'il séjourne à la ferme des Fontaines, chez le vieux Samuel, qui, vous le savez, madame, appartient à Lady Lavender. Il est à peu près certain que celle-ci connaît l'enfant, car elle sait tout ce qui se passe chez ses locataires. De plus, je me souviens avoir entendu dire qu'un petit monsieur et sa gouvernante s'y étaient installés.

Miss Grizzel écouta attentivement.

— Merci, Dollie, dit-elle quand la vieille servante eut cessé de parler. Vous vous êtes très bien comportée. Demain, je me rendrai chez Lady Lavender, afin d'y faire mon enquête. Et vous pourrez dire demain matin à Mademoiselle Griselda ce que j'ai l'intention de faire. Mais pour la punir de sa violence et de son mauvais caractère, dites-lui également qu'elle devra prendre son petit déjeuner seule dans sa chambre. Si elle avait clairement expliqué la situation, tout ceci aurait pu être évité. »

Dollie n'attendit pas jusqu'à « demain matin » : elle ne pouvait supporter le chagrin de Griselda. Elle se rendit directement dans la chambre de la petite fille, en entrant tout doucement, pour ne pas la déranger si elle dormait.

« Vous êtes réveillée, Mademoiselle ? demanda-t-elle doucement.

Griselda se redressa sur son lit.

— Oui ! s'exclama-t-elle. C'est toi, coucou ? Je suis bien réveillée !

— Incroyable ! pensa Dollie. Cette histoire de coucou tourne dans sa tête comme dans celle de Miss Sybille. C'est vraiment extraordinaire… Il y a plus de choses là-dedans que certaines personnes ne le pensent.

Mais à voix haute, elle se contenta de répondre :

— Non, c'est Dollie, Mademoiselle. Pas une fée, seulement la vieille Dollie qui vient vous réconforter un peu. Écoutez, Mademoiselle, votre tante ira demain chez Lady Lavender pour s'enquérir de ce petit Monsieur Phil, car nous pensons que c'est l'un de ses locataires. Si elle apprend que c'est un petit gentleman bien élevé, et qu'il a de bons parents, eh bien, Mademoiselle, il n'y a pas de doute que vous aurez la permission de jouer avec lui autant que vous le voudrez.

— Mais pas *demain*, Dollie, dit Griselda. Tante Grizzel ne va jamais chez Lady Lavender que l'après-midi. Elle ne sera pas de retour à temps pour que je puisse jouer avec Phil demain.

— Non. Mais après-demain, peut-être, dit Dollie.

— Oh, mais ce n'est pas possible ! dit Griselda, en se remettant à pleurer. Le pauvre petit va venir demain sur le chemin du bois, et s'il ne me trouve pas, il sera tellement malheureux ! Peut-être même qu'il ne reviendra jamais !

Dollie comprit que la petite fille était tellement épuisée émotionnellement qu'elle ne parvenait plus à réfléchir raisonnablement.

— Il faut dormir, Mademoiselle, lui dit-elle gentiment. Ne pensez plus à tout cela jusqu'à demain. Tout ira bien, vous verrez.

Sa bienveillance toucha Griselda.

— Vous êtes si gentille, Dollie ! lui dit-elle. Je ne veux pas me montrer désagréable avec vous. C'est que je ne peux pas supporter de penser à ce pauvre petit Phil. Il va peut-être s'asseoir sur notre pierre, et pleurer. Le pauvre petit ! »

Malgré tout, en dépit de sa tristesse, lorsque Dollie la quitta, elle sentit son cœur s'alléger un peu, et finit par s'endormir.

Elle se réveilla soudainement, avec l'impression que quelque chose l'avait dérangée. Elle resta allongée pendant une minute ou deux, parfaitement immobile. Oui, c'était là, le doux et léger bruissement dans l'air qu'elle connaissait si bien !

« Coucou, dit-elle doucement. C'est toi ? »

Un moment plus tard, la réponse tant désirée lui parvint : un « Coucou, coucou », doux et musical. Puis, le coucou prit la parole :

« Eh bien, Griselda, dit-il. Comment vas-tu ? Cela fait un bon moment que nous ne nous sommes pas amusés ensemble.

— Ce n'est pas de ma faute, répondit Griselda d'un ton sec.

Elle ne se sentait pas encore aussi aimable qu'on aurait pu le souhaiter, voyez-vous. Certainement pas ma faute, répéta-t-elle.

— Je n'ai jamais dit que c'était le cas, répondit le coucou. Pourquoi tires-tu toujours des conclusions aussi hâtives ? C'est une très mauvaise habitude. Car, quand on saute par-dessus, crois-moi, on va trop loin ! Il faut toujours marcher vers les conclusions, très lentement et très régulièrement, le pied droit d'abord, puis le gauche, l'un après l'autre. C'est ainsi que l'on arrive à destination ! Tu comprends ?

— Je ne sais pas si je comprends ou non, mais je ne te parlerai plus si tu continues à t'adresser à moi comme ça. Tu pourrais te rendre compte que je n'ai pas envie d'être sermonnée ce soir, alors que je suis si malheureuse.

— Qu'est-ce qui te rend malheureuse ?

— Phil, bien entendu. Je crois que tu le sais déjà, dit Griselda. N'est-ce pas toi qui l'as envoyé jouer avec moi ? J'étais si heureuse, et je pensais que c'était très gentil de ta part ! Mais tout est gâché, maintenant.

— Pourtant, j'ai entendu Dollie expliquer que ta tante va aller consulter Lady Lavander à ce sujet, dit le coucou. Tout ira bien ! Inutile d'être de si mauvaise humeur pour si peu de chose !

— Tu étais donc dans la chambre ? demanda Griselda. Comme tu es drôle, coucou ! Mais non, ça ne va pas du tout. Ne comprends-tu pas que le pauvre petit Phil va venir à ma rencontre demain après-midi, par le chemin du bois, et que je ne serai pas là ! Je ne peux pas supporter cette idée.

— Oh, ce n'est que cela ? dit le coucou. C'est vraiment extraordinaire comme certaines personnes créent des problèmes à partir de *rien* ! Nous pouvons facilement dire à Phil de ne pas venir avant le surlendemain. Allez, viens !

— 'Viens' ? répéta Griselda. Que veux-tu dire ?

— Oh, j'oubliais, dit le coucou. Tu ne comprends pas. Donne-moi la main. Là, tu peux sentir mes plumes ?

— Oui, répondit Griselda, tout en caressant le doux plumage du coucou.

— Alors, dit le coucou, passe tes bras autour de mon cou et tiens-toi bien : je vais te soulever.

— Comment peux-tu dire de telles bêtises, coucou ? dit Griselda. Un seul de mes doigts ferait le tour de ton cou, comment pourrais-tu me soulever ?

— Essaie donc !

Griselda tendit les bras en direction du coucou, comme si elle s'attendait à ce que celui-ci ait la taille d'un poney Shetland ou d'un grand chien Terre-Neuve ; et, à son grand étonnement : c'était bien le cas ! Son large cou, recouvert de plumes, était si doux et confortable, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'y enfouir sa tête, se blottissant au milieu du duvet.

— Voilà, c'est bien » dit le coucou.

Puis il donna l'impression de faire un petit saut, et Griselda se sentit soulevée en l'air. Elle s'allongea aussi confortablement que possible, tant la sensation était ferme et douce à la fois. Le coucou s'éleva un peu plus haut, puis s'arrêta net :

« Tu vas bien ? demanda-t-il. Tu n'as pas peur de tomber ?

— Oh non, dit Griselda, pas du tout.

— Il ne faut pas, dit le coucou, car tu ne cours aucun risque. Bon, à présent, j'y vais !

— Où ça ? demanda Griselda.

— D'abord, par la cheminée, dit le coucou.

— Mais il n'y aura pas suffisamment de place ! s'exclama Griselda. *Peut-être*, je pourrais y grimper en rampant, comme le font les ramoneurs, en m'aidant des genoux et des mains… Mais allongée comme ça, c'est impossible !

— Impossible ? dit le coucou. Nous verrons bien. J'ai l'intention d'y aller, de toute façon, et de t'emmener avec moi. Ferme les yeux ! Un, deux, trois, c'est parti ! Nous serons dans les nuages en un rien de temps ! »

Et ce fut l'exacte vérité. Griselda ferma les yeux très fort. Elle ne ressentait rien d'autre qu'une agréable sensation d'excitation. Puis elle entendit la voix du coucou :

« Eh bien, n'avais-je pas raison ? Ouvre les yeux et regarde autour de toi. »

Griselda ouvrit les yeux : ils flottaient au-dessus du toit de la maison, que Griselda contemplait au-dessous d'eux, large et sombre. Elle se sentait à la fois confuse et déconcertée.

« Coucou, dit-elle, je ne comprends pas très bien. Est-ce moi qui ai rapetissé, ou est-ce toi qui as grandi ?

— L'un ou l'autre, répondit le coucou. Tu ne te rappelles pas ? Je t'ai dit il y a longtemps que tout n'était que question d'appréciation.

— Oui, si tout rapetissait ou grandissait *en même temps*, insista Griselda. Mais là, ce n'est pas *tout* : c'est juste toi ou moi. Il n'y a que trois possibilités : soit toi, soit moi, soit nous deux ensemble. Et là, cela ne peut pas être nous deux ensemble. Je ne pense pas que cela puisse être *moi*, car si j'avais grandi, mon corps entier serait plus grand, donc mes yeux également. Or, tout a la taille habituelle… sauf toi, qui es beaucoup plus grand. Mes yeux ne peuvent pas avoir grandi tous seuls, sans le reste de mon corps, c'est certain, car la lune a la même apparence qu'auparavant. Et

de plus, je n'ai certainement pas grandi, mais plutôt *rapetissé*, sinon nous n'aurions pas pu passer par le conduit de cheminée. Oh, coucou, tu m'as mis la tête à l'envers !

— Ne t'en fais pas pour ça, dit le coucou. Cela te montre simplement à quel point la taille des choses a peu d'importance. Mets-toi plutôt à l'aise. Ferme les yeux si tu veux : je vais prendre de la vitesse.

— Pour aller où ? demanda Griselda.

— Mais, chez Phil, bien entendu ! répondit le coucou. Quelle mauvaise mémoire tu as ! Es-tu bien installée ?

Illustration de Charles Edmund Brock

— Très bien, merci, répondit Griselda en serrant affectueusement le cou du coucou.

— D'accord, d'accord. Essaie de ne pas m'étrangler, tout de même, dit le coucou. Allez, c'est parti ! Un, deux, trois !

Et il s'envola.

Griselda ferma les yeux et resta immobile. Ce mouvement, à la fois planant et vif, était délicieux. Elle n'avait jamais ressenti cela auparavant. Un léger sentiment de somnolence l'envahissait. Elle n'avait aucune envie d'ouvrir les yeux et, en fait, à l'allure où ils allaient, si elle l'avait fait, elle aurait pu distinguer très peu de choses.

Soudain, la sensation procurée par l'air autour d'elle changea, et un son étrange et sourd se fit entendre. Puis, elle comprit que le coucou venait de s'arrêter.

« Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Nous venons de passer par une autre cheminée, dit le coucou. Ouvre bien les yeux, et descends de mon dos, mais ne parle pas fort, sinon tu vas le réveiller. Le clair de lune éclaire la pièce : tu peux voir où tu marches. »

Griselda se retrouva dans une petite chambre à coucher, meublée très simplement. Tout y était cependant propre, et bien rangé. Dans un des angles, il y avait un lit où reposait un charmant enfant endormi : c'était Phil ! Il était si beau quand il dormait, avec ses boucles hirsutes qui s'entremêlaient, sa bouche rose à moitié ouverte, comme si elle souriait, une petite main jetée sur sa tête, l'autre serrant fermement un petit panier qu'il avait insisté pour prendre avec lui en se couchant, avec l'intention, dès qu'il serait habillé le lendemain matin, de courir le remplir de fleurs pour la petite fille avec laquelle il s'était lié d'amitié.

Griselda s'approcha du lit sur la pointe des pieds. Le coucou avait disparu, mais Griselda entendait toujours sa voix : elle semblait venir d'un peu plus haut dans la cheminée.

« Ne le réveille pas, dit le coucou. Chuchote-lui à l'oreille ce que tu as à lui dire, dès que je l'aurai appelé. Il comprendra : il connaît mes habitudes.

Puis, vint la traditionnelle note, douce et musicale :

— Coucou, coucou, coucou ! Écoute, Phil ! dit le coucou.

Et sans qu'il ouvre les yeux, un changement se fit sur le visage du petit garçon. Griselda comprit qu'il écoutait.

— Je suppose qu'il croit rêver, se dit-elle en souriant.

Elle lui chuchota doucement à l'oreille :

— Phil, mon petit, ne viens pas jouer avec moi demain, car je ne peux pas venir. Mais viens après-demain : je serai sur le chemin du bois.

— D'accord, d'accord, murmura Phil.

Puis il tendit ses deux bras vers Griselda, tout cela sans ouvrir les yeux, et elle, se pencha pour l'embrasser doucement.

— Phil a très, très sommeil, murmura-t-il, parlant presque comme un bébé. Puis il se retourna, et s'endormit plus profondément qu'auparavant.

— Ça suffira, dit le coucou. Viens, Griselda.

Griselda se dirigea docilement vers l'endroit d'où semblait provenir la voix du coucou.

— Ferme les yeux et mets de nouveau tes bras autour de mon cou, dit le coucou. »

Cette fois, elle n'hésita pas. Tout se passa comme avant. Quand Griselda ouvrit les yeux, ils étaient à nouveau en l'air, très haut car de grands ormes, situés à côté de la ferme, agitaient doucement leurs branches supérieures tout à côté d'eux.

— Où allons-nous maintenant ? demanda le coucou. Tu veux rentrer chez toi, peut-être ? Tu es fatiguée ?

— Fatiguée ?! s'exclama Griselda. Oh non, je ne crois pas. Comment pourrais-je être fatiguée, coucou ?

— Très bien, très bien ! Ne t'énerve pas pour rien, dit le coucou. Alors, dis-moi où tu veux aller.

— Mais je ne sais pas ! répondit Griselda. Tu connais beaucoup plus d'endroits agréables que moi.

— Je suppose que tu n'as pas envie de retourner chez les mandarins, ni chez les papillons ? demanda le coucou.

— Non, dit Griselda. J'ai envie de quelque chose de nouveau. Et je ne suis pas sûre d'avoir envie de voir d'autres pays de ce genre. À moins que tu ne m'emmènes dans le véritable pays des fées…

— Je ne peux pas faire cela, tu le sais bien, dit le coucou.

À ce moment-là, un léger soupir passant entre les branches suggéra une autre idée à Griselda.

— Coucou ! s'exclama-t-elle, emmène-moi à la mer ! Il y a si longtemps que je n'ai pas vu la mer. Je m'imagine que je l'entends ; emmène-moi la voir. »

Chapitre X - De l'autre côté de la Lune

« rès bien, dit le coucou. Peut-être devrais-tu profiter un peu du paysage, en chemin, Griselda, car nous ne descendrons pas dans les cheminées, ni rien de ce genre pour l'instant.

— Tu as raison, répondit la fillette. J'en ai assez de fermer les yeux, et je commence à m'habituer à voler sur ton dos, coucou.

— Tourne-toi donc sur le côté, et tu n'auras pas à te tortiller le cou pour voir par-dessus mon épaule. Es-tu à l'aise maintenant ? Et, en passant, comme tu as peut-être froid, tu n'as qu'à prendre le manteau de plumes sous mon aile gauche : je l'ai glissé là avant de partir, pensant que tu pourrais en avoir besoin. Enveloppe-toi dedans.

— Oh, comme c'est gentil, coucou ! s'écria Griselda. Ça y est, je l'ai trouvé ! Je vais l'enrouler autour de moi comme un grand châle. J'ai tout à fait chaud maintenant !

— Alors, c'est parti ! » dit le coucou.

Ils se mirent en route. Une petite fille avait-elle déjà eu l'occasion de voler de la sorte ? Flotter, s'élancer, planer, naviguer, il n'y a pas de mots pour décrire cela. Griselda restait immobile, ravie, regardant tout autour d'elle.

« Comme les étoiles sont jolies, coucou ! dit-elle. Est-il vrai que ce sont de grands soleils ? J'espère que non : j'aime mieux les voir comme de petites choses, mignonnes et drôles.

— Non, toutes celles que tu vois en ce moment ne sont pas des soleils, répondit le coucou.

— Je préfère celles qui scintillent, dit Griselda. Elles ont l'air si gentilles ! Est-ce qu'elles tournent toutes continuellement, coucou ? Mon professeur de mathématiques m'enseigne aussi les sciences, et il dit que c'est le cas ; mais je ne suis pas certaine qu'il en sache beaucoup à ce sujet.

— Sur ce point, il a tout de même raison, répondit le coucou.

— Oh, c'est vrai ?! Comme elles doivent être fatiguées ! dit Griselda. Est-ce qu'elles ne se reposent jamais ? Pas une minute ?

— Jamais !

— Mais pourquoi ?

— C'est la *règle*, répondit le coucou.

Griselda fit une petite grimace.

— Ah oui ? À quoi cela sert-il ? Ce serait aussi bien si elles étaient autorisées à se reposer, de temps en temps.

— Crois-tu ? dit le coucou. Pourtant, je connais quelqu'un qui y trouverait vite à redire, si elles agissaient ainsi. Que dirais-tu par exemple, s'il n'y avait plus d'été, plus de jour, ou de nuit, selon le cas, ou que rien ne pousse plus dans les champs, et qu'il n'y ait plus rien à manger… Car, c'est ce qui se passerait, si elles restaient immobiles, vois-tu, parce que…

— Merci, coucou, interrompt Griselda. C'est très gentil de ta part de m'expliquer… Enfin, je veux dire, c'est une perspective effrayante, mais je préfère que tu ne m'en parles pas : je demanderai au professeur quand je le reverrai. Tu pourrais cependant me dire une chose. Qu'y a-t-il de l'autre côté de la Lune ?

— Il y a plusieurs opinions, dit le coucou.

— Quelles sont-elles ? Raconte-moi la plus amusante.

— Eh bien, certains disent que toutes les tâches inachevées du monde y sont conservées, dit le coucou.

— Ce n'est pas drôle, dit Griselda. Quel désordre il doit y avoir là-bas ! Rien que *mes* propres tâches inachevées, cela fait un sacré tas ! Je n'aime pas du tout cette opinion là. Et à *ton* avis, coucou, qu'y a-t-il vraiment de l'autre côté de la Lune ?

Le coucou resta silencieux un moment. Puis, soudain, il s'arrêta net, en plein air.

— Tu veux te rendre compte par toi-même, Griselda ? demanda-t-il. - Nous aurions le temps, ajouta-t-il pour lui-même,… et cela répondrait également à son autre souhait -.

— Voir la Lune par moi-même, tu veux dire ? s'écria Griselda en joignant les mains. Oh, oui ! M'y emmènerais-tu vraiment, coucou ?

— Uniquement de l'autre côté, dit le coucou. Je ne pourrais pas t'emmener de ce côté-ci.

— Pourquoi ? Non pas que je veuille aller de ce côté-ci plutôt que de l'autre, car, bien sûr, nous pouvons voir ce côté-ci *de là où nous nous trouvons*. Mais j'aimerais savoir pourquoi tu ne pourrais pas m'y emmener.

— *Parce que*… Pour tout un tas de raisons, répondit bizarrement le coucou. Si tu veux, je vais t'en donner une : si je t'emmenais de ce côté-ci de la Lune, tu ne serais plus toi-même quand tu y parviendrais.

— Qui serais-je alors ?

— Griselda, dit le coucou, je t'ai déjà dit qu'il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas. Mais je vais ajouter ceci : il y a également beaucoup de choses qu'il est *préférable* que tu ne saches pas.

— Très bien, dit Griselda. Mais dis-moi quand nous repartons, et où tu vas m'emmener. Il n'y a pas de mal à demander cela, n'est-ce pas ?

— Non, dit le coucou. Mais tu devras fermer les yeux à nouveau, et rester parfaitement immobile sans parler, car je vais devoir mettre les gaz, beaucoup, beaucoup de gaz, et je ne pourrai plus te parler. Est-ce que ça te va ?

— Parfaitement » répondit Griselda.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle eut l'impression de s'assoupir. Le sifflement de l'air, tout autour d'elle devint si assourdissant qu'elle n'avait plus vraiment conscience de quoi que ce soit d'autre. Pendant quelques instants, elle tenta de se rappeler où elle était et où elle allait, mais en vain : elle oublia tout, et

sembla perdre connaissance, jusqu'à ce qu'elle entende à nouveau la voix du coucou.

« Réveille-toi, Griselda ! » disait celui-ci.

La fillette se redressa.

Où était-elle ?

Certainement pas à l'endroit où elle s'était endormie. Pas sur le dos du coucou, car il était là, debout à côté d'elle, et avait repris sa taille habituelle. Soit il avait rapetissé, soit elle avait grandi, et que ce soit l'un ou l'autre, n'avait pas, en fin de compte, beaucoup d'importance. Cependant, tout cela était quand même très étrange !

« Où suis-je, coucou ? demanda Griselda.

— Là où tu voulais aller, répondit-il. Regarde autour de toi, et tu verras. »

Griselda regarda autour d'elle. Et que vit-elle ? Quelque chose dont je ne peux vous donner qu'une faible idée, mes enfants ; quelque chose de si étrange et de si différent de ce qu'elle avait vu jusque là, que cela ne pouvait être qu'un rêve. Mais pourquoi cette vision lui paraissait-elle si bizarre et si peu naturelle ; cela, je ne peux l'expliquer ; car, si je le pouvais, mes mots seraient aussi explicites que des images, ce qui n'est pas le cas, j'en suis bien consciente.

Après tout, ce n'était que la mer… Mais une mer tellement large, tellement silencieuse - car il n'y avait pas de vagues -, qu'on en restait décontenancé. Griselda s'assit sur le rivage, tout près de l'eau, mais celle-ci ne vint pas clapoter à ses pieds, comme le fait *notre* mer, quand elle est de bonne humeur. Il y avait bien, ici et là, de légères ondulations à la surface de l'eau, causées par les brises légères qui, de temps à autre, venaient doucement caresser le visage de Griselda, mais c'était tout. La fillette frissonna.

« Qu'y a-t-il ? demanda le coucou. Tu as mis ton manteau, tu as toujours froid ?

— Non, dit Griselda, je n'ai plus froid. Mais, coucou, j'ai un peu peur : la mer est si étrange, si terriblement vaste… Et cette lumière… D'où vient-elle, coucou ? Ce n'est pas le clair de lune, n'est-ce pas ?

— Non, pas tout à fait, répondit le coucou. Tu ne peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre, Griselda. Regarde le ciel : tu ne vois aucune lune…

— Non, c'est vrai, mais par contre, il y a beaucoup d'étoiles. C'est d'elles que provient la lumière, je suppose. Et le soleil, coucou ? Est-ce qu'il se lèvera bientôt ? Enfin, les choses doivent être différentes, ici, n'est-ce pas, coucou ?

— Ça, c'est certain ! dit le coucou. Sache qu'il y a suffisamment de soleil, par ici, et même un peu trop… Que dirais-tu de journées qui durent deux semaines, et de nuits assorties ? S'il avait fait jour, je n'aurais pas pu t'amener. En ce moment, nous sommes à peu près au milieu de la nuit. Dans une semaine environ, le soleil commencera à se lever, parce que, tu vois…

— Oh, cher coucou, surtout, ne m'explique pas ! s'écria Griselda. Je te promets de demander à mon professeur. En fait, il m'a parlé de quelque chose de semblable, aujourd'hui ou hier - je ne sais plus -, pendant mon cours d'astronomie. C'est pourquoi il est tout à fait extraordinaire que tu m'aies emmenée ici ce soir même. Qu'en penses-tu, coucou ?

— Oui, c'est une drôle de coïncidence… répondit le coucou.

— Que penserait mon professeur, si je lui racontais où je me trouvais maintenant ? poursuit Griselda. Car vois-tu, coucou, je ne parle jamais à personne ce que je fais quand je suis avec toi.

— C'est en effet préférable, répondit le coucou. Griselda, tu n'as plus peur, désormais, n'est-ce pas ?

— Non, plus vraiment, répondit-elle. Et pourtant, coucou, cette mer est terriblement grande, non ?

— Oui, plutôt, dit le coucou. À peu près la moitié de la superficie de la Lune. Et comme ton professeur t'a certainement enseigné que le diamètre et la circonférence de la Lune sont respectivement de …

— Oh non, coucou ! l'interrompit Griselda d'un ton suppliant. Je veux m'amuser, et surtout pas écouter des leçons. Apprends-moi plutôt quelque chose d'amusant ! Par exemple, y-a-t-il des sirènes, dans la mer de la Lune ?

— Pas exactement.

— Ce que tu dis est bête ! dit Griselda. Cela n'a pas de sens : soit il y en a, soit il n'y en a pas. Il ne peut pas y avoir de *demi-sirènes*.

— Je ne sais pas, répondit le coucou. Peut-être sont-elles venues ici autrefois, en y abandonnant leurs queues. Et un jour, qui sait, elles pourraient revenir les chercher. Ce serait suffisant pour dire '*pas exactement*', tu ne penses pas ?

— Tu te moques de moi, coucou, dit Griselda. Dis-moi, y a-t-il des sirènes, des fées, des esprits des eaux ou d'autres créatures de ce genre, par ici ?

— Je dois encore répondre 'pas exactement', dit le coucou. Il y a bien des êtres ici, ou plutôt il y en a eu, et il y en aura peut-être encore. Mais quant à toi, Griselda, tu ne peux pas en savoir plus.

Son ton était plutôt solennel, et Griselda se sentit à nouveau un peu mal à l'aise.

— De toute façon, c'est très loin de chez nous, reprit-elle. J'ai l'impression que lorsque j'y retournerai, je découvrirai peut-être que je suis partie depuis… une cinquantaine d'années ! Coucou, je crois que j'aimerais rentrer à la maison. Puis-je remonter sur ton dos ?

— Bientôt, dit le coucou. Ne t'inquiète pas, Griselda, je te ramènerai peut-être chez toi par un raccourci.

— Il y a déjà eu un enfant, ici ? demanda Griselda, après un moment de silence.

— Oui, dit le coucou.

— Et il est rentré chez lui sain et sauf ?

— Parfaitement, dit le coucou. C'est stupide de ta part, Griselda, d'avoir encore toutes ces idées préconçues au sujet de ce qui est loin ou proche, grand ou petit, long ou court… après tout ce que je t'ai appris et tout ce à quoi tu as assisté.

— Je regrette, dit humblement Griselda, mais tu vois, coucou, je n'y peux rien. Je suppose que c'est ma nature.

— C'est possible, dit le coucou d'un air pensif.

Il resta silencieux pendant une minute. Puis il reprit la parole.

— Regarde là-bas, Griselda, dit-il. C'est *là* que se trouve le raccourci. »

Griselda regarda. Au lointain, loin, très loin au-dessus de la mer, elle aperçut une minuscule tache de lumière. Ce qui était étrange, c'est qu'aussi loin qu'elle paraisse et aussi minuscule qu'elle fût, elle semblait projeter un rai de lumière jusqu'aux pieds de Griselda, s'étirant en droite ligne à la surface de l'eau. Et plus Griselda fixait cette lumière, plus celle-ci semblait s'élargir et grandir, devenant en même temps plus brillante et plus claire, jusqu'à ce qu'enfin elle prenne l'aspect d'un véritable sentier lumineux.

« Dois-je marcher le long de ce chemin ? demanda-t-elle tout bas au coucou.

— Non » répondit-il, attends.

Griselda attendit, sans bouger, et bientôt, au milieu de la traînée lumineuse, elle aperçut quelque chose qui se déplaçait lentement, quelque chose d'où venait la lumière, car plus la chose se rapprochait d'elle, plus la traînée lumineuse se raccourcissait, alors que derrière l'objet en mouvement, la mer reprenait son aspect initial. Enfin, la chose fut suffisamment proche pour que Griselda puisse distinguer clairement ce que c'était.

C'était un petit bateau, le plus joli qu'on n'ait jamais vu, et il était conduit par une petite silhouette, dont, au premier abord, Griselda eut la certitude que c'était celle d'une fée. C'était un enfant, aux cheveux brillants et aux ailes argentées, qui étincelaient mille diamants. La fillette se leva d'un bond et battit des mains de joie. Au bruit, l'enfant dans la barque se retourna et la regarda. Pendant un instant, elle ne put se rappeler où elle l'avait vu auparavant, puis elle s'exclama joyeusement…

« C'est Phil ! Oh, coucou, c'est Phil ! Es-tu devenu une fée, Phil ? »

Illustration de Charles Edmund Brock

Mais, hélas, à mesure qu'elle parlait, la lumière s'éteignait, la silhouette du petit garçon disparaissait, la mer, le rivage et le ciel redevenaient ce qu'ils étaient auparavant, éclairés seulement par le faible et étrange scintillement des étoiles. Il ne restait plus que le bateau. Griselda le vit tout près d'elle, dans l'eau peu profonde, à quelques mètres de l'endroit où elle se trouvait.

« Coucou, s'exclama-t-elle sur un ton de reproche et de déception, où est passé Phil ? Pourquoi l'as-tu renvoyé ?

— Je ne l'ai pas renvoyé, dit le coucou. Tu ne comprends pas. Peu importe, monte dans le bateau. Tout ira bien, tu verras.

— Mais… Nous n'allons quand même pas partir, et laisser Phil ici, tout seul, de l'autre côté de la Lune ? demanda Griselda, sentant qu'elle était sur le point de pleurer.

— Petite sotte ! dit le coucou. Phil va tout à fait bien, et à certains égards, il a beaucoup plus de bon sens que toi, je peux te le dire. Monte dans le bateau, et mets-toi à l'aise ; couche-toi au fond et couvre-toi avec le manteau. Tu n'as pas à craindre de te mouiller un peu les pieds : l'eau de la Lune ne provoque jamais de rhume.

Griselda fit ce que le coucou lui ordonnait. Elle commençait à se sentir un peu fatiguée, et elle était certainement très bien installée, au fond du bateau, enveloppée dans le douillet manteau de plumes.

— Qui va ramer ? demanda-t-elle en s'endormant. Pas toi, coucou, tu ne pourrais pas tenir les rames, avec tes petites griffes… Je ne suis…

— Chut ! » dit le coucou, et Griselda ne sut jamais qui avait ramé…

Ils glissèrent tant bien que mal. Griselda entendait le doux frôlement des rames, à mesure qu'ils avançaient, si régulièrement qu'elle ne pouvait s'empêcher de commencer à compter : un, deux, trois, quatre… Et elle pensait avoir presque atteint la centaine, quand…

Chapitre XI - Au revoir, coucou !

lle oublia tout, et s'endormit profondément… pour se réveiller, bien entendu, dans son petit lit, comme d'habitude !

« Encore un de vos tours, monsieur le coucou, se dit-elle en souriant. Mais cela ne me dérange pas. Le retour a été vraiment très rapide, et très confortable, également. De plus, j'ai vu beaucoup de choses la nuit dernière, et je t'en suis très reconnaissante, surtout d'avoir arrangé les choses avec Phil, pour qu'il ne vienne pas jouer avec moi aujourd'hui. Ah ! Cela me rappelle que je suis punie ! Je me demande si tante Grizzel va vraiment m'obliger à rester dans ma chambre toute la journée. Cela serait horriblement ennuyeux, et que va dire mon professeur ? Mais bon, c'est bien fait pour moi. Je me suis montrée très méchante et impolie.

On frappa à la porte : c'était Dollie qui apportait de l'eau chaude.

— Bonjour, Mademoiselle, dit-elle doucement, ne se sentant pas, à vrai dire, très sûre de l'humeur de 'Mademoiselle' ce matin. J'espère que vous avez bien dormi.

— Très bien, merci, Dollie. J'ai passé une nuit délicieuse, répondit aimablement Griselda, en souriant en elle-même à l'idée de ce que dirait Dollie si elle savait où elle était allée, et ce qu'elle avait fait depuis la veille.

— Ah, c'est une bonne nouvelle, dit Dollie d'un ton soulagé. J'en ai également une pour vous, Mademoiselle. Du moins, j'espère que vous penserez comme moi. Votre tante a commandé la voiture pour ce matin de très bonne heure : vous voyez qu'elle veut vraiment vous faire plaisir. S'il fait beau demain, Mademoiselle, je suis sûre que nous trouverons un moyen de faire savoir au petit Phil qu'il est autorisé à venir jouer.

— Merci, Dollie. J'espère que tout se passera bien et que Lady Lavender ne dira rien contre. Je me sens beaucoup mieux, ce matin, Dollie, et je suis vraiment désolée d'avoir été si méchante avec tante Grizzel. Je sais qu'il faut que je me corrige.

— C'est vrai, Mademoiselle, dit Dollie, d'un ton approbateur.

— Il me semble, Dollie, dit Griselda, rêveuse, lorsque, quelques minutes plus tard, elle se tenait près de la fenêtre pendant que la vieille servante brossait ses cheveux épais et ondulés, il me semble, Dollie, qu'en réalité, tout ce qui se trouve autour de nous respecte des règles. Par exemple, quand le Soleil se lève, eh bien c'est la Lune qui va se coucher. Cela ne manque jamais, n'est-ce pas ? Je me demande pourquoi c'est si difficile pour les gens, pour les enfants en tout cas, de respecter les règles.

— C'est vrai, Mademoiselle… Vous en parlez avec vos propres mots, répondit Dollie, quelque peu déstabilisée ; mais je vois ce que vous voulez dire, et je suis tout à fait d'accord avec vous. C'est une dure leçon à apprendre.

— Je veux bien l'apprendre, Dollie, dit Griselda avec détermination. Alors, dites à ma tante que je m'excuse vraiment pour hier soir, et que je ferai ce qu'elle voudra pour ce qui est de rester dans ma chambre ou quoi que ce soit d'autre. Mais, si elle me laissait choisir, je préférerais de loin descendre pour mes leçons, comme d'habitude. Je ne demanderai pas à sortir dans le jardin, mais je voudrais faire plaisir à tante Grizzel en travaillant très bien mes leçons.

Dollie était à la fois ravie et étonnée.

— J'espère seulement que l'enfant ne va pas être malade » se dit-elle.

Elle se révéla une ambassadrice habile, la punition de Griselda ne la confina qu'aux limites de la maison et de la terrasse, au lieu de l'enfermer entre les quatre murs de sa petite chambre, comme elle l'avait craint.

Les leçons se déroulèrent très bien, ce jour-là, et le rapport du professeur fut tout à fait satisfaisant.

« Je suis particulièrement content, dit-il à Miss Grizzel, de l'intelligence et de l'intérêt que Mademoiselle Griselda manifeste à l'égard de l'étude de l'astronomie, que j'ai récemment commencé à lui enseigner de façon élémentaire.

— Cela me fait très plaisir ! » répondit gracieusement Miss Grizzel.

En ce qui concerne Phil, tout se passa bien.

Lady Lavender savait tout à son sujet ; son père et sa mère étaient des amis à elle, pour qui elle avait beaucoup d'estime, et depuis quelque temps, elle avait l'intention d'inviter le petit garçon, pour le présenter à sa filleule Griselda. De plus, « demain » s'avéra être une très belle journée. Vous pouvez vous imaginer combien Griselda se sentait joyeuse et légère, lorsqu'elle courut le long du sentier, à la rencontre de son petit ami, dont le visage rose apparut bientôt parmi les buissons.

« Qu'as-tu fait hier, Phil ? demanda Griselda. As-tu regretté de ne pas être venu jouer avec moi ?

— Non, répondit Phil d'un air mystérieux, cela ne me dérangeait pas. Je cherchais le chemin du pays des fées pour te le montrer, et je crois bien que je l'ai trouvé. Oh, il est si joli !

Griselda sourit.

— Je crains que le chemin du pays des fées ne soit pas si facile à trouver, dit-elle. Mais j'aimerais savoir où tu es allé. C'était loin ?

— Pas mal, dit Phil. Tu ne veux pas venir voir ? C'est dans la forêt. Je peux très bien te le montrer avant de rentrer pour le thé.

— D'accord » dit Griselda. Et ils se mirent en route.

Phil conduisit Griselda à travers la forêt, jusqu'à un endroit où elle n'était jamais allée auparavant. Une partie du chemin fut assez difficile, les enfants durent se battre avec les ronces et les buissons, et ici et là, se faufiler à quatre pattes. Mais lorsqu'ils atteignirent enfin l'endroit préféré de Phil, tous leurs soucis furent oubliés. Comme il était joli ! C'était une sorte de petite clairière, au milieu même du bois, un petit nid de verdure entouré d'arbres, et traversé par un ruisseau joyeux,

qui ondulait comme s'il se réjouissait de se retrouver pour un moment à la lumière du soleil.

« N'est-ce pas beau ? dit Phil, en se blottissant à côté de Griselda sur l'herbe douce et moussue. Certainement, cela a dû être un jardin de fées à un moment donné, et je ne serais pas étonné que l'une des portes du pays des fées soit cachée quelque part ici, si seulement nous pouvions la trouver…

— Oh oui, si seulement ! dit Griselda. Mais je ne pense pas que nous la trouverons, Phil. En tout cas, c'est un endroit ravissant, et j'aimerais y venir très souvent. »

Alors, à la suggestion de Phil, ils se mirent à l'œuvre pour se bâtir une maison, au centre de ce *jardin de fées*, comme il l'appelait. Ils y parvinrent à l'aide de quelques bûches de bois, et de grosses pierres, extraites des broussailles environnantes.

Ils durent ensuite cueillir des fleurs, pour décorer l'intérieur de la maison. Au total, ce fut toute une affaire, je peux vous l'assurer, et lorsqu'ils eurent terminé, ils avaient très chaud, étaient très fatigués, et plutôt sales. Griselda pensa soudainement :

« Oh, Phil, il doit être tard !

— Tu crois que l'heure du thé est passée ? demanda-t-il froidement.

— Sûrement, oui : regarde comme le soleil est bas. Viens, Phil, il faut nous dépêcher. Où est l'endroit par lequel nous sommes arrivés ?

— Ici » dit Phil en plongeant dans une petite ouverture parmi les buissons.

Griselda le suivit. Ils avancèrent en rampant, et, en une minute, ils débouchèrent sur un petit sentier.

« Phil, dit Griselda, ce n'est pas le chemin que nous avons pris…

— Ah oui ? répondit Phil en regardant autour de lui. Alors nous avons dû nous tromper de chemin.

— J'en ai bien peur, dit Griselda ; et il semble qu'il est déjà tard. Je suis vraiment désolée, car tante Grizzel va être mécontente. Et je voulais tellement lui faire plaisir… Ta gouvernante le sera également, tu ne crois pas ?

— Je m'en fiche ! répondit bravement Phil.

— Tu ne devrais pas dire ça. Tu sais parfaitement que nous n'aurions pas dû rester si longtemps dehors.

— Ça ne me dérange pas, dit Phil. Si c'était maman, bien entendu, je m'en soucierais. Maman est si bonne, tu n'imagines pas ! Et elle ne se fâche jamais, sauf quand je suis méchant, alors bien sûr, je m'en veux.

— Elle n'aimerait pas que tu soies dehors si tard, j'en suis sûre, dit Griselda en détresse ; et c'est de ma faute, car je suis la plus âgée ! De quel côté allons-nous aller ? »

Ils avaient suivi le petit sentier, jusqu'à ce qu'il arrive à un carrefour où se croisaient deux routes défoncées par de grossières ornières faites par les roues des charrettes. À droite ? À gauche, ou tout droit, que choisir ? Griselda s'immobilisa, perplexe. Le crépuscule commençait déjà à tomber, et la douce lumière de la Lune commençait à scintiller faiblement à travers les branches. Griselda leva les yeux au ciel.

« Quand je pense, se dit-elle, que je suis incapable de m'orienter dans un petit bois comme celui-ci, moi qui étais de l'autre côté de la Lune la nuit dernière.

Ce souvenir lui donna une autre idée.

— Coucou, coucou ? demanda-t-elle doucement. Peux-tu nous aider ?

Puis elle resta immobile et écouta, tenant les petites mains froides de Phil dans les siennes. Son attente ne fut pas longue : au loin, on entendit le cri bien connu 'coucou, coucou ', doux et étouffé, mais pourtant, très clair.

Phil frappa dans ses mains.

— Il nous répond ! s'écria-t-il joyeusement. Il va nous montrer le chemin. C'est toujours comme ça qu'il m'appelle. Nous arrivons, coucou ! »

Et, entraînant Griselda, il s'élança sur la route de droite, d'où venait le cri.

Ils avaient beaucoup de chemin à faire, car ils avaient longtemps erré dans une mauvaise direction, mais le coucou ne les abandonnait jamais. Chaque fois qu'ils hésitaient, car le chemin tournait ou se divisait, ils entendaient son appel clair et

doux. Sans la moindre hésitation, ils le suivaient, jusqu'à déboucher enfin sur la grande route, à un jet de pierre de la porte de la ferme des Fontaines.

« Je reconnais le chemin maintenant, gentil coucou ! s'exclama Phil. Je peux rentrer seul à la maison, à présent.

— Non, dit Griselda, il faut que je te raccompagne jusque chez toi, mon petit Phil. J'ai promis de m'occuper de toi, et si ta gouvernante doit gronder quelqu'un, ce sera moi, pas toi. »

Il y avait un peu d'agitation autour de la porte de la ferme, lorsque les enfants s'en approchèrent timidement. Deux ou trois hommes se tenaient là, pour recevoir des instructions du vieux Samuel en personne, et la gouvernante de Phil semblait anxieuse. Soudain, elle aperçut les enfants.

« Le voilà ! s'écria-t-elle. Il n'est plus nécessaire de le chercher. Oh, Maître Phil, comment avez-vous pu rester dehors si tard !? Et ce soir, juste au moment où votre… J'ai oublié, je ne dois pas en parler ! Entrez vite dans le salon ! Et cette petite fille, qui est-elle ?

— Ce n'est pas une *petite fille*, c'est une *jeune fille* ! répondit Phil, en prenant le ton de voix d'un seigneur. Elle va venir souper avec moi, puis quelqu'un devra la ramener chez sa tante. »

Davantage pour faire plaisir à Phil que par désir de « souper », car elle avait vraiment hâte de rentrer chez elle, Griselda se laissa conduire dans le salon par le petit garçon. Là, elle fut saisie de surprise par le cri qu'il poussa en entrant dans la pièce. Une dame s'y tenait debout, regardant par la fenêtre. Le bruit de la porte qui s'ouvrait la fit se retourner.

« Phil, s'écria-t-elle, mon petit Phil, où étais-tu passé ? Tu ne savais pas que je t'attendais, n'est-ce pas ?

— Maman, maman ! » s'écria Phil, en s'élançant dans les bras de sa mère.

Griselda recula dans l'ombre de la porte, les yeux remplis de larmes, en écoutant les roucoulements et les caresses de la mère et du fils. Puis Phil l'appela.

« Maman, maman, tu dois aussi embrasser Griselda ! C'est la petite fille qui est si gentille et qui joue avec moi. Et elle n'a pas de mère, ajouta-t-il plus bas.

La dame passa son bras autour de Griselda et l'embrassa aussi. Elle ne semblait pas surprise.

— Je crois que je la connais, dit-elle gentiment en la fixant de ses yeux tendres, bleus et clairs, comme ceux de Phil.

Griselda trouva alors le courage de dire à quel point elle était préoccupée par l'inquiétude que devaient ressentir ses tantes : un messager fut immédiatement envoyé, pour dire qu'elle était en sécurité à la ferme. Mais la gentille dame, ne voulut pas la laisser partir avant d'avoir pris un bon dîner, et de s'être à la fois réchauffée et reposée.

« Comment avez-vous fait pour vous égarer, mes enfants ? demanda-t-elle alors.

— J'ai emmené Griselda voir un endroit que je croyais être le chemin du pays des fées, puis nous sommes restés pour construire une maison pour les fées, au cas où elles viendraient, et ensuite, nous sommes sortis par le mauvais côté. Il faisait nuit, expliqua Phil.

— Et c'était bien le chemin du pays des fées ? demanda sa mère en souriant.

Griselda secoue la tête en répondant…

— Phil ne comprend pas encore, dit-elle doucement. Il est trop jeune. Le chemin vers le véritable pays des fées est difficile à trouver, et nous devons tous le découvrir par nous-mêmes, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers le visage de la dame pendant qu'elle parlait, et vit que ccelle-ci comprenait.

— C'est cela, ma chère enfant, répondit-elle doucement, et peut-être un peu tristement. Mais Phil et toi pouvez vous aider l'un l'autre, et je peux peut-être vous aider tous les deux.

Griselda glissa sa main dans celle de la dame.

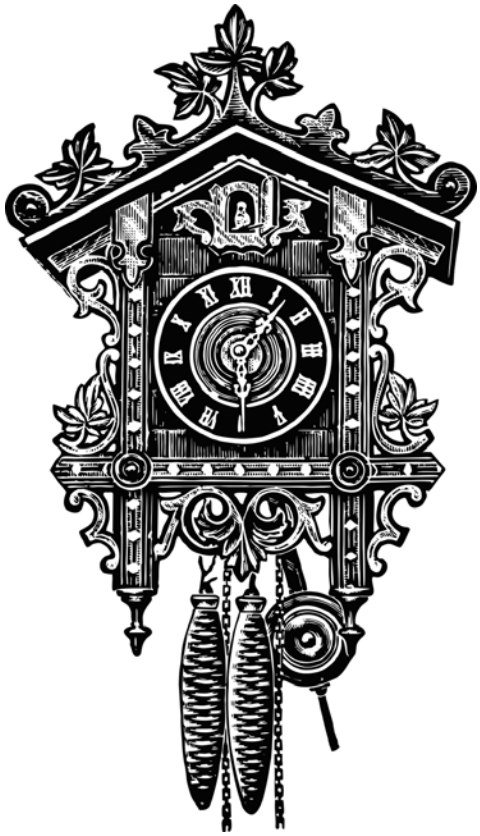
— Vous n'allez pas emmener Phil, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Non, je suis venue pour rester m'installer, répondit-elle, et le père de Phil va bientôt arriver lui aussi. Nous allons habiter à la Maison Blanche, de l'autre côté du bois. Êtes-vous contents, les enfants ? »

Cette nuit-là, Griselda fit un rêve curieux. Elle rêva que le coucou revenait la voir une dernière fois ; cette fois, disait-il « pour lui dire au revoir ».

« Car tu n'auras plus besoin de moi, à présent. Je te laisse entre de bonnes mains, Griselda. Tu as maintenant des amis pour te comprendre, des amis qui t'aideront à travailler et à t'amuser. De meilleurs amis que les mandarins ou les papillons, ou même que ton vieux et fidèle coucou. »

Et lorsque Griselda essaya de lui répondre, de le remercier pour sa bonté, et de le supplier de venir encore la voir de temps en temps, il s'envola doucement.

« Coucou, coucou, coucou… » chantonnait-il. Mais le dernier « coucou » ressemblait à un « au revoir ».

Au matin, lorsque Griselda se réveilla, son oreiller était mouillé de larmes. C'est ainsi que se terminent de nombreuses histoires. Elle était heureuse, très heureuse, à la pensée de ses gentils nouveaux amis ; mais elle pleurait la perte de celui à qui elle avait l'impression d'avoir dit adieu, même s'il n'était qu'un coucou de bois dans une horloge…